John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
182.11
v.1

TRAITÉ
DES
SENSATIONS,
TOME I.

TRAITÉ
DES
SENSATIONS,
A MADAME LA COMTESSE
DE VASSÉ,

Par M. l'Abbé DE CONDILLAC, *de l'Académie Royale de Berlin.*

Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa, quæ dixero : sed, ut homunculus, probabilia conjecturâ sequens. *Cic. Tusc. quæst. l.* 1. *c.* 9.

TOME I.

A LONDRES ; *& se vend* A PARIS,
Chez DE BURE l'aîné, Quay des Augustins, à Saint Paul.

M. DCC. LIV.

ADAMS/82.11
v.1

AVIS
IMPORTANT
AU LECTEUR.

J'Ai oublié de prévenir ſur une choſe que j'aurois dû dire, & peut-être répeter dans pluſieurs endroits de cet Ouvrage; mais je compte que l'aveu de cet oubli vaudra des répetitions, ſans en avoir l'inconvénient. J'avertis donc qu'il eſt très-

important de se mettre exactement à la place de la Statue que nous allons observer. Il faut commencer d'exister avec elle, n'avoir qu'un seul sens, quand elle n'en a qu'un ; n'acquérir que les idées qu'elle acquiert, ne contracter que les habitudes qu'elle contracte : en un mot, il faut n'être que ce qu'elle est. Elle ne jugera des choses comme nous, que quand elle aura tous nos sens & toute notre expérience ; &

nous ne jugerons comme elle, que quand nous nous ſuppoſerons privés de tout ce qui lui manque. Je crois que les Lecteurs, qui ſe mettront exactement à ſa place, n'auront pas de peine à entendre cet Ouvrage ; les autres m'oppoſeront des difficultés ſans nombre.

On ne comprend point encore ce que c'eſt que la Statue que je me propoſe d'obſerver ; & cet Avertiſſement paroîtra ſans doute dé-

placé : mais ce ſera une raiſon de plus pour le remarquer, & pour s'en ſouvenir.

Si je n'ai rien dit de la diviſion de ce Traité, c'eſt parce que cette précaution m'a paru ſuperflue. Un coup d'œil ſur la Table, qui eſt à la fin du Tome II, fera connoître le plan que j'ai ſuivi.

TRAITÉ DES SENSATIONS.

DESSEIN DE CET OUVRAGE.

NOus ne saurions nous rappeller l'ignorance, dans laquelle nous sommes nés : c'est un état qui ne laisse point de traces après lui. Nous ne nous souvenons d'avoir ignoré, que ce que nous nous souvenons d'avoir appris ; & pour remarquer

ce que nous apprenons, il faut déja ſavoir quelque choſe : il faut s'être ſenti avec quelques idées, pour obſerver qu'on ſe ſent avec des idées qu'on n'avoit pas. Cette mémoire réfléchie, qui nous rend aujourd'hui ſi ſenſible le paſſage d'une connoiſſance à une autre, ne ſauroit donc remonter juſqu'aux premieres : elle les ſuppoſe au contraire, & c'eſt là l'origine de ce penchant que nous avons à les croire nées avec nous. Dire que nous avons appris à voir, à entendre, à goûter, à ſentir, à toucher, paroît le paradoxe le plus étrange. Il ſemble que la nature nous a donné l'en-

tier uſage de nos ſens, à l'inſtant même qu'elle les a formés; & que nous nous en ſommes toujours ſervi ſans étude, parce qu'aujourd'hui nous ne ſommes plus obligés de les étudier.

J'étois dans ces préjugés, lorſque je publiai mon Eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines. Je n'avois pu en être retiré par les raiſonnemens de Locke ſur un aveugle-né, à qui on donneroit le ſens de la vue; & je ſoutins contre ce Philoſophe, que l'œil juge naturellement des figures, des grandeurs, des ſituations & des diſtances.

Vous ſavez, Madame, à qui

je dois les lumieres, qui ont enfin dissipé mes préjugés : vous savez la part qu'a eu à cet ouvrage une personne qui vous étoit si chere, & qui étoit si digne de votre estime & de votre amitié (*a*). C'est à sa mémoire que je le consacre, & je m'adresse à vous, pour jouir tout à la fois & du plaisir de parler d'elle, & du chagrin de la regretter. Puisse ce monument perpétuer le souvenir de votre amitié mutuelle, & de l'honneur que j'aurai eu d'avoir part à l'estime de l'une & de l'autre.

Mais pourrois-je ne pas m'at-

(*a*) C'est elle qui m'a conseillé l'Epigraphe *Ut potero, explicabo*, &c.

tendre à ce ſuccès, quand je ſonge combien ce Traité eſt à elle ? Les vues les plus exactes & les plus fines qu'il renferme, ſont dûes à la juſteſſe de ſon eſprit & à la vivacité de ſon imagination ; qualités qu'elle réuniſſoit dans un point, où elles paroiſſent preſque incompatibles. Elle ſentit la néceſſité de conſidérer ſéparément nos ſens, de diſtinguer avec préciſion les idées que nous devons à chacun d'eux, & d'obſerver avec quels progrès ils s'inſtruiſent, & comment ils ſe prêtent des ſecours mutuels.

Pour remplir cet objet, nous imaginâmes une Statue orga-

nisée intérieurement comme nous, & animée d'un esprit privé de toute espéce d'idées. Nous supposâmes encore que l'extérieur tout de marbre ne lui permettoit l'usage d'aucun de ses sens, & nous nous reservâmes la liberté de les ouvrir à notre choix aux différentes impressions dont ils sont susceptibles.

Nous crûmes devoir commencer par l'odorat, parce que c'est de tous les sens celui qui paroît contribuer le moins aux connoissances de l'esprit humain. Les autres furent ensuite l'objet de nos recherches, & après les avoir considérés sé-

parément & enſemble, nous vîmes la Statue devenir un animal capable de veiller à ſa conſervation.

Le principe qui détermine le développement de ſes facultés, eſt ſimple ; les ſenſations mêmes le renferment : car toutes étant néceſſairement agréables ou deſagréables, la Statue eſt intéreſſée à jouir des unes & à ſe dérober aux autres. Or on ſe convaincra que cet intérêt ſuffit pour donner lieu aux opérations de l'entendement & de la volonté. Le jugement, la réflexion, les déſirs, les paſſions, &c. ne ſont que la ſenſation même qui ſe transforme

différemment (*a*). C'eſt pourquoi il nous a paru inutile de ſuppoſer que l'ame tient immédiatement de la nature toutes les facultés dont elle eſt douée.

(*a*) Mais, dira-t'on, les bêtes ont des ſenſations, & cependant leur ame n'eſt pas capable des mêmes facultés que celle de l'homme. Cela eſt vrai, & la lecture de cet ouvrage en rendra la raiſon ſenſible. L'organe du tact eſt en elles moins parfait; & par conſéquent, il ne ſauroit être pour elles la cauſe occaſionnelle de toutes les opérations qui ſe remarquent en nous. Je dis *la cauſe occaſionnelle*, parce que les ſenſations ſont les modifications propres de l'ame, & que les organes n'en peuvent être que l'occaſion. De là le Philoſophe doit conclure, conformément à ce que la foi enſeigne, que l'ame des bêtes eſt d'un ordre eſſentiellement différent de celle de l'homme. Car ſeroit-il de la ſageſſe de Dieu qu'un eſprit capable de s'élever à des connoiſſances de toute eſpéce, de découvrir ſes devoirs, de mériter & de démériter, fût aſſujetti à un corps, qui n'occaſionneroit en lui que les facultés néceſſaires à la conſervation de l'animal?

La nature nous donne des organes, pour nous avertir par le plaisir de ce que nous avons à rechercher, & par la douleur de ce que nous avons à fuir. Mais elle s'arrête là ; & elle laisse à l'expérience le soin de nous faire contracter des habitudes, & d'achever l'ouvrage qu'elle a commencé.

Cet objet est neuf, & il montre toute la simplicité des voyes de l'Auteur de la nature. Peut-on ne pas admirer, qu'il n'ait fallu que rendre l'homme sensible au plaisir & à la douleur, pour faire naître en lui des idées, des désirs, des habitudes & des talens de toute espece ?

Il y a sans doute bien des difficultés à surmonter, pour développer tout ce système ; & j'ai souvent éprouvé combien une pareille entreprise étoit au dessus de mes forces. Mademoiselle FERRAND m'a éclairé sur les principes, sur le plan & sur les moindres détails ; & j'en dois être d'autant plus reconnoissant, que son projet n'étoit ni de m'instruire, ni de faire un Livre. Elle ne s'appercevoit pas qu'elle devenoit Auteur, & elle n'avoit d'autre dessein que de s'entretenir avec moi des choses auxquelles je prenois quelque intérêt. Aussi ne se prévenoit-elle jamais pour ses sentimens ;

& ſi je les ai preſque toujours préférés à ceux que j'avois d'abord, j'ai eu le plaiſir de ne me rendre qu'à la lumiere. Je l'eſtimois trop, pour les adopter par tout autre motif; & elle-même, elle en eut été offenſée. Cependant il m'arrivoit ſi ſouvent de reconnoître la ſupériorité de ſes vûes, que mon aveu ne pouvoit éviter d'être ſoupçonné de trop de complaiſance. Elle m'en faiſoit quelquefois des reproches; elle craignoit, diſoit-elle, de gâter mon ouvrage; & examinant avec ſcrupule les opinions que j'abandonnois, elle eût voulu ſe convaincre, que ſes critiques

n'étoient pas fondées.

Si elle avoit pris elle-même la plume, cet ouvrage prouveroit mieux quels étoient ses talens. Mais elle avoit une délicatesse, qui ne lui permettoit seulement pas d'y penser. Contraint d'y applaudir, quand je considérois les motifs qui en étoient le principe; je l'en blâmois aussi, parce que je voyois dans ses conseils ce qu'elle auroit pu faire elle-même. Ce Traité n'est donc malheureusement que le résultat des conversations que j'ai eues avec elle, & je crains bien de n'avoir pas toujours su présenter ses pensées dans leur vrai jour. Il

eſt fâcheux qu'elle n'ait pas pu m'éclairer juſqu'au moment de l'impreſſion; je regrette ſurtout qu'il y ait deux ou trois queſtions, ſur leſquelles nous n'avons pas été entiérement d'accord.

La juſtice que je rends à Mademoiſelle FERRAND, je n'oſerois la lui rendre, ſi elle vivoit encore. Uniquement jalouſe de la gloire de ſes amis, & regardant comme à eux tout ce qui pouvoit en elle y contribuer; elle n'auroit point reconnu la part qu'elle a à cet ouvrage, elle m'auroit défendu d'en faire l'aveu, & je lui aurois obéi. Mais aujourd'hui dois-je me re-

fuſer au plaiſir de lui rendre cette juſtice ? C'eſt tout ce qui me reſte dans la perte que j'ai faite d'un conſeil ſage, d'un critique éclairé, d'un ami ſûr.

Vous le partagerez avec moi, ce plaiſir, Madame, vous qui la regretterez toute votre vie ; & c'eſt auſſi avec vous que j'aime à parler d'elle. Toutes deux également eſtimables, vous aviez ce diſcernement qui démêle tout le prix d'un objet aimable, & ſans lequel on ne ſait point aimer. Vous connoiſſiez la raiſon, la vérité & le courage qui vous formoient l'une pour l'autre. Ces qualités ſerroient les nœuds de votre amitié, &

vous trouviez toujours dans votre commerce cet enjoûment, qui eſt le caractere des ames vertueuſes & ſenſibles.

Ce bonheur devoit donc finir ; & dans ces momens qui devoient en être le terme, il falloit qu'il ne reſtât d'autre conſolation à votre amie, que de n'avoir point à vous ſurvivre. Je l'ai vûe ſe croire en cela fort heureuſe. C'étoit aſſez pour elle de vivre dans votre mémoire. Elle aimoit à s'occuper de cette idée ; mais elle eût voulu en écarter l'image de votre douleur. Entretenez-vous quelquefois de moi avec Madame de Vaſſé, me diſoit-elle, & que

ce soit avec une sorte de plaisir. Elle savoit qu'en effet la douleur n'est pas la seule marque des regrets ; & qu'en pareil cas plus on trouve de plaisir à penser à un ami, plus on sent vivement la perte qu'on a faite.

Que je suis flaté, Madame ; qu'elle m'ait jugé digne de partager avec vous cette douleur & ce plaisir ! Que je le suis de l'honneur que vous me faites de porter le même jugement ! Pouviez-vous l'une & l'autre me donner une plus grande preuve de votre estime & de votre amitié ?

TRAITÉ DES SENSATIONS.

PREMIERE PARTIE.

DES SENS

Qui, par eux-mêmes ne jugent pas des objets extérieurs.

CHAPITRE I.

Des premieres connoissances d'un homme borné au sens de l'odorat.

§. 1. LEs connoissances de notre Statue, bornée au sens de l'odorat, ne peuvent s'étendre qu'à des odeurs.

La Statue bornée à l'odorat, ne peut connoître que des odeurs.

Elle ne peut pas plus avoir les idées d'étendue, de figure, ni de rien qui soit hors d'elle, ou hors de ses Sensations, que celles de couleur, de son, de saveur.

Elle n'est par rapport à elle que les odeurs qu'elle sent.

§. 2. Si nous lui présentons une rose, elle sera par rapport à nous une Statue qui sent une rose; mais par rapport à elle, elle ne sera que l'odeur même de cette fleur.

Elle sera donc odeur de rose, d'œillet, de jasmin, de violette, suivant les objets qui agiront sur son organe. En un mot, les odeurs ne sont à son égard que ses propres modifications ou manieres d'être; & elle ne sauroit se croire autre chose,

puiſque ce ſont les ſeules Senſations dont elle eſt ſuſceptible.

§. 3. Que les Philoſophes à qui il paroît ſi évident que tout eſt matériel, ſe mettent pour un moment à ſa place; & qu'ils imaginent comment ils pourroient ſoupçonner qu'il exiſte quelque choſe, qui reſſemble à ce que nous appellons *matiere*. Elle n'a aucune idée de la matiere.

§. 4. On peut donc déja ſe convaincre qu'il ſuffiroit d'augmenter ou de diminuer le nombre des ſens, pour nous faire porter des jugemens tout différens de ceux, qui nous ſont aujourd'hui ſi naturels; & notre Statue bornée à l'odorat, peut On ne peut pas être plus borné dans ſes connoiſſances.

nous donner une idée de la classe des êtres, dont les connoissances sont le moins étendues.

CHAPITRE II.

Des opérations de l'entendement dans un homme borné au sens de l'odorat, & comment les différens dégrés de plaisir & de peine sont le principe de ces opérations.

La Statue est capable d'attention.

§. I. A La premiere odeur, la capacité de sentir de notre Statue est toute entiere à l'impression qui se fait sur son organe. Voilà ce que j'appelle attention.

§. 2. Dès cet instant elle commence à jouir ou à souffrir : car si la capacité de sentir est toute entiere à une odeur agréable, c'est jouissance ; & si elle est toute entiere à une odeur desagréable, c'est souffrance. De jouissance & de souffrance.

§. 3. Mais notre Statue n'a encore aucune idée des différens changemens, qu'elle pourra essuyer. Elle est donc bien, sans souhaiter d'être mieux ; ou mal, sans souhaiter d'être bien. La souffrance ne peut pas plus lui faire désirer un bien qu'elle ne connoît pas, que la jouissance lui faire craindre un mal qu'elle ne connoît pas davantage. Par conséquent, quelque- Mais sans pouvoir former des désirs.

desagréable que soit la premiere Sensation, le fut-elle au point de blesser l'organe & d'être une douleur violente, elle ne sauroit donner lieu au désir.

Si la souffrance est en nous toujours accompagnée du désir de ne pas souffrir, il ne peut pas en être de même de cette Statue. La douleur est avant le désir d'un état différent, & elle n'occasionne en nous ce désir, que parce que cet état nous est déja connu. L'habitude que nous avons contractée de la regarder comme une chose, sans laquelle nous avons été, & sans laquelle nous pouvons être en-

core ; fait que nous ne pouvons plus souffrir, qu'aussitôt nous ne désirions de ne pas souffrir, & ce desir est inséparable d'un état douloureux.

Mais la Statue qui au premier instant ne se sent que par la douleur même qu'elle éprouve, ignore si elle peut cesser de l'être, pour devenir autre chose, ou pour n'être point du tout. Elle n'a encore aucune idée de changement, de succession, ni de durée. Elle existe donc sans pouvoir former des désirs.

§. 4. Lorsqu'elle aura remarqué qu'elle peut cesser d'être ce qu'elle est, pour redevenir

Plaisir & douleur, principes de ses opérations.

ce qu'elle a été ; nous verrons ſes déſirs naître d'un état de douleur, qu'elle comparera à un état de plaiſir, que la mémoire lui rappellera. C'eſt par cet artifice que le plaiſir & la douleur ſont l'unique principe, qui déterminant toutes les opérations de ſon ame, doit l'élever par dégrés à toutes les connoiſſances, dont elle eſt capable ; & pour démêler les progrès qu'elle pourra faire, il ſuffira d'obſerver les plaiſirs qu'elle aura à déſirer, les peines qu'elle aura à craindre, & l'influence des uns & des autres ſuivant les circonſtances.

Combien §. 5. S'il ne lui reſtoit aucun ſouvenir

souvenir de ses modifications, à chaque fois elle croiroit sentir pour la premiere : des années entieres viendroient se perdre dans chaque moment présent. Bornant donc toujours son attention à une seule maniere d'être, jamais elle n'en compareroit deux ensemble, jamais elle ne jugeroit de leurs rapports : elle jouiroit ou souffriroit, sans avoir encore ni désir ni crainte.

elle seroit bornée, si elle étoit sans mémoire.

§. 6. Mais l'odeur qu'elle sent, ne lui échappe pas entiérement, aussitôt que le corps odoriférant cesse d'agir sur son organe. L'attention qu'elle lui a donnée, la retient encore ; & il

Naissance de la mémoire.

en reſte une impreſſion plus ou moins forte, ſuivant que l'attention a été elle-même plus ou moins vive. Voilà la mémoire.

Partage de la capacité de ſentir entre l'odorat & la mémoire.

§. 7. Lorſque notre Statue eſt une nouvelle odeur, elle a donc encore préſente celle qu'elle a été le moment précédent. Sa capacité de ſentir ſe partage entre la mémoire & l'odorat; & la premiere de ces facultés eſt attentive à la Senſation paſſée, tandis que la ſeconde eſt attentive à la Senſation préſente.

La mémoire n'eſt donc qu'une maniere de ſentir.

§. 8. Il y a donc en elle deux manieres de ſentir, qui ne different, que parce que l'une ſe

rapporte à une Senſation actuelle, & l'autre à une Senſation qui n'eſt plus, mais dont l'impreſſion dure encore. Ignorant qu'il y a des objets qui agiſſent ſur elle, ignorant même qu'elle a un organe ; elle ne diſtingue ordinairement le ſouvenir d'une Senſation d'avec une Senſation actuelle, que comme ſentir foiblement ce qu'elle a été, & ſentir vivement ce qu'elle eſt.

§. 9. Je dis *ordinairement*, parce que le ſouvenir ne ſera pas toujours un ſentiment foible, ni la Senſation un ſentiment vif. Car toutes les fois que la mémoire lui retracera ſes ma-

Le ſentiment peut en être plus vif que celui de la Senſation.

nieres d'être avec beaucoup de force, & que l'organe au contraire ne recevra que de legeres impreſſions; alors le ſentiment d'une Senſation actuelle ſera bien moins vif, que le ſouvenir d'une Senſation qui n'eſt plus.

La Statue diſtingue en elle une ſucceſſion.

§. 10. Ainſi donc qu'une odeur eſt préſente à l'odorat par l'impreſſion d'un corps odoriférant ſur l'organe même, une autre odeur eſt préſente à la mémoire, parce que l'impreſſion d'un autre corps odoriférant ſubſiſte dans le cerveau, où l'organe l'a tranſmiſe. En paſſant de la ſorte par deux manieres d'être, la Statue ſent

qu'elle n'eſt plus ce qu'elle a été : la connoiſſance de ce changement lui fait rapporter la premiere à un moment différent de celui où elle éprouve la ſeconde : & c'eſt là ce qui lui fait mettre de la différence entre exiſter d'une maniére & ſe ſouvenir d'avoir exiſté d'une autre.

§. 11. Elle eſt active par rapport à l'une de ſes manieres de ſentir, & paſſive par rapport à l'autre. Elle eſt active, lorſqu'elle ſe ſouvient d'une Senſation, parce qu'elle a en elle la cauſe qui la lui rappelle, c'eſt-à-dire, la mémoire. Elle eſt paſſive au moment qu'elle éprouve une Senſation, parce

Comment elle eſt active & paſſive.

que la cauſe qui la produit eſt hors d'elle, c'eſt-à-dire, dans les corps odoriférans qui agiſſent ſur ſon organe (*a*).

Elle ne peut pas faire la différence de ces deux états.

§. 12. Mais ne pouvant ſe douter de l'action des objets extérieurs ſur elle, elle ne ſauroit faire la différence d'une cauſe qui eſt en elle, d'avec

(*a*) Il y a en nous un principe de nos actions, que nous ſentons, mais que nous ne pouvons définir : on l'appelle *force*. Nous ſommes également actifs par rapport à tout ce que cette force produit en nous, ou au dehors. Nous le ſommes, par exemple, lorſque nous réfléchiſſons, ou lorſque nous faiſons mouvoir un corps. Par analogie nous ſuppoſons dans tous les objets qui produiſent quelque changement, une force que nous connoiſſons encore moins, & nous ſommes paſſifs par rapport aux impreſſions qu'ils font ſur nous. Ainſi un être eſt actif ou paſſif, ſuivant que la cauſe de l'effet produit eſt en lui ou hors de lui.

une cauſe qui eſt au dehors. Toutes ſes modifications ſont à ſon égard, comme ſi elle ne les devoit qu'à elle-même ; & ſoit qu'elle éprouve une Senſation, ou qu'elle ne faſſe que ſe la rappeller ; elle n'apperçoit jamais autre choſe, ſinon qu'elle eſt ou qu'elle a été de telle maniere. Elle ne ſauroit, par conſéquent, remarquer aucune différence entre l'état où elle eſt active, & celui où elle eſt toute paſſive.

§. 13. Cependant plus la mémoire aura occaſion de s'exercer, plus elle agira avec facilité. C'eſt par là que la Statue ſe fera une habitude de ſe rappel-

La mémoire devient en elle une habitude.

ler sans effort les changemens par où elle a passé, & de partager son attention entre ce qu'elle est & ce qu'elle a été. Car une habitude n'est que la facilité de répéter ce qu'on a fait, & cette facilité s'acquiert par la réitération des actes *(a)*.

Elle compare.

§. 14. Si après avoir senti à plusieurs reprises une rose & un œillet, elle sent encore une fois une rose; l'attention passive qui se fait par l'odorat, sera toute à l'odeur présente de rose, & l'attention active, qui se fait par la mémoire, sera parta-

(a) Je ne parle ici & dans tout cet ouvrage, que des habitudes qui s'acquierent naturellement; tout est soumis à d'autres loix dans l'ordre surnaturel.

gée entre le souvenir qui reste des odeurs de rose & d'œillet. Or les manieres d'être ne peuvent se partager la capacité de sentir, qu'elles ne se comparent : car comparer n'est autre chose que donner en même tems son attention à deux idées.

§. 15. Dès qu'il y a comparaison, il y a jugement. Notre Statue ne peut être en même tems attentive à l'odeur de rose & à celle d'œillet, sans appercevoir que l'une n'est pas l'autre ; & elle ne peut l'être à l'odeur d'une rose qu'elle sent, & à celle d'une rose qu'elle a sentie, sans appercevoir qu'el- Juge-

les ſont une même modification. Un jugement n'eſt donc que la perception d'un rapport entre deux idées, que l'on compare.

Ces opérations tournent en habitude.

§. 16. A meſure que les comparaiſons & les jugemens ſe répetent, notre Statue les fait avec plus de facilité. Elle contracte donc l'habitude de comparer & de juger. Il ſuffira par conſéquent de lui faire ſentir d'autres odeurs, pour lui faire faire de nouvelles comparaiſons, porter de nouveaux jugemens & contracter de nouvelles habitudes.

Elle devient capable d'étonnement.

§. 17. Elle n'eſt point ſurpriſe à la premiere Senſation qu'el-

le éprouve : car elle n'eſt encore accoutumée à aucune ſorte de jugement.

Elle ne l'eſt pas non plus, lorſque ſentant ſucceſſivement pluſieurs odeurs, elle ne les apperçoit chacune qu'un inſtant. Alors elle ne tient à aucun des jugemens qu'elle porte ; & plus elle change, plus elle doit ſe ſentir naturellement portée à changer.

Elle ne le ſera pas davantage, ſi par des nuances inſenſibles nous la conduiſons de l'habitude de ſe croire une odeur, à juger qu'elle en eſt une autre : car elle change ſans pouvoir le remarquer.

Mais elle ne pourra manquer de l'être, si elle passe tout à coup d'un état auquel elle étoit accoutumée, à un état tout différent, dont elle n'avoit point encore d'idée.

Cet étonnement donne plus d'activité aux opérations de l'ame.

§. 18. Cet étonnement lui fait mieux sentir la différence de ses manieres d'être. Plus le passage des unes aux autres est brusque, plus son étonnement est grand, & plus aussi elle est frappée du contraste des plaisirs & des peines qui les accompagnent. Son attention déterminée par des plaisirs & par des peines qui se font mieux sentir, s'applique avec plus de vivacité à toutes les Sensations

qui se succedent. Elle les compare donc avec plus de soin : elle juge donc mieux de leurs rapports. L'étonnement augmente, par conséquent, l'activité des opérations de son ame. Mais puisqu'il ne l'augmente, qu'en faisant remarquer une opposition plus sensible entre les sentimens agréables & les sentimens desagréables, c'est toujours le plaisir & la douleur qui sont le premier mobile de ses facultés.

§. 19. Si les odeurs attirent chacune également son attention, elles se conserveront dans sa mémoire, suivant l'ordre où elles se seront succédées, & el-

Idées qui se conservent dans la mémoire.

les s'y lieront par ce moyen.

Si la ſucceſſion en renferme un grand nombre, l'impreſſion des dernieres, comme la plus nouvelle, ſera la plus forte; celle des premieres s'affoiblira par des dégrés inſenſibles, s'éteindra tout-à-fait, & elles ſeront comme non avenues.

Mais s'il y en a qui n'ont eu que peu de part à l'attention, elles ne laiſſeront aucune impreſſion après elle, & elles ſeront auſſitôt oubliées qu'apperçûes.

Enfin celles qui l'auront frappée davantage, ſe retraceront avec plus de vivacité; & l'occuperont ſi fort, qu'elles ſeront

capables de lui faire oublier les autres.

§. 20. La mémoire eſt donc une ſuite d'idées, qui forment une eſpece de chaîne. C'eſt cette liaiſon qui fournit les moyens de paſſer d'une idée à une autre, & de ſe rappeller les plus éloignées. On ne ſe ſouvient, par conſéquent, d'une idée qu'ou a eue, il y a quelque tems, que parce qu'on ſe retrace avec plus ou moins de rapidité les idées intermédiaires. Liaiſon de ces idées.

§. 21. A la ſeconde Senſation la mémoire de notre Statue n'a pas de choix à faire : elle ne peut rappeller que la premiere. Elle agira ſeulement avec plus Le plaiſir conduit la mémoire.

de force, suivant qu'elle y sera déterminée par la vivacité du plaisir & de la peine.

Mais lorsqu'il y a eu une suite de modifications, la Statue conservant le souvenir d'un grand nombre, sera portée à se retracer préférablement celles qui peuvent davantage contribuer à son bonheur : elle passera rapidement sur les autres, ou ne s'y arrêtera que malgré elle.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, il faut connoître les différens dégrés de plaisir & de peine, dont on peut être susceptible, & les comparaisons qu'on en peut faire.

§. 22.

§. 22. Les plaisirs & les peines sont de deux espéces. Les uns appartiennent plus particuliérement au corps ; ils sont sensibles : les autres sont dans la mémoire & dans toutes les facultés de l'ame ; ils sont intellectuels ou spirituels. Mais c'est une différence que la Statue est incapable de remarquer.

Deux espéces de plaisirs & de peines.

Cette ignorance la garantira d'une erreur, que nous avons de la peine à éviter : car ces sentimens ne différent pas autant, que nous l'imaginons. Dans le vrai, ils sont tous intellectuels ou spirituels, parce qu'il n'y a proprement que l'ame qui sente. Si l'on veut, ils

ſont auſſi tous en un ſens ſenſibles ou corporels, parce que le corps en eſt la ſeule cauſe occaſionnelle. Ce n'eſt que ſuivant leur rapport aux facultés du corps ou à celles de l'ame, que nous les diſtinguons en deux eſpeces.

Différens dégrés dans l'un & dans l'autre.

§. 23. Le plaiſir peut diminuer ou augmenter par dégrés; en diminuant, il tend à s'éteindre, & il s'évanouit avec la Senſation. En augmentant au contraire, il peut conduire juſqu'à la douleur, parce que l'impreſſion devient trop forte pour l'organe. Ainſi il y a deux termes dans le plaiſir. Le plus foible eſt où la Senſation com-

mence avec le moins de force ; c'eſt le premier pas du néant au ſentiment : le plus fort eſt où la Senſation ne peut augmenter, ſans ceſſer d'être agréable ; c'eſt l'état le plus voiſin de la douleur.

L'impreſſion d'un plaiſir foible paroît ſe concentrer dans l'organe, qui le tranſmet à l'ame. Mais s'il eſt à un certain dégré de vivacité, il eſt accompagné d'une émotion, qui ſe répand dans tout le corps. Cette émotion eſt un fait, que notre expérience ne permet pas de révoquer en doute.

La douleur peut également augmenter ou diminuer : en

augmentant, elle tend à la destruction totale de l'animal. Mais en diminuant, elle ne tend pas comme le plaisir à la privation de tout sentiment; le moment, qui la termine, est au contraire toujours agréable.

Il n'y a d'état indifférent que par comparaison.

§. 24. Parmi ces différens dégrés, il n'est pas possible de trouver un état indifférent: à la premiere Sensation, quelque foible qu'elle soit, la Statue est nécessairement bien ou mal. Mais lorsqu'elle aura ressenti successivement les plus vives douleurs & les plus grands plaisirs, elle jugera indifférentes, ou cessera de regarder comme agréables ou desagréables, les

Senſations plus foibles, qu'elle aura comparées avec les plus fortes.

Nous pouvons donc ſuppoſer qu'il y a pour elle des manieres d'être agréables & deſagréables dans différens dégrés, & des manieres d'être qu'elle regarde comme indifférentes.

§. 25. Toutes les fois qu'elle eſt mal ou moins bien, elle ſe rappelle ſes Senſations paſſées, elle les compare avec ce qu'elle eſt, & elle ſent qu'il lui eſt important de redevenir ce qu'elle a été. De là nait le beſoin, ou la connoiſſance qu'elle a d'un bien, dont elle juge que la jouiſſance lui eſt néceſſaire. Origine du beſoin.

Elle ne se connoît donc des besoins, que parce qu'elle compare la peine qu'elle souffre avec les plaisirs dont elle a joui. Enlevez-lui le souvenir de ces plaisirs, elle sera mal, sans soupçonner qu'elle ait aucun besoin : car pour sentir le besoin d'une chose, il faut en avoir quelque connoissance. Or dans la supposition que nous venons de faire, elle ne connoît d'autre état que celui où elle se trouve. Mais lorsqu'elle s'en rappelle un plus heureux, sa situation présente lui en fait aussitôt sentir le besoin. C'est ainsi que le plaisir & la douleur détermineront toujours

l'action de ses facultés.

§. 26. Son besoin peut être occasionné par une véritable douleur, par une Sensation desagréable, par une Sensation moins agréable que quelques-unes de celles qui ont précédé; enfin par un état languissant, où elle est réduite à une de ses manieres d'être, qu'elle s'est accoutumée à trouver indifférentes. Comment il détermine les opérations de l'ame.

Si son besoin est causé par une odeur, qui lui fasse une douleur vive, il entraîne à lui presque toute la capacité de sentir; & il ne laisse de force à la mémoire que pour rappeller à la Statue, qu'elle n'a pas tou-

jours été auſſi mal. Alors elle eſt incapable de comparer les différentes manieres d'être, par où elle a paſſé, elle eſt incapable de juger qu'elle eſt la plus agréable. Tout ce qui l'intéreſſe, c'eſt de ſortir de cet état, pour jouir d'un autre, quel qu'il ſoit; & ſi elle connoiſſoit un moyen qui pût la dérober à ſa ſouffrance, elle appliqueroit toutes ſes facultés à le mettre en uſage. C'eſt ainſi que dans les grandes maladies nous ceſſons de déſirer les plaiſirs que nous recherchions avec ardeur, & nous ne ſongeons plus qu'à recouvrer la ſanté.

Si c'eſt une Senſation moins agréable

agréable qui produiſe le beſoin, il faut diſtinguer deux cas : ou les plaiſirs auxquels la Statue la compare ont été vifs, & accompagnés des plus grandes émotions ; ou ils ont été moins vifs, & ne l'ont preſque pas émue.

Dans le premier cas, le bonheur paſſé ſe reveille avec d'autant plus de force, qu'il differe davantage de la Senſation actuelle. L'émotion qui l'a accompagné, ſe reproduit en partie, & déterminant vers lui preſque toute la capacité de ſentir, elle ne permet pas de remarquer les ſentimens agréables qui l'ont ſuivi ou précédé. La Statue n'étant donc point diſtraite,

compare mieux ce bonheur avec l'état où elle eſt ; elle juge mieux combien il en eſt différent ; & s'appliquant à ſe le peindre de la maniere la plus vive, ſa privation cauſe un beſoin plus grand, & ſa poſſeſſion devient un bien plus néceſſaire.

Dans le ſecond cas au contraire, il ſe retrace avec moins de vivacité : d'autres plaiſirs partagent l'attention : l'avantage qu'il offre, eſt moins ſenti : il ne reproduit point, ou que peu d'émotion. La Statue n'eſt donc pas autant intéreſſée à ſon retour, & elle n'y applique pas autant ſes facultés.

Enfin, si le besoin a pour cause une de ces Sensations, qu'elle s'est accoutumée à juger indifférentes : elle vit d'abord sans ressentir ni peine ni plaisir. Mais cet état comparé aux situations heureuses où elle s'est trouvée, lui devient bientôt desagréable, & la peine qu'elle souffre, est ce que nous appellons *ennui*. Cependant l'ennui dure, il augmente, il est insupportable, & il détermine avec force toutes les facultés vers le bonheur dont elle sent la perte.

Cet ennui peut être aussi accablant que la douleur : auquel cas, elle n'a d'autre intérêt que de s'y soustraire ; & elle se por-

te ſans choix à toutes les manieres d'être, qui ſont propres à le diſſiper. Mais ſi nous diminuons le poids de l'ennui, ſon état ſera moins malheureux, il lui importera moins d'en ſortir, elle pourra porter ſon attention à tous les ſentimens agréables, dont elle conſerve quelque ſouvenir; & c'eſt le plaiſir, dont elle ſe retracera l'idée la plus vive, qui entraînera à lui toutes les facultés.

Activité qu'il donne à la mémoire.

§. 27. Il y a donc deux principes, qui déterminent le dégré d'action de ſes facultés: d'un côté, c'eſt la vivacité d'un bien, qu'elle n'a plus; de l'autre, c'eſt le peu de plaiſir de la

Senſation actuelle, ou la peine qui l'accompagne.

Lorſque ces deux principes ſe réuniſſent, elle fait plus d'effort pour ſe rappeller ce qu'elle a ceſſé d'être; & elle en ſent moins ce qu'elle eſt. Car ſa capacité de ſentir ayant néceſſairement des bornes, la mémoire n'en peut attirer une partie, qu'il n'en reſte moins à l'odorat. Si même l'action de cette faculté eſt aſſez forte, pour s'emparer de toute la capacité de ſentir; la Statue ne remarquera plus l'impreſſion, qui ſe fait ſur ſon organe, & elle ſe repréſentera ſi vivement ce qu'elle a été, qu'il lui ſemblera qu'elle l'eſt

encore (*a*).

Cette activité ceſſe avec le beſoin.

§. 28. Mais ſi ſon état préſent eſt le plus heureux qu'elle connoiſſe, alors le plaiſir l'intéreſſe à en jouir par préférence. Il n'y a plus de cauſe, qui puiſſe déterminer la mémoire à agir avec aſſez de vivacité, pour uſurper ſur l'odorat juſqu'à en éteindre le ſentiment. Le plaiſir au contraire fixe au moins la plus grande partie de l'attention ou de la capacité de ſentir à la Senſation actuelle; & ſi la

(*a*) Notre expérience en eſt la preuve : car il n'y a peut-être perſonne qui ne ſe ſoit quelquefois rappellé des plaiſirs dont il a joui, avec la même vivacité que s'il en jouiſſoit encore ; ou du moins avec aſſez de vivacité pour ne donner aucune attention à l'état quelquefois affligeant, où il ſe trouve.

Statue ſe rappelle encore ce qu'elle a été, c'eſt que la comparaiſon qu'elle en fait avec ce qu'elle eſt, lui fait mieux goûter ſon bonheur.

§. 29. Voilà donc deux effets de la mémoire : l'un eſt une Senſation qui ſe retrace auſſi vivement, que ſi elle ſe faiſoit ſur l'organe même ; l'autre eſt une Senſation, dont il ne reſte qu'un ſouvenir léger. Différence de la mémoire & de l'imagination.

Ainſi il y a dans l'action de cette faculté deux dégrés, que nous pouvons fixer : le plus foible eſt celui, où elle fait à peine jouir du paſſé ; le plus vif eſt celui, où elle en fait jouir, comme s'il étoit préſent.

Or elle conserve le nom de *mémoire*, lorsqu'elle ne rappelle les choses, que comme passées ; & elle prend le nom d'*imagination*, lorsqu'elle les retrace avec tant de force, qu'elles paroissent présentes. L'imagination a donc lieu dans notre Statue, aussi bien que la mémoire ; & ces deux facultés ne different que du plus au moins. La mémoire est le commencement d'une imagination, qui n'a encore que peu de force ; l'imagination est la mémoire même, parvenue à toute la vivacité dont elle est susceptible.

Comme nous avons distingué deux attentions, qui se font

dans la Statue, l'une par l'odorat, l'autre par la mémoire ; nous en pouvons actuellement remarquer une troiſieme, qu'elle donne par l'imagination, & dont le caractere eſt d'arrêter les impreſſions des ſens, pour y ſubſtituer un ſentiment indépendant de l'action des objets extérieurs (*a*).

(*a*) Mille faits prouvent le pouvoir de l'imagination ſur les ſens. Un homme fort occupé d'une penſée ne voit point les objets qui ſont ſous ſes yeux, il n'entend pas le bruit qui frappe ſes oreilles. Tout le monde ſait ce qu'on raconte d'Archiméde. Que l'imagination s'applique avec encore plus de force à un objet, on ſera piqué, brûlé, ſans en reſſentir de la douleur ; & l'ame paroîtra ſe dérober à toutes les impreſſions des ſens. Pour comprendre la poſſibilité de ces phénomenes, il ſuffit de conſidérer, que notre capacité de ſentir étant bornée, nous ſerons abſolument inſenſibles aux impreſſions des ſens, toutes

Cette différence échappe à la Statue.

§. 30. Cependant lorſque la Statue imagine une Senſation qu'elle n'a plus, & qu'elle ſe la repréſente auſſi vivement, que ſi elle l'avoit encore; elle ne ſait pas qu'il y a en elle une cauſe qui produit le même effet, qu'un corps odoriférant, qui agiroit ſur ſon organe. Elle ne peut donc pas mettre, comme nous, de la différence entre imaginer & avoir une Senſation.

Son imagination plus active que la nôtre.

§. 31. Mais on a lieu de préſumer, que ſon imagination aura plus d'activité que la nôtre. Sa capacité de ſentir eſt toute

les fois que notre imagination l'appliquera toute entiere à un objet.

entiere à une ſeule eſpece de Senſation, toute la force de ſes facultés s'applique uniquement à des odeurs, rien ne la peut diſtraire. Pour nous, nous ſommes partagés entre une multitude de Senſations & d'idées, dont nous ſommes ſans ceſſe aſſaillis; & ne conſervant à notre imagination qu'une partie de nos forces, nous imaginons foiblement. D'ailleurs nos ſens toujours en garde contre notre imagination, nous avertiſſent ſans ceſſe de l'abſence des objets que nous voulons imaginer : au contraire tout laiſſe un libre cours à l'imagination de notre Statue. Elle ſe retrace

donc ſans défiance une odeur dont elle a joui, & elle en jouit en effet, comme ſi ſon organe en étoit affecté. Enfin la facilité d'écarter de nous les objets qui nous offenſent, & de rechercher ceux dont la jouiſſance nous eſt chere, contribue encore à rendre notre imagination pareſſeuſe. Mais puiſque notre Statue ne peut ſe ſouſtraire à un ſentiment deſagréable, qu'en imaginant vivement une maniere d'être qui lui plaît; ſon imagination en eſt plus exercée, & elle doit produire des effets, pour leſquels la nôtre eſt tout-à-fait impuiſſante (*a*).

(*a*) Quelque ſurprenans que ſoient ces ef-

§. 32. Cependant il y a une circonſtance, où ſon action eſt abſolument ſuſpendue, & même encore celle de la mémoire. C'eſt lorſqu'une Senſation eſt aſſez vive pour remplir entiérement la capacité de ſentir. Alors la Statue eſt toute paſſive. Le plaiſir eſt pour elle une eſpece d'yvreſſe, où elle en jouit à peine; & la douleur un accablement, où elle ne ſouffre preſque pas.

Cas unique où elle peut être ſans action.

fets de l'imagination, il ſuffit, pour n'en point douter, de réfléchir ſur ce qui nous arrive en ſonge. Alors nous voyons, nous entendons, nous touchons des corps, qui n'agiſſent point ſur nos ſens; & il y a tout lieu de croire que l'imagination n'a tant de force, que parce que nous ne ſommes point diſtraits par la multitude des idées & des Senſations, qui nous occupent dans la veille.

Comment elle rentre en action.

§. 33. Mais que la Senſation perde quelques dégrés de vivacité, auſſitôt les facultés de l'ame rentrent en action; & le beſoin redevient la cauſe qui les détermine.

Elle donne un nouvel ordre aux idées.

§. 34. Les modifications qui doivent plaire davantage à la Statue, ne ſont pas toujours les dernieres qu'elle a reçues. Elles peuvent ſe trouver au commencement ou au milieu de la chaîne de ſes connoiſſances, comme à la fin. L'imagination eſt donc ſouvent obligée de paſſer rapidement par deſſus les idées intermédiaires. Elle raproche les plus éloignées, change l'ordre qu'elles avoient dans

la mémoire, & en forme une chaîne toute nouvelle.

La liaison des idées ne suit donc pas le même ordre dans ces facultés. Plus celui qu'elle tient de l'imagination, deviendra familier, moins elle conservera celui que la mémoire lui a donné. Par là les idées se lient de mille manieres différentes; & souvent la Statue se souviendra moins de l'ordre dans lequel elle a éprouvé ses Sensations, que de celui dans lequel elle les a imaginées.

§. 35. Mais toutes ces chaînes ne se forment que par les comparaisons, qui ont été faites de chaque anneau avec ce-

Les idées ne se lient différemment, que parce qu'il s'en fait de nouvelles comparaisons.

lui qui le précéde & avec celui qui le ſuit, & par les jugemens qui ont été portés de leurs rapports. Ce lien devient plus fort à proportion, que l'exercice des facultés fortifie les habitudes de ſe ſouvenir & d'imaginer ; & c'eſt de là qu'on tire l'avantage ſurprenant de reconnoître les Senſations qu'on a déja eues.

C'eſt à cette liaiſon que la Statue reconnoît les manieres d'être qu'elle a eues.

§. 36. En effet, ſi nous faiſons ſentir à notre Statue une odeur qui lui eſt familiere ; voilà une maniere d'être qu'elle a comparée, dont elle a jugé, & qu'elle a liée à quelques-unes des parties de la chaîne que ſa mémoire eſt dans l'habitude de parcourir.

parcourir. C'eſt pourquoi elle juge que l'état où elle ſe trouve, eſt le même que celui où elle s'eſt déja trouvée. Mais une odeur qu'elle n'a point encore ſentie, n'eſt pas dans le même cas ; elle doit donc lui paroître toute nouvelle.

§. 37. Il eſt inutile de remarquer, que, lorſqu'elle reconnoît une maniere d'être, c'eſt ſans être capable de s'en rendre raiſon. La cauſe d'un pareil phénomene eſt ſi difficile à démêler, qu'elle échappe à tous les hommes, qui ne ſavent pas obſerver & analyſer ce qui ſe paſſe en eux-mêmes. Elle ne ſauroit ſe rendre raiſon de ce phénomene.

§. 38. Mais lorſque la Statue Comment

Les idées se conservent & se renouvellent dans la mémoire.

est long tems sans penser à une maniere d'être, que devient pendant tout cet intervalle l'idée qu'elle en a acquise ? D'où sort cette idée, lorsqu'ensuite elle se retrace à la mémoire ? S'est-elle conservée dans l'ame ou dans le corps ? Ni dans l'un ni dans l'autre.

Ce n'est pas dans l'ame, puisqu'il suffit d'un dérangement dans le cerveau pour ôter le pouvoir de la rappeller.

Ce n'est pas dans le corps. Il n'y a que la cause physique qui pourroit s'y conserver ; & pour cela il faudroit supposer que le cerveau restât absolument dans l'état, où il a été mis par la Sen-

ſation que la Statue ſe rappelle. Mais comment accorder cette ſuppoſition avec le mouvement continuel des eſprits ? Comment l'accorder, ſurtout quand on conſidére la multitude d'idées dont la mémoire s'enrichit ? On peut expliquer ce phénomene d'une maniere bien plus ſimple.

J'ai une Senſation, lorſqu'il ſe fait dans un de mes organes un mouvement, qui ſe tranſmet juſqu'au cerveau. Si le même mouvement commence au cerveau, & s'étend juſqu'à l'organe, je crois avoir une Senſation que je n'ai pas : c'eſt une illuſion. Mais ſi ce mouvement

commence & se termine au cerveau, je me souviens de la Sensation que j'ai eue.

Quand une idée se retrace à la Statue, ce n'est donc pas qu'elle se soit conservée dans le corps ou dans l'ame : c'est que le mouvement, qui en est la cause physique & occasionnelle se reproduit dans le cerveau. Mais ce n'est pas ici le lieu de hazarder des conjectures sur le méchanisme de la mémoire. Nous conservons le souvenir de nos Sensations, nous nous les rappellons, après avoir été long-tems sans y penser : il suffit pour cela qu'elles ayent fait sur nous une vive impression,

ou que nous les ayons éprouvées à plusieurs repriſes. Ces faits m'autoriſent à ſuppoſer que notre Statue étant organiſée comme nous, eſt comme nous capable de mémoire.

§. 39. Concluons qu'elle a contracté pluſieurs habitudes: une habitude de donner ſon attention, une autre de ſe reſſouvenir, une troiſieme de comparer, une quatrieme de juger, une cinquieme d'imaginer, & une derniere de reconnoître. Enumération des habitudes contractées par la Statue.

§. 40. Les mêmes cauſes qui ont produit les habitudes, ſont ſeules capables de les entretenir. Je veux dire que les habi- Comment ſes habitudes s'entretiendront.

tudes ſe perdront, ſi elles ne ſont pas renouvellées par des actes réitérés de tems à autre. Alors notre Statue ne ſe rappellera ni les comparaiſons qu'elle a faites d'une maniere d'être, ni les jugemens qu'elle en a portés, & elle l'éprouvera pour la troiſieme ou quatrieme fois, ſans être capable de la reconnoître.

Se fortifieront.

§. 41. Mais nous pouvons nous-mêmes contribuer à entretenir l'exercice de ſa mémoire & de toutes ſes facultés. Il ſuffit de l'intéreſſer par les différens dégrés de plaiſir ou de peine à conſerver ſes manieres d'être, ou à s'y ſouſtraire.

L'art avec lequel nous disposerons de ses Sensations, pourra donc donner occasion de fortifier & d'étendre de plus en plus ses habitudes. Il y a même lieu de conjecturer qu'elle démêlera dans une succession d'odeurs des différences, qui nous échappent. Obligée d'appliquer toutes ses facultés à une seule espece de Sensation, pourroit-elle ne pas apporter à cette étude plus de discernement que nous ?

§. 42. Cependant les rapports que ses jugemens peuvent découvrir, sont en fort petit nombre. Elle connoît seulement qu'une maniere d'être est la mê-

Quelles sont les bornes de son discernement.

me que celle qu'elle a déja eue, ou qu'elle en eſt différente ; que l'une eſt agréable, l'autre deſagréable, qu'elles le ſont plus ou moins.

Mais démêlera-t-elle pluſieurs odeurs, qui ſe font ſentir enſemble ? C'eſt un diſcernement que nous n'acquérons nous-mêmes que par un grand exercice : encore eſt-il renfermé dans des bornes bien étroites : car il n'eſt perſonne qui puiſſe reconnoître à l'odorat tout ce qui compoſe un ſachet. Or tout mêlange d'odeurs me paroît devoir être un ſachet pour notre Statue.

C'eſt la connoiſſance des corps odoriférans ;

odoriférans, comme nous le verrons ailleurs, qui nous a appris à reconnoître deux odeurs dans une troiſieme. Après avoir ſenti tour à tour une roſe & une jonquille, nous les avons ſenties enſemble; & par là nous avons appris que la Senſation que ces fleurs réunies font ſur nous, eſt compoſée de deux autres. Qu'on multiplie les odeurs, nous ne diſtinguerons que celles qui dominent; & même nous n'en ferons pas le diſcernement, ſi le mêlange eſt fait avec aſſez d'art, pour qu'aucune ne prévale. En pareil cas elles paroiſſent ſe confondre à peu près, comme des couleurs

broyées enſemble ; elles ſe réuniſſent, & ſe mêlent ſi bien, qu'aucune d'elles ne reſte ce qu'elle étoit ; & de pluſieurs il n'en réſulte qu'une ſeule.

Si notre Statue ſent deux odeurs au premier moment de ſon exiſtence, elle ne jugera donc pas qu'elle eſt tout à la fois de deux manieres. Mais ſuppoſons qu'ayant appris à les connoître ſéparément, elle les ſente enſemble, les reconnoîtra-t-elle ? Cela ne me paroît pas vraiſemblable. Car ignorant qu'elles lui viennent de deux corps différens, rien ne peut lui faire ſoupçonner que la Senſation qu'elle éprouve,

eſt formée de deux autres. En effet, ſi aucune ne domine, elles ſe confondroient même à notre égard ; & s'il en eſt une qui ſoit plus foible, elle ne fera qu'altérer la plus forte, & elles paroîtront enſemble comme une ſimple maniere d'être. Pour nous en convaincre, nous n'aurions qu'à ſentir des odeurs, que nous ne nous ſerions pas fait une habitude de rapporter à des corps différens : je ſuis perſuadé que nous n'oſerions aſſurer ſi elles ne ſont qu'une, ou ſi elles ſont pluſieurs. Voilà préciſément le cas de notre Statue.

Elle n'acquiert donc du diſcernement, que par l'attention

qu'elle donne en même tems à une maniere d'être, qu'elle éprouve, & à une autre qu'elle a éprouvée. Ainſi ſes jugemens ne s'exercent point ſur deux odeurs ſenties à la fois; ils n'ont pour objet, que des Senſations qui ſe ſuccedent.

CHAPITRE III.

Des déſirs, des paſſions, de l'amour, de la haine, de l'eſpérance, de la crainte, & de la volonté dans un homme borné au ſens de l'Odorat.

Le déſir n'eſt que l'action des facultés.

§. 1. NOUS venons de faire voir en quoi conſiſtent les différentes ſortes de be-

ſoins, & comment ils ſont la cauſe des dégrés de vivacité, avec leſquels les facultés de l'ame s'appliquent à un bien, dont la jouiſſance devient néceſſaire. Or le déſir n'eſt que l'action même de ces facultés.

§. 2. Tout déſir ſuppoſe donc que la Statue a l'idée de quelque choſe de mieux, que ce qu'elle eſt dans le moment; & qu'elle juge de la différence de deux états qui ſe ſuccedent. S'ils different peu, elle ſouffre moins, par la privation de la maniere d'être, qu'elle déſire; & j'appelle *malaiſe*, ou *léger mécontentement*, le ſentiment qu'elle

Ce qui en fait la foibleſſe ou la force.

éprouve : alors l'action de ſes facultés, ſes déſirs ſont plus foibles. Elle ſouffre au contraire davantage, ſi la différence eſt conſidérable ; & j'appelle *inquiétude*, ou même *tourment*, l'impreſſion qu'elle reſſent : alors l'action de ſes facultés, ſes déſirs ſont plus vifs. La meſure du déſir eſt donc la différence apperçue entre ces deux états ; & il ſuffit de ſe rappeller comment l'action des facultés peut acquérir, ou perdre de la vivacité, pour connoître tous les dégrés, dont les déſirs ſont ſuſceptibles.

Une paſſion eſt un déſir dominant.

§. 3. Ils n'ont, par exemple, jamais plus de violence, que

lorſque les facultés de la Statue ſe portent à un bien, dont la privation produit une inquiétude d'autant plus grande, qu'il differe davantage de la ſituation préſente. En pareil cas rien ne la peut diſtraire de cet objet : elle ſe le rappelle, elle l'imagine ; toutes ſes facultés s'en occupent uniquement. Plus par conſéquent elle le déſire, plus elle s'accoutume à le déſirer. En un mot, elle a pour lui ce qu'on nomme *paſſion* ; c'eſt-à-dire, un déſir qui ne permet pas d'en avoir d'autres, ou qui du moins eſt le plus dominant.

§. 4. Cette paſſion ſubſiſte, tant que le bien qui en eſt l'ob- Comment une paſſion ſuccede à une autre.

jet, continue de paroître le plus agréable, & que sa privation est accompagnée des mêmes inquiétudes. Mais elle est remplacée par une autre, si la Statue a occasion de s'accoutumer à un nouveau bien, auquel elle doit donner la préférence.

Ce que c'est que l'amour & la haine.

§. 5. Dès qu'il y a en elle jouissance, souffrance, besoin, désir, passion, il y a aussi amour & haine. Car elle aime une odeur agréable, dont elle jouit, ou qu'elle désire. Elle hait une odeur désagréable, qui la fait souffrir: enfin, elle aime moins une odeur moins agréable, qu'elle voudroit changer contre une autre. Pour s'en con-

vaincre, il suffit de considérer qu'aimer est toujours synonyme de jouir, ou de désirer; & que haïr l'est également de souffrir du malaise, du mécontentement à la présence d'un objet.

§. 6. Comme il peut y avoir plusieurs dégrés dans l'inquiétude, que cause la privation d'un objet aimable, & dans le mécontentement, que donne la vûe d'un objet odieux; il en faut également distinguer dans l'amour & dans la haine. Nous avons même des mots à cet usage: tels sont ceux de goût, penchant, inclination; d'éloignement, répugnance, dégoût. Quoiqu'on ne puisse pas subs-

L'un & l'autre susceptibles de différens dégrés.

tituer à ces mots ceux d'amour & de haine, les sentimens qu'ils expriment, ne sont néanmoins qu'un commencement de ces passions : ils n'en different, que parce qu'ils sont dans un dégré plus foible.

La Statue ne peut aimer qu'elle-même.

§. 7. Au reste, l'amour, dont notre Statue est capable, n'est que l'amour d'elle-même, ou, ce qu'on nomme l'amour propre. Car dans le vrai elle n'aime qu'elle ; puisque les choses qu'elle aime, ne sont que ses propres manieres d'être.

Principe de l'espérance & de la crainte.

§. 8. L'espérance & la crainte naissent du même principe, que l'amour & la haine.

L'habitude, où est notre Sta-

tue d'éprouver des Senſations agréables & déſagréables, lui fait juger qu'elle en peut encore éprouver des uns & des autres. Si ce jugement ſe joint à l'amour d'une Senſation qui plaît, il produit l'eſpérance; & s'il ſe joint à la haine d'une Senſation qui déplaît, il forme la crainte. En effet, eſpérer, c'eſt ſe flatter de la jouiſſance d'un bien; craindre, c'eſt ſe voir menacé d'un mal. Nous pouvons remarquer que l'eſpérance & la crainte contribuent à augmenter les déſirs. C'eſt du combat de ces deux ſentimens, que naiſſent les paſſions les plus vives.

Comment la volonté se forme.

§. 9. Le souvenir d'avoir satisfait quelques-uns de ses désirs, fait d'autant plus espérer à notre Statue d'en pouvoir satisfaire d'autres; que ne connoissant pas les obstacles, qui s'y opposent, elle ne voit pas pourquoi ce qu'elle désire, ne seroit pas en son pouvoir, comme ce qu'elle a désiré en d'autres occasions. A la vérité, elle ne peut s'en assurer; mais aussi elle n'a point de preuve du contraire. Si elle se souvient surtout que le même désir, qu'elle forme, a d'autres fois été suivi de la jouissance; elle se flattera, à proportion que son besoin sera plus grand. Ainsi

deux causes contribuent à sa confiance : l'expérience d'avoir satisfait un pareil désir, & l'intérêt, qu'il le soit encore. (*a*) Dès-lors elle ne se borne plus à désirer : elle veut ; car on entend par *volonté*, un désir absolu, & tel, que nous pensons qu'une chose désirée est en notre pouvoir.

(*a*) Il en est de notre Statue, comme de tous les hommes. Nous nous conduisons d'après l'expérience, & nous nous faisons différentes regles de probabilité, suivant l'intérêt qui nous domine. S'il est grand, le plus léger dégré de probabilité nous suffit ordinairement ; & lorsque nous sommes assez sages pour ne nous déterminer que sur une probabilité bien fondée, ce n'est souvent que parce que nous avons peu d'intérêt à agir.

CHAPITRE IV.

Des idées d'un homme borné au ſens de l'Odorat.

La Statue a les idées de contentement & de mécontentement.

§. I. NOTRE Statue ne peut être ſucceſſivement de pluſieurs manieres, dont les unes lui plaiſent, & les autres lui déplaiſent; ſans remarquer qu'elle paſſe tour à tour par un état de plaiſir, & par un état de peine. Avec les unes, c'eſt contentement, jouiſſance; avec les autres, c'eſt mécontentement, ſouffrance. Elle conſerve donc dans ſa mémoire les idées de contentement & de mécon-

tentement, communes à plusieurs manieres d'être : & elle n'a plus qu'à considérer ses Sensations sous ces deux rapports, pour en faire deux classes ; où elle apprendra à distinguer des nuances, à proportion qu'elle s'y exercera davantage.

§. 2. Abstraire, c'est séparer une idée d'une autre, à laquelle elle paroît naturellement unie. Or, en considérant que les idées de contentement & de mécontentement sont communes à plusieurs de ses modifications, elle contracte l'habitude de les séparer de telle modification particuliere, dont elle ne l'avoit pas d'abord distinguée ; elle

Ces idées sont abstraites & générales.

s'en fait donc des notions abſtraites ; & ces notions deviennent générales, parce qu'elles ſont communes à pluſieurs de ſes manieres d'être.

Une odeur n'eſt pour la Statue qu'une idée particuliere.

§. 3. Mais lorſqu'elle ſentira ſucceſſivement pluſieurs fleurs de même eſpece, elle éprouvera toujours une même maniere d'être, & elle n'aura à ce ſujet qu'une idée particuliere. L'odeur de violette, par exemple, ne ſauroit être pour elle une idée abſtraite, commune à pluſieurs fleurs ; puiſqu'elle ne ſait pas qu'il exiſte des violettes. Ce n'eſt donc que l'idée particuliere d'une maniere d'être, qui lui eſt propre.

Par

Par conséquent, toutes ses abstractions se bornent à des modifications plus ou moins agréables, & à d'autres plus ou moins désagréables.

§. 4. Lorsqu'elle n'avoit que des idées particulieres, elle ne pouvoit désirer que telle ou telle maniere d'être. Mais aussitôt qu'elle a des notions abstraites, ses désirs, son amour, sa haine, son espérance, sa crainte, sa volonté, peuvent avoir pour objet le plaisir ou la peine en général. Comment le plaisir en général devient l'objet de sa volonté.

Cependant cet amour du bien en général n'a lieu, que lorsque dans le nombre d'idées, que la mémoire lui retrace con-

fuſément, elle ne diſtingue pas encore ce qui doit lui plaire davantage; mais dès qu'elle croit l'appercevoir, alors tous ſes déſirs ſe tournent vers une maniere d'être en particulier.

Elle a des idées de nombre.

§. 5. Puiſqu'elle diſtingue les états par où elle paſſe, elle a quelque idée de nombre: elle a celle de l'unité, toutes les fois qu'elle éprouve une Senſation, ou qu'elle s'en ſouvient; & elle a les idées de deux & de trois, toutes les fois que ſa mémoire lui rappelle deux ou trois manieres d'être diſtinctes: car elle prend alors connoiſſance d'elle-même, comme étant une odeur, ou, comme en ayant été

deux ou trois ſucceſſivement.

§. 6. Elle ne peut pas diſtinguer deux odeurs, qu'elle ſent à la fois. L'odorat par lui-même ne ſauroit donc lui donner que l'idée de l'unité, & elle ne peut tenir les idées des nombres que de la mémoire. Elle ne les doit qu'à ſa mémoire.

§. 7. Mais elle n'étendra pas bien loin ſes connoiſſances à ce ſujet. Ainſi qu'un enfant, qui n'a pas appris à compter, elle ne pourra pas déterminer le nombre de ſes idées, lorſque la ſucceſſion en aura été un peu conſidérable. Juſqu'où elle peut les étendre.

Il me ſemble que, pour découvrir la plus grande quantité, qu'elle eſt capable de con-

noître distinctement, il suffit de considérer jusqu'où nous pourrions nous-mêmes compter avec le signe *un*. Quand les collections formées par la répétition de ce mot, ne pourront pas être saisies tout à la fois d'une maniere distincte; nous serons en droit de conclure, que les idées précises des nombres qu'elles renferment, ne peuvent pas s'acquérir par la seule mémoire.

Or, en disant un & un, j'ai l'idée de deux; & en disant un, un & un, j'ai l'idée de trois. Mais si je n'avois, pour exprimer dix, quinze, vingt, que la répétition de ce signe, je n'en

pourrois jamais déterminer les idées : car je ne saurois m'assurer par la mémoire, d'avoir répété *un* autant de fois, que chacun de ces nombres le demande. Il me paroît même que je ne saurois par ce moyen me faire l'idée de quatre ; & que j'ai besoin de quelque artifice, pour être sûr de n'avoir répété ni trop ni trop peu le signe de l'unité. Je dirai, par exemple, un, un, & puis un, un : mais cela seul prouve que la mémoire ne saisit pas distinctement quatre unités à la fois. Elle ne présente donc au-delà de trois qu'une multitude indéfinie. Ceux qui croiront

qu'elle peut seule étendre plus loin nos idées, substitueront un autre nombre à celui de trois. Il suffit, pour les raisonnemens que j'ai à faire, de convenir qu'il y en a un, au-delà duquel la mémoire ne laisse plus appercevoir qu'une multitude tout-à-fait vague. C'est l'art des signes qui nous a appris à porter la lumiere plus loin. Mais quelque considérables que soient les nombres que nous pouvons démêler, il reste toujours une multitude, qu'il n'est pas possible de déterminer, qu'on appelle par cette raison *l'infini*, & qu'on eût bien mieux nommé *l'indéfini*. Ce seul changement

de nom eût prévenu des erreurs. (*a*)

Nous pouvons donc conclure que notre Statue n'embraſſera diſtinctement que juſqu'à trois de ſes manieres d'être. Au-delà elle en verra une multitude, qui ſera pour elle ce qu'eſt la notion prétendue de l'infini pour nous. Elle ſera même bien plus excuſable de s'y méprendre : car elle eſt incapable des réflexions, qui pourroient la tirer d'erreur. Elle appercevra donc l'infini dans

(*a*) Principalement l'erreur de croire que nous avons une idée poſitive de l'infini : d'où quantité de mauvais raiſonnemens de la part des Métaphyſiciens, & quelquefois même de celle des Géomètres.

cette multitude, comme s'il y étoit en effet.

Enfin, nous remarquerons que son idée de l'unité est abstraite : car elle sent toutes ses manieres d'être sous ce rapport général, que chacune est distinguée de toute autre.

Elle connoît deux sortes de vérités :

§. 8. Comme elle a des idées particulieres & des idées générales, elle connoît deux sortes de vérités.

Des vérités particulieres.

Les odeurs de chaque espece de Fleurs ne sont pour elle que des idées particulieres. Il en sera donc de même de toutes les vérités qu'elle apperçoit, lorsqu'elle distingue une odeur d'une autre.

Mais

Mais elle a les notions abstraites de manieres d'être agréables, & de manieres d'être désagréables. Elle connoîtra donc à ce sujet des vérités générales : elle saura qu'en général ses modifications different les unes des autres, & qu'elles lui plaisent ou déplaisent plus ou moins. Des vérités générales.

Mais ces connoissances générales supposent en elle des connoissances particulieres, puisque les idées particulieres ont précédé les notions abstraites.

§. 9. Comme elle est dans l'habitude d'être, de cesser d'être, & de redevenir la même odeur ; elle jugera, lorsqu'elle Elle a quelque idée du possible.

ne l'eſt pas, qu'elle pourra l'être; & lorſqu'elle l'eſt, qu'elle pourra ne l'être plus. Elle aura donc occaſion de conſidérer ſes manieres d'être, comme pouvant exiſter, ou ne pas exiſter. Mais cette notion du poſſible ne portera point avec elle la conoiſſance des cauſes, qui peuvent produire un effet: elle en ſuppoſera au contraire l'ignorance, & elle ne ſera fondée que ſur un jugement d'habitude. Lorſque la Statue penſe qu'elle peut, par exemple, ceſſer d'être odeur de roſe, & redevenir odeur de violette, elle ignore qu'un être extérieur diſpoſe uniquement de ſes Senſa-

tions. Pour qu'elle ſe trompe dans ſon jugement, il ſuffit que nous nous propoſions de lui faire ſentir continuellement la même odeur. Il eſt vrai que ſon imagination y peut quelquefois ſuppléer : mais ce n'eſt que dans les occaſions, où les déſirs ſont violens ; encore même n'y réuſſit-elle pas toujours.

§. 10. Peut-être pourroit-elle, d'après ſes jugemens d'habitude, ſe faire auſſi quelque idée de l'impoſſible. Accoutumée à perdre une maniere d'être, auſſitôt qu'elle en acquiert une nouvelle, il eſt impoſſible, ſuivant ſa maniere de concevoir,

Peut-être encore de l'impoſſible.

qu'elle en ait deux à la fois. Le ſeul cas, où elle croiroit le contraire, ce ſeroit celui où ſon imagination agiroit avec aſſez de force, pour lui retracer deux Senſations avec la même vivacité, que ſi elle les éprouvoit réellement. Mais cela ne peut gueres arriver. Il eſt naturel que ſon imagination ſe conforme aux habitudes qu'elle s'eſt faites. Ainſi n'ayant éprouvé ſes manieres d'être que l'une après l'autre, elle ne les imaginera que dans cet ordre. D'ailleurs, ſa mémoire n'aura pas vraiſemblablement aſſez de force, pour lui rendre préſentes deux Senſations qu'elle

a eues, & qu'elle n'a plus.

Mais ce qui me paroît plus probable, c'eſt que ſi l'habitude, où elle eſt de juger, que ce qui lui eſt arrivé, peut lui arriver encore, renferme l'idée du poſſible; il eſt bien difficile qu'elle ait occaſion de former des jugemens, où nous puiſſions retrouver l'idée que nous avons de l'impoſſible. Il faudroit pour cela, qu'elle s'occupât de ce qu'elle n'a point encore éprouvé; mais il eſt bien plus naturel, qu'elle ſoit toute entiere à ce qu'elle éprouve.

§. 11. Du diſcernement qui ſe fait en elle des odeurs, naît une idée de ſucceſſion : car

Elle a l'idée d'une durée paſſée.

elle ne peut ſentir qu'elle ceſſe d'être ce qu'elle étoit, ſans ſe repréſenter dans ce changement une durée de deux inſtans.

Comme elle n'embraſſe d'une maniere diſtincte que juſqu'à trois odeurs, elle ne démêlera auſſi que trois inſtans dans ſa durée. Au-delà elle ne verra qu'une ſucceſſion indéfinie.

Si l'on ſuppoſe que la mémoire peut lui rappeller diſtinctement juſqu'à quatre, cinq, ſix manieres d'être, elle diſtinguera en conſéquence quatre, cinq, ſix inſtans dans ſa durée. Chacun peut faire à ce ſujet les hypotheſes qu'il jugera à

propos, & les ſubſtituer à celles que j'ai cru devoir préférer.

§. 12. Le paſſage d'une odeur à une autre ne donne à notre Statue que l'idée du paſſé. Pour en avoir une de l'avenir, il faut qu'elle ait eu à pluſieurs repriſes la même ſuite de Senſations; & qu'elle ſe ſoit fait une habitude de juger, qu'après une modification une autre doit ſuivre. D'une durée à venir.

Prenons pour exemple cette ſuite, jonquille, roſe, violette Dès que ces odeurs ſont conſtamment liées dans cet ordre, une d'elles ne peut affecter ſon organe, qu'auſſitôt la mémoire ne lui rappelle les au-

tres dans le rapport où elles ſont à l'odeur ſentie. Ainſi qu'à l'occaſion de l'odeur de violette, les deux autres ſe retraceront comme ayant précédé, & qu'elle ſe repréſentera une durée paſſée ; de même à l'occaſion de l'odeur de jonquille, celles de roſe & de violette ſe retraceront comme devant ſuivre, & elle ſe repréſentera une durée à venir.

D'une durée indéfinie.

§. 13. Les odeurs de jonquille, de roſe & de violette peuvent donc marquer les trois inſtans qu'elle apperçoit d'une maniere diſtincte. Par la même raiſon, les odeurs qui ont précédé, & celles qui ſont dans

l'habitude de ſuivre, marqueront les inſtans qu'elle apperçoit confuſément dans le paſſé & dans l'avenir. Ainſi, lorſqu'elle ſentira une roſe, ſa mémoire lui rappellera diſtinctement l'odeur de jonquille & celle de violette; & elle lui repréſentera une durée indéfinie, qui a précédé l'inſtant où elle ſentoit la jonquille, & une durée indéfinie, qui doit ſuivre celui où elle ſentira la violette.

§. 14. Appercevant cette durée comme indéfinie, elle n'y peut démêler ni commencement ni fin : elle n'y peut même ſoupçonner ni l'un ni l'autre. C'eſt donc à ſon égard une éter-

Cette durée eſt pour elle une éternité.

nité absolue ; & elle se sent ; comme si elle eût toujours été, & qu'elle ne dût jamais cesser d'être.

En effet, ce n'est point la réflexion sur la succession de nos idées, qui nous apprend que nous avons commencé, & que nous finirons : c'est l'attention que nous donnons aux êtres de notre espece, que nous voyons naître & périr. Un homme qui ne connoîtroit que sa propre existence, n'auroit aucune idée de la mort.

Il y a en elle deux successions.

§. 15. L'idée de la durée d'abord produite par la succession des impressions qui se font sur l'organe, se conserve, ou se

reproduit par la ſucceſſion des Senſations que la mémoire rappelle. Ainſi, lors même que les corps odoriférans n'agiſſent plus ſur notre Statue, elle continue de ſe repréſenter le préſent, le paſſé & l'avenir. Le préſent, par l'état où elle ſe trouve; le paſſé, par le ſouvenir de ce qu'elle a été; l'avenir, parce qu'elle juge qu'ayant eu à pluſieurs repriſes les mêmes Senſations, elle peut les avoir encore.

Il y a donc en elle deux ſucceſſions; celle des impreſſions faites ſur l'organe, & celle des Senſations, qui ſe retracent à la mémoire.

L'une de ces succeſſions meſure les momens de l'autre.

§. 16. Pluſieurs impreſſions peuvent ſe ſuccéder dans l'organe, pendant que le ſouvenir d'une même Senſation eſt préſent à la mémoire ; & pluſieurs Senſations peuvent ſe retracer ſucceſſivement à la mémoire, pendant qu'une même impreſſion ſe fait éprouver à l'organe. Dans le premier cas, la ſuite des impreſſions qui ſe font à l'odorat, meſure la durée du ſouvenir d'une Senſation : dans le ſecond, la ſuite des Senſations qui s'offrent à la mémoire, meſure la durée de l'impreſſion que l'odorat reçoit.

Si, par exemple, lorſque la Statue ſent une roſe, elle ſe

rappelle les odeurs de tubereuſe, de jonquille & de violette ; c'eſt à la ſucceſſion qui ſe paſſe dans ſa mémoire, qu'elle juge de la durée de ſa Senſation : & ſi, lorſqu'elle ſe retrace l'odeur de roſe, je lui préſente rapidement une ſuite de corps odoriférans ; c'eſt à la ſucceſſion qui ſe paſſe dans l'organe, qu'elle juge de la durée du ſouvenir de cette Senſation. Elle apperçoit donc qu'il n'eſt aucune de ſes modifications, qui ne puiſſe durer. La durée devient un rapport, ſous lequel elle les conſidere toutes en général, & elle s'en fait une notion abſtraite.

Si dans le tems qu'elle ſent une roſe, elle ſe rappelle ſucceſſivement les odeurs de violette, de jaſmin & de lavande; elle s'appercevra comme une odeur de roſe, qui dure trois inſtans: & ſi elle ſe retrace une ſuite de vingt odeurs, elle s'appercevra comme étant odeur de roſe depuis un tems indéfini; elle ne jugera plus qu'elle ait commencé de l'être, elle croira l'être de toute éternité.

L'idée de durée n'eſt pas abſolue.

§. 17. Il n'y a donc qu'une ſucceſſion d'odeurs tranſmiſes par l'organe, ou renouvellées par la mémoire, qui puiſſe lui donner quelque idée de durée. Elle n'auroit jamais connu

qu'un instant, si le premier corps odoriférant eût agi sur elle d'une maniere uniforme, pendant une heure, un jour ou davantage; ou, si son action eût varié par des nuances si insensibles, qu'elle n'eût pû les remarquer.

Il en sera de même, si ayant acquis l'idée de durée, elle conserve une Sensation, sans faire usage de sa mémoire, sans se rappeller successivement quelques-unes des manieres d'être, par où elle a passé. Car à quoi y distingueroit-elle des instans? Et si elle n'en distingue pas, comment en appercevra-t-elle la durée?

L'idée de la durée n'eſt donc point abſolue, & lorſque nous diſons que le tems coule rapidement, ou lentement, cela ne ſignifie autre choſe, ſinon que les révolutions qui ſervent à le meſurer, ſe font avec plus de rapidité, ou avec plus de lenteur, que nos idées ne ſe ſuccedent. On peut s'en convaincre par une ſuppoſition.

Suppoſition, qui le rend ſenſible.

§. 18. Si nous imaginons qu'un monde compoſé d'autant de parties que le nôtre, ne fut pas plus gros qu'une noiſette; il eſt hors de doute que les aſtres s'y leveroient, & s'y coucheroient des milliers de fois dans une de nos heures; &

& qu'organisés, comme nous le sommes, nous n'en pourrions pas suivre les mouvemens. Il faudroit donc que les organes des intelligences destinées à l'habiter, fussent proportionnés à des révolutions aussi subites. (*a*)

Ainsi, pendant que la terre de ce petit monde tournera sur son axe, & autour de son soleil, ses habitans recevront autant d'idées, que nous en avons pendant que notre terre fait de semblables révolutions. Dès

(*a*) Mallebranche fait une pareille supposition, pour prouver que nous ne jugeons de la grandeur des corps, que par les rapports qui sont entre eux & nous. *Recher. de la Ver. Liv.* 1. *Chap.* 6.

lors il eſt évident que leurs jours & leurs années leur paroîtront auſſi longs, que les nôtres nous le paroiſſent.

En ſuppoſant un autre monde, auquel le nôtre ſeroit auſſi inférieur, qu'il eſt ſupérieur à celui que je viens de feindre; il faudroit donner à ſes habitans des organes, dont l'action ſeroit trop lente, pour appercevoir les révolutions de nos aſtres. Ils ſeroient par rapport à notre monde, comme nous par rapport à ce monde gros comme une noiſette. Ils n'y ſauroient diſtinguer aucune ſucceſſion de mouvement.

Demandons enfin aux habi-

tans de ces mondes quelle en eſt la durée : ceux du plus petit compteront des millions de ſiécles, & ceux du plus grand ouvrant à peine les yeux, répondront qu'ils ne ſont que de naître.

La notion de la durée eſt donc toute relative : chacun n'en juge que par la ſucceſſion de ſes idées ; & vraiſemblablement il n'y a pas deux hommes, qui, dans un tems donné, comptent un égal nombre d'inſtans. Car il y a lieu de préſumer qu'il n'y en a pas deux, dont la mémoire retrace toujours les idées avec la même rapidité.

Par conſéquent, une Senſa-

tion, qui se conservera uniformément pendant un an, ou mille, si l'on veut, ne sera qu'un instant à l'égard de notre Statue; comme une idée que nous conservons, pendant que les habitans du petit monde comptent des siécles, est un instant pour nous. (*a*) C'est donc une

(*a*) La supposition de ces mondes fait comprendre que, pour les imaginer plus anciens les uns que les autres, il n'est pas nécessaire d'une éternité successive, dans laquelle ils ayent été créés plutôt ou plus tard: il suffit de varier les révolutions, & d'y proportionner les organes des habitans.

Cette supposition fait encore connoître qu'un instant de la durée d'un Etre peut coexister, & coexiste en effet à plusieurs instans de la durée d'un autre. Nous pouvons donc imaginer des intelligences, qui apperçoivent tout à la fois des idées, que nous n'avons que successivement, & arriver en quelque sorte jusqu'à un esprit, qui embrasse

erreur de penſer que tous les êtres jugent également de la durée, & comptent le même nombre d'inſtans. La préſence d'une idée, qui ne varie point, n'étant qu'un inſtant à notre égard, c'eſt une conſéquence,

dans un inſtant toutes les connoiſſances, que les créatures n'ont que dans une ſuite de ſiécles; & qui, par conſéquent, n'eſſuye aucune ſucceſſion. Il ſera, comme au centre de tous ces mondes, où l'on juge ſi différemment de la durée; & ſaiſiſſant d'un coup d'œil tout ce qui leur arrive, il en verra tout à la fois le paſſé, le préſent & l'avenir.

Par ce moyen, nous nous formons, autant qu'il eſt en notre pouvoir, l'idée d'un inſtant indiviſible & permanent, auquel les inſtans des créatures coexiſtent, & dans lequel ils ſe ſuccedent. Je dis *autant qu'il eſt en notre pouvoir;* car ce n'eſt ici qu'une idée de comparaiſon. Ni nous, ni toute autre créature, ne pourrons avoir une notion parfaite de l'éternité. Dieu ſeul la connoît, parce que lui ſeul en jouit.

que tous les momens de notre durée nous paroiſſent égaux ; mais ce n'eſt pas une preuve qu'ils le ſoient.

CHAPITRE V.

Du ſommeil & des ſonges d'un homme borné à l'Odorat.

Comment l'action des facultés ſe ralentit.

§. 1. NOTRE Statue peut être réduite à n'être que le ſouvenir d'une odeur ; alors le ſentiment de ſon exiſtence paroît lui échapper. Elle ſent moins qu'elle exiſte, qu'elle ne ſent qu'elle a exiſté ; & à proportion que ſa mémoire lui retrace les idées avec moins de

vivacité, ce reſte de ſentiment s'affoiblit encore. Semblable à une lumiere qui s'éteint par dégrés, il ceſſe tout-à-fait, lorſque cette faculté tombe dans une entiere inaction.

§. 2. Or notre expérience ne nous permet pas de douter que l'exercice ne doive enfin fatiguer la mémoire & l'imagination de notre Statue. Conſidérons donc ces facultés en repos, & ne les excitons par aucune Senſation : cet état ſera celui du ſommeil. Etat de ſommeil.

§. 3. Si leur repos eſt tel, qu'elles ſoient abſolument ſans action ; on ne peut remarquer autre choſe, ſinon que le ſom- Etat de ſonge.

meil eſt le plus profond qu'il ſoit poſſible. Si au contraire elles continuent encore d'agir, ce ne ſera que ſur une partie des idées acquiſes. Pluſieurs anneaux de la chaîne ſeront donc interceptés, & l'ordre des idées dans le ſommeil ne pourra pas être le même que dans la veille. Le plaiſir ne ſera plus l'unique cauſe qui déterminera l'imagination. Cette faculté ne réveillera que les idées, ſur leſquelles elle conſerve quelque pouvoir; & elle contribuera auſſi ſouvent au malheur de notre Statue, qu'à ſon bonheur.

En quoi il differe de la veille.

§. 4. Voilà l'état de ſonge: il ne differe de celui de la veille, que parce

parce que les idées n'y conſervent pas le même ordre, & que le plaiſir n'eſt pas toujours la loi, qui regle l'imagination. Tout ſonge ſuppoſe donc quelques idées interceptées, ſur leſquelles les facultés de l'ame ne peuvent plus agir.

§. 5. Puiſque notre Statue ne connoît point de différence entre imaginer vivement, & avoir des Senſations; elle n'en ſauroit faire entre ſonger & veiller. Tout ce qu'elle éprouve étant endormie, eſt donc auſſi réel à ſon égard, que ce qu'elle a éprouvé avant le ſommeil.

La Statue n'en ſauroit faire la différence.

CHAPITRE VI.

Du moi, ou de la perſonnalité d'un homme borné à l'Odorat.

De la perſonnalité de la Statue.

§. 1. NOTRE Statue étant capable de mémoire, elle n'eſt point une odeur, qu'elle ne ſe rappelle d'en avoir été une autre. Voilà ſa perſonnalité : car, ſi elle pouvoit dire *moi*, elle le diroit dans tous les inſtans de ſa durée ; & à chaque fois ſon *moi* embraſſeroit tous les momens, dont elle conſerveroit le ſouvenir.

Elle ne peut pas dire *moi* au premier

§. 2. A la vérité, elle ne le diroit pas à la premiere odeur.

Ce qu'on entend par ce mot, ne me paroît convenir qu'à un être, qui remarque que, dans le moment préſent, il n'eſt plus ce qu'il a été. Tant qu'il ne change point, il exiſte ſans aucun retour ſur lui-même : mais auſſitôt qu'il change, il juge qu'il eſt le même qui a été auparavant de telle maniere, & il dit *moi*. moment de ſon exiſtence.

Cette obſervation confirme qu'au premier inſtant de ſon exiſtence, la Statue ne peut former des déſirs : car avant de pouvoir dire, *je déſire*, il faut avoir dit, *moi*, ou *je*.

§. 3. Les odeurs, dont la Statue ne ſe ſouvient pas, n'entrent Son *moi* eſt tout à la fois la conſcience.

de ce qu'elle est, & le souvenir de ce qu'elle a été.

donc point dans l'idée qu'elle a de ſa perſonne. Auſſi étrangeres à ſon *moi*, que les couleurs & les ſons, dont elle n'a encore aucune connoiſſance; elles ſont à ſon égard, comme ſi elle ne les avoit jamais ſenties. Son *moi* n'eſt que la collection des Senſations qu'elle éprouve, & de celles que la mémoire lui rappelle. (*a*) En

(*a*) » Celui qui aime une perſonne, dit » Paſcal (c. 24. n. 14.) à cauſe de ſa beauté, » l'aime-t-il? non: car la petite vérole, » qui ôtera la beauté, ſans tuer la perſonne, » fera qu'il ne l'aimera plus. Et ſi on m'aime » pour mon jugement, ou pour ma mé- » moire, m'aime-t-on, moi? non: car je » puis perdre ces qualités, ſans ceſſer d'ê- » tre. Où eſt donc le *moi*, s'il n'eſt ni dans » le corps, ni dans l'ame? Et comment ai- » mer le corps & l'ame, ſinon pour des » qualités, qui ne ſont point ce qui fait le

un mot, c'eſt tout à la fois & la conſcience de ce qu'elle eſt,

» *moi*, puiſqu'elles ſont périſſables ? Car » aimeroit-on la ſubſtance de l'ame d'une » perſonne abſtraitement, & quelques qua- » lités qui y fuſſent ? Cela ne ſe peut, & » ſeroit injuſte. On n'aime donc jamais » la perſonne, mais ſeulement les quali- » tés ; où ſi on aime la perſonne, il faut » dire que c'eſt l'aſſemblage des qualités » qui fait la perſonne. «

Ce n'eſt pas l'aſſemblage des qualités qui fait la perſonne ; car le même homme, jeune ou vieux, beau ou laid, ſage ou fou, ſeroit autant de perſonnes diſtinctes ; & pour quelques qualités qu'on m'aime, c'eſt toujours moi qu'on aime ; car les qualités ne ſont que moi modifié différemment. Si quelqu'un me marchant ſur le pied, me diſoit : *Vous ai-je bleſſé, vous ? non : car vous pourriez perdre le pied, ſans ceſſer d'être.* Serois-je bien convaincu de n'avoir point été bleſſé moi-même ? Pourquoi donc penſerois-je que, parce que je puis perdre la mémoire & le jugement, on ne m'aime pas, lorſqu'on m'aime pour ces qualités ? Mais elles ſont périſſables : & qu'importe ? le *moi* eſt-il donc une choſe néceſſaire de ſa nature ? Ne périt-il pas dans les bêtes ? & ſon immor-

& le ſouvenir de ce qu'elle a été.

talité dans l'homme n'eſt-elle pas une faveur de Dieu ? Dans le ſens de Paſcal, Dieu ſeul pourroit dire, *moi*.

CHAPITRE VII.

Concluſion des Chapitres précédens.

Avec un ſeul ſens l'ame a le germe de toutes ſes facultés.

§. 1. AYANT prouvé que notre Statue eſt capable de donner ſon attention, de ſe reſſouvenir, de comparer, de juger, de diſcerner, d'imaginer; qu'elle a des notions abſtraites, des idées de nombre & de durée; qu'elle connoît

des vérités générales & particulieres ; qu'elle forme des désirs, se fait des passions, aime, hait, veut ; qu'elle est capable d'espérance, de crainte & d'étonnement ; & qu'enfin elle contracte des habitudes : nous devons conclure qu'avec un seul sens l'entendement a autant de facultés, qu'avec les cinq réunis. Nous verrons que celles qui paroissent nous être particulieres, ne sont que ces mêmes facultés, qui s'appliquant à un plus grand nombre d'objets, se développent davantage.

§. 2. Si nous considérons que se ressouvenir, comparer, ju- La Sensation renferme toutes les fa-

cultés de l'ame.

ger, discerner, imaginer, être étonné, avoir des idées abstraites, en avoir de nombre & de durée, connoître des vérités générales & particulieres, ne sont que différentes manieres d'être attentif; qu'avoir des passions, aimer, haïr, espérer, craindre & vouloir, ne sont que différentes manieres de désirer; & qu'enfin être attentif, & désirer, ne sont dans l'origine que sentir: nous conclurons que la Sensation enveloppe toutes les facultés de l'ame.

Le plaisir & la douleur en sont le seul mobile.

§. 3. Enfin, si nous considérons qu'il n'est point de Sensations absolument indifférentes, nous conclurons encore que les

différens dégrés de plaisir & de peine sont la loi, suivant laquelle le germe de tout ce que nous sommes s'est développé, pour produire toutes nos facultés.

Ce principe peut prendre les noms de besoin, d'étonnement & d'autres, que nous lui donnerons encore; mais il est toujours le même : car nous sommes toujours mûs par le plaisir, ou par la douleur, dans tout ce que le besoin, ou l'étonnement nous fait faire.

En effet, nos premieres idées ne sont que peine, ou plaisir. Bientôt d'autres leur succedent, & donnent lieu à des

comparaisons, d'où naissent nos premiers besoins, & nos premiers désirs. Nos recherches, pour les satisfaire, font acquérir d'autres idées, qui produisent encore de nouveaux désirs. L'étonnement, qui contribue à nous faire sentir vivement tout ce qui nous arrive d'extraordinaire, augmente de tems en tems l'activité de nos facultés ; & il se forme une chaîne, dont les anneaux sont tour à tour idées & désirs ; & qu'il suffit de suivre, pour découvrir le progrès de toutes les connoissances de l'homme.

On peut appliquer aux autres sens

§. 4. Presque tout ce que j'ai dit sur les facultés de l'ame, en

traitant de l'odorat, j'aurois pû le dire, en commençant par tout autre ſens : il eſt aiſé de leur en faire l'application. Il ne me reſte qu'à examiner ce qui eſt plus particulier à chacun d'eux.

tout ce qui vient d'être dit ſur l'odorat.

CHAPITRE VIII.

D'un homme borné au ſens de l'Ouie.

§. 1. BORNONS notre Statue au ſens de l'ouie, & raiſonnons, comme nous avons fait, quand elle n'avoit que celui de l'odorat.

La Statue bornée au ſens de l'ouie eſt tout ce qu'elle entend.

Lorſque ſon oreille ſera frap-

pée, elle deviendra la Senſation qu'elle éprouvera. Ainſi nous la transformerons, à notre gré, en un bruit, un ſon, une ſymphonie : car elle ne ſoupçonne pas qu'il exiſte autre choſe qu'elle. L'ouie ne lui donne l'idée d'aucun objet, ſitué à une certaine diſtance. La proximité, ou l'éloignement des corps ſonores ne produit à ſon égard qu'un ſon plus fort ou plus foible : elle en ſent ſeulement plus ou moins ſon exiſtence.

Deux ſortes de Senſations de l'ouie.

§. 2. Les corps font ſur l'oreille deux ſortes de Senſations : (*a*)

(*a*) On a remarqué que dans la réſonnance des corps ſonores le ſon dominant eſt

l'une eſt le ſon proprement dit, l'autre eſt le bruit.

L'oreille eſt organiſée, pour ſaiſir un rapport déterminé en-

accompagné de deux autres, qui ont avec lui un rapport déterminé, & ſoumis au calcul. On les appelle les harmoniques du ſon dominant. Ils ſe font entendre à la douzieme & à la dix-ſeptieme, & l'on en fait la tierce & la quinte. Une oreille bien organiſée eſt capable de ſaiſir ces rapports, & c'eſt pour cela que l'on dit qu'elle apprétie les ſons. On peut donc définir le ſon proprement dit, un ſon apprétiable.

Le bruit au contraire réſulte de pluſieurs ſons, qui n'ont point d'harmoniques communes, c'eſt une multitude de ſons dominans & d'harmoniques, qui ſe confondent : on peut donc le définir un ſon inapprétiable.

Imaginons une dixaine de violons à l'uniſſon. S'ils font tous réſonner en même tems la même corde, ils rendent enſemble un ſon proprement dit, un ſon apprétiable ; parce qu'on en peut déterminer la tierce & la quinte. Mais ſi nous les ſuppoſons tous diſcordans, ils ne feront que du bruit ; parce que le ſon total qu'ils font entendre, n'a

tre un ſon & un ſon ; mais elle ne peut ſaiſir, entre un bruit & un bruit, qu'un rapport vague. Le bruit eſt à peu près au ſens de l'ouie, ce qu'eſt une multitude d'odeurs à celui de l'odorat.

La Statue ne diſtingue pluſieurs bruits, qu'autant qu'ils ſe ſuccedent.

§. 3. Si au premier inſtant pluſieurs bruits ſe font entendre enſemble à notre Statue, le plus fort enveloppera le plus foible ; & ils ſe mêleront ſi bien, qu'il n'en réſultera pour elle qu'une ſimple maniere d'être, où ils ſe confondront.

S'ils ſe ſuccedent, elle con-

point d'harmoniques. Le même *mi* & le même *ſol*, qui ſont les harmoniques de l'*ut* de l'un de ſes violons, ne ſeront pas les harmoniques des *ut*, que les autres rendent. C'eſt donc la confuſion de pluſieurs ſons, qui fait le bruit.

ſerve le ſouvenir de ce qu'elle a été. Elle diſtingue ſes différentes manieres d'être, elle les compare, elle en juge, & elle en forme une ſuite, que ſa mémoire retient dans l'ordre où elles ont été comparées, ſuppoſé que cette ſuite l'ait frappée à pluſieurs repriſes. Elle reconnoîtra donc ces bruits, lorſqu'ils ſe ſuccéderont encore; mais elle ne les reconnoîtra plus, lorſqu'ils ſe feront entendre en même tems. Il faut raiſonner à ce ſujet, comme nous avons fait ſur les odeurs.

§. 4. Quant aux ſons proprement dits, l'oreille étant organiſée, pour en ſentir exacte- Il en eſt de même des ſons.

ment les rapports, elle y apporte un discernement plus fin & plus étendu. Ses fibres semblent se partager les vibrations des corps sonores, & elle peut entendre distinctement plusieurs sons à la fois. Cependant il suffit de considérer qu'elle n'a pas tout ce discernement dans les hommes, qui ne sont point exercés à la Musique ; pour être au moins convaincu que notre Statue ne distinguera pas au premier instant deux sons qu'elle entendra ensemble.

Mais les démêlera-t-elle, si elle les a étudiés séparément ? C'est ce qui ne me paroît pas vraisemblable :

vraisemblable : quoique son oreille soit par son méchanisme capable d'en faire la différence, les sons ont tant d'analogie entre eux, qu'il y a lieu de présumer, que n'étant pas aidée par les jugemens, qui accoutument à les rapporter à des corps différens, elle continuera encore à les confondre.

§. 5. Quoi qu'il en soit, les dégrés de plaisir & de peine lui feront acquérir les mêmes facultés qu'elle a acquises avec l'odorat : mais il y a sur ce point quelques remarques particulieres à faire.

Elle acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat.

§. 6. Premierement, les plaisirs de l'oreille consistent plus

Les plaisirs de l'oreille consistent.

principalement dans l'harmonie.

particuliérement dans la ſucceſſion des ſons, conformément aux regles de l'harmonie. Les déſirs de notre Statue ne ſe borneront donc pas à avoir un ſon pour objet, & elle ſouhaitera de redevenir un air entier.

Cette harmonie cauſe une émotion, qui ne ſuppoſe point d'idées acquiſes.

§. 7. En ſecond lieu, ils ont un caractere bien différent de ceux de l'odorat. Plus propres à émouvoir que les odeurs, les ſons donneront, par exemple, à notre Statue cette triſteſſe, ou cette joie, qui ne dépendent point des idées acquiſes, & qui tiennent uniquement à certains changemens qui arrivent au corps. (*a*)

(*a*) Il y a dans la Muſique les plaiſirs d'i-

§. 8. En troisieme lieu, ils commencent, ainsi que ceux de l'odorat, à la plus légere Sensation. Le premier bruit, quelque foible qu'il puisse être, est donc un plaisir pour notre Statue. Que le bruit augmente, le plaisir augmentera, & ne cessera que quand les vibrations offenseront le timpan.

Ces plaisirs sont, comme ceux de l'odorat, susceptibles de différens dégrés.

mitation, lorsqu'elle imite le chant des oiseaux, le tonnerre, les tempêtes, nos soupirs, nos plaintes, nos cris de joie; & que par sa mesure elle invite notre corps à prendre les attitudes & les mouvemens des différentes passions. Notre Statue n'est pas faite pour ces sortes de plaisirs; parce qu'ils supposent des jugemens & des habitudes, dont elle n'est point capable. Mais indépendamment de cette imitation, la Musique transmet au cerveau des impressions, qui passent dans tout le corps, & qui y produisent des émotions, où notre Statue ne peut manquer de trouver du plaisir ou de la peine.

Les plus vifs suppoſent une oreille exercée,

§. 9. Quant à la Muſique ; elle lui plaira davantage, ſuivant qu'elle ſera en proportion avec le peu d'exercice de ſon oreille. D'abord des chants ſimples & groſſiers ſeront capables de la ravir. Si nous l'accoutumons enſuite peu à peu à de plus compoſés, l'oreille ſe fera une habitude de l'exercice, qu'ils demandent : elle connoîtra de nouveaux plaiſirs.

Et tous, une oreille bien organiſée.

§. 10. Au reſte, ce progrès n'eſt que pour les oreilles bien organiſées. Si les fibres ne ſont point entre elles dans de certains rapports, l'oreille ſera fauſſe, comme un inſtrument mal-monté. Plus ce vice ſera

considérable, moins elle sera sensible à la Musique : elle pourra même ne l'être pas plus qu'au bruit.

§. 11. En quatrième lieu, le plaisir d'une succession de sons étant si supérieur à celui d'un bruit continu, il y a lieu de conjecturer, que si la Statue entend en même tems un bruit & un air, dont l'un ne domine point sur l'autre, & qu'elle a appris à connoître séparément, elle ne les confondra pas.

La Statue peut parvenir à distinguer un bruit & un chant, qui se font entendre ensemble.

Si au premier moment de son existence, elle les avoit entendus ensemble, elle n'en eût pas fait la différence. Car nous savons par nous-mêmes, que

nous ne démêlons dans les impressions des sens que ce que nous y avons pû remarquer ; & que nous n'y remarquons que les idées, auxquelles nous avons successivement donné notre attention. Mais si notre Statue, ayant été tour à tour un chant & le bruit d'un ruisseau, s'est fait une habitude de distinguer ces deux manieres d'être, & de partager entre elles son attention ; elles sont, ce me semble, trop différentes pour se confondre encore, toutes les fois qu'elle les éprouve ensemble ; sur-tout si, comme je le suppose, aucune ne domine. Elle ne peut donc s'empêcher de

remarquer qu'elle eſt tout à la fois ce bruit & ce chant, dont elle ſe ſouvient, comme de deux modifications, qui ſe ſont auparavant ſuccedées.

Le principe ſur lequel je fonde ce que je préſume ici, recevra un nouveau jour dans la ſuite de cet Ouvrage; parce que j'aurai occaſion de l'appliquer à des exemples encore plus ſenſibles. Nous verrons comment par la maniere, dont nous jugeons de nos Senſations, nous n'y ſavons diſtinguer que ce que les circonſtances nous ont appris à y remarquer; que tout le reſte eſt confus à notre égard, & que

nous n'en conſervons non plus d'idées, que ſi nous n'en avions eu aucun ſentiment. C'eſt une des cauſes, qui fait qu'avec les mêmes Senſations, les hommes ont des connoiſſances ſi différentes. Ce germe eſt par-tout le même : mais il reſte informe chez les uns ; il ſe développe, ſe nourrit, & s'accroît chez les autres.

Une ſuite de ſons ſe lient mieux dans la mémoire, qu'une ſuite de bruits.

§. 12. Enfin, puiſque les bruits ſont à l'oreille, ce que les odeurs ſont au nez, la liaiſon en ſera dans la mémoire la même que celle des odeurs. Mais les ſons ayant par leur nature, & par celle de l'organe, un lien beaucoup plus fort, la mémoire en conſervera

conſervera plus facilement la ſucceſſion.

CHAPITRE IX.

De l'Odorat & de l'Ouie réunis.

§. 1. DÈs que ces ſens pris ſéparément, ne donnent pas à notre Statue l'idée de quelque choſe d'extérieur, ils ne la lui donneront pas davantage après leur réunion. Elle ne ſoupçonnera pas qu'elle ait deux organes différens.

Ces deux ſens réunis ne donnent l'idée d'aucune choſe extérieure.

§. 2. Si même au premier moment de ſon exiſtence, elle entend des ſons, & ſent des odeurs, elle ne ſaura pas en-

D'abord la Statue ne diſtingue pas les ſons des odeurs, qui viennent à elle en même tems.

core distinguer en elle deux manieres d'être. Les sons & les odeurs se confondront, comme s'ils n'étoient qu'une modification simple. Car nous venons d'observer qu'elle ne distingue dans ses Sensations que les idées qu'elle a eu occasion de remarquer chacune en particulier.

Elle apprend ensuite à les distinguer.

§. 3. Mais si elle a considéré les Sensations de l'ouie séparément de celles de l'odorat, elle sera capable de les distinguer, lorsqu'elle les éprouvera ensemble : car pourvû que le plaisir de jouir de l'une, ne la détourne pas entiérement du plaisir de jouir de l'autre, elle reconnoî-

tra qu'elle eſt tout à la fois ce qu'elle a été tour à tour. La nature de ces Senſations ne les porte pas à ſe confondre comme deux odeurs : elles different trop, pour n'être pas diſtinguées, au ſouvenir qui reſte de chacune. C'eſt donc à la mémoire que la Statue doit l'avantage de diſtinguer les impreſſions, qui lui ſont tranſmiſes à la fois par des organes différens.

§. 4. Alors il lui ſemble que ſon être augmente, & qu'il acquiert une double exiſtence. Voilà donc bien du changement dans ſes jugemens d'habitude ; car avant la réunion de

Son être lui paroît acquérir une double exiſtence.

l'ouie à l'odorat, elle n'avoit point imaginé qu'elle pût être de deux manieres à la fois.

Sa mémoire est plus étendue qu'avec un seul sens.

§. 5. Il est évident qu'elle acquerra les mêmes facultés, que lorsqu'elle a eu séparément ces deux sens. Sa mémoire y gagnera, en ce que la chaîne des idées en sera plus variée & plus étendue. Tantôt un son lui rappellera une suite d'odeurs; tantôt une odeur lui rappellera une suite de sons. Mais il faut remarquer que ces deux especes de Sensations étant réunies, sont sujettes à la même loi qu'avant leur réunion; c'est-à-dire, que les plus vives peuvent quelque-

fois faire oublier les autres, & empêcher qu'elles soient remarquées, au moment même qu'elles ont lieu.

§. 6. Il me semble encore que la Statue peut avoir plus d'idées abstraites qu'avec un seul sens. Elle ne connoissoit en général que deux manieres d'être, l'une agréable, l'autre desagréable: mais actuellement qu'elle distingue les sons des odeurs, elle ne peut s'empêcher de les considérer, comme deux especes de modification. Peut-être encore le bruit lui paroît-il si différent des sons harmonieux, que si on pouvoit lui faire comprendre que ses

Elle forme plus d'idées abstraites.

Senſations lui ſont tranſmiſes par des organes; elle pourroit bien imaginer avoir trois ſens; un pour les odeurs, un autre pour le bruit, & un troiſieme pour les ſons harmonieux.

CHAPITRE X.

Du Goût ſeul, & du Goût joint à l'Odorat & à l'Ouie.

La Statue acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat.

§. 1. NE donnant de ſenſibilité qu'à l'intérieur de la bouche de notre Statue, je ne ſaurois lui faire prendre aucune nourriture : mais je ſuppoſe que l'air lui apporte à mon gré toutes ſor-

tes de saveurs, & soit propre à la nourrir toutes les fois que je le jugerai nécessaire.

Elle acquerra les mêmes facultés qu'avec l'ouie ou l'odorat; & parce que sa bouche est aux saveurs, ce que le nez est aux odeurs, & l'oreille au bruit; plusieurs saveurs réunies lui paroîtront comme une seule, & elle ne les distinguera, qu'autant qu'elles se succéderont.

§. 2. Le goût peut ordinairement contribuer plus que l'odorat, à son bonheur & à son malheur: car les saveurs affectent communément avec plus de force que les odeurs.

Le goût contribue plus que l'odorat & que l'ouie, à son bonheur & à son malheur.

Il y contribue même encore

plus que les ſons harmonieux; parce que le beſoin de nourriture lui rend les ſaveurs plus néceſſaires, & par conſéquent les lui fait goûter avec plus de vivacité. La faim pourra la rendre malheureuſe : mais dès qu'elle aura remarqué les Senſations propres à l'appaiſer, elle y déterminera davantage ſon attention, les déſirera avec plus de violence, & en jouira avec plus de délice.

Diſcernement qu'elle fait des Senſations qu'ils lui tranſmettent.

§. 3. Si nous réuniſſons le goût à l'ouie & à l'odorat, la Statue parviendra à démêler les Senſations, qu'ils lui tranſmettent à la fois, lorſqu'elle aura appris à les connoître ſé-

parément; pourvû néanmoins que ſon attention ſe partage à peu près également entre elles: ainſi voila ſon exiſtence en quelque ſorte triplée.

Il eſt vrai qu'il ne lui ſera pas toujours auſſi aiſé de faire la différence d'une ſaveur à une odeur, que d'une ſaveur à un ſon. L'odorat & le goût ont une ſi grande analogie, que leurs Senſations doivent quelquefois ſe confondre. (*a*)

§. 4. Comme nous venons de voir que les ſaveurs doivent

Le goût peut nuire aux autres ſens.

(*a*) Il n'y a perſonne qui n'ait pû remarquer qu'il eſt quelquefois porté à attribuer à un mets, dont il mange, les odeurs qui frappent ſon odorat. Mais ce qui prouve encore cette analogie, c'eſt qu'on a plus de goût, à proportion qu'on a l'odorat plus fin.

l'intéreſſer plus que toute autre Senſation ; elle s'en occupera d'autant plus, que ſa faim ſera plus grande. Le goût pourra donc nuire aux autres ſens, juſqu'à la rendre inſenſible aux odeurs & à l'harmonie.

Avantages réſultans de la réunion de ces ſens.

§. 5. La réunion de ces ſens étendra, & variera davantage la chaîne de ſes idées, augmentera le nombre de ſes déſirs, & lui fera contracter de nouvelles habitudes.

Doute ſur leurs effets.

§. 6. Cependant il eſt très-difficile de déterminer juſqu'à quel point la Statue pourra diſtinguer les manieres d'être qu'elle leur doit. Peut-être ſon diſcernement eſt-il moins

étendu que je ne l'imagine, (*a*) peut-être l'eſt-il davantage. Pour en juger, il faudroit ſe mettre tout-à-fait à ſa place, & ſe dépouiller entiérement de toutes ſes habitudes : mais je ne me flatte pas d'y avoir toujours réuſſi.

L'habitude de rapporter chaque eſpece de Senſation à un organe particulier, doit beaucoup contribuer à nous en faire faire la différence : ſans elle peut-être que nos Senſations ſeroient une eſpece de cahos pour nous. En ce cas, le diſcernement de la Statue ſeroit fort borné.

(*a*) C'étoit le ſentiment de Mlle Ferrand.

Mais il faut remarquer que l'incertitude, ou la fausseté même de quelques conjectures, ne sauroit nuire au fond de cet Ouvrage. Quand j'observe cette Statue, c'est moins pour m'assurer de ce qui se passe en elle, que pour découvrir ce qui se passe en nous. Je puis me tromper, en lui attribuant des opérations, dont elle n'est pas encore capable; mais de pareilles erreurs ne tirent pas à conséquence, si elles mettent le Lecteur en état d'observer comment ces opérations s'exécutent en lui-même.

CHAPITRE XI.

D'un homme borné au ſens de la Vûe.

§. 1. IL paroîtra ſans doute extraordinaire à bien des Lecteurs de dire, que l'œil eſt par lui-même incapable de voir un eſpace hors de lui. Nous nous ſommes fait une ſi grande habitude de juger, à la vûe des objets qui nous environnent, que nous n'imaginons pas comment nous n'en aurions pas jugé, au premier moment que nos yeux ſe ſont ouverts à la lumiere. Préjugé & conſidérations qui le combattent.

La raiſon a bien peu de force,

& ſes progrès ſont bien lents, lorſqu'elle a à détruire des erreurs, dont perſonne n'a pû s'exempter; & qui ayant commencé avec le premier développement des ſens, cachent leur origine dans des tems, dont nous ne conſervons aucun ſouvenir. D'abord on penſe que nous avons toujours vû, comme nous voyons; que toutes nos idées ſont nées avec nous; & nos premieres années ſont comme cet âge fabuleux des Poëtes, où l'on ſuppoſe que les Dieux ont donné à l'homme toutes les connoiſſances, qu'il ne ſe ſouvient pas d'avoir acquiſes par lui-même.

Si un Philoſophe ſoupçonne que toutes nos connoiſſances pourroient bien tirer leur origine des ſens, auſſitôt les eſprits ſe révoltent contre une opinion, qui leur paroît ſi étrange. Quelle eſt la couleur de la penſée, lui demande-t-on, pour venir à l'ame par la vûe? Quelle en eſt la ſaveur, quelle en eſt l'odeur, &c. pour être dûe au goût, à l'odorat? &c. Enfin, on l'accable de mille difficultés de cette ſorte, avec toute la confiance, que donne un préjugé généralement reçu. Le Philoſophe, qui s'eſt hâté de prononcer, avant d'avoir démêlé la génération de toutes nos

idées, eſt embarraſſé ; & on ne doute pas que ce ne ſoit une preuve de la fauſſeté de ſon ſentiment.

La Philoſophie fait un nouveau pas : elle découvre que nos Senſations ne ſont pas les qualités mêmes des objets, & qu'au contraire elles ne ſont que des modifications de notre ame. Elle examine chaque Senſation en particulier ; & comme elle trouve peu de difficultés dans cette recherche, elle paroît à peine faire une découverte.

De-là il étoit aiſé de conclure que nous n'appercevons rien qu'en nous-mêmes ; & que

que par conſéquent un homme borné à l'odorat, n'eût été qu'odeur; borné au goût, ſaveur; à l'ouie, bruit ou ſon; à la vûe, lumiere & couleur. Alors le plus difficile eût été d'imaginer comment nous contractons l'habitude de rapporter au-dehors des Senſations, qui ſont en nous. En effet, il paroît bien étonnant qu'avec des ſens, qui n'éprouvent rien qu'en eux-mêmes, & qui n'ont aucun moyen pour ſoupçonner un eſpace au-dehors, on pût rapporter ſes Senſations aux objets qui les occaſionnent. Comment le ſentiment peut-il s'étendre au-delà de l'organe,

qui l'éprouve, & qui le limite ?

Mais en conſidérant les propriétés du toucher, on eût reconnu qu'il eſt capable de découvrir cet eſpace, & d'apprendre aux autres ſens à rapporter leurs Senſations aux corps qui y ſont répandus. Dès-lors les perſonnes même, que le préjugé éloignoit davantage de cette vérité, euſſent commencé à former au moins quelque doute. On ſeroit tombé d'accord qu'avec l'odorat, ou le goût, on ne ſe ſeroit crû qu'odeur, ou ſaveur. L'ouie eût ſouffert un peu plus de difficulté, par l'habitude où nous

sommes d'entendre le bruit, comme s'il étoit hors de nous. Mais ce sens a tant de peine à juger des distances & des situations, & il s'y trompe si souvent, qu'on fut enfin convenu, qu'il n'en juge point par lui-même. On l'eût regardé comme un éleve, qui a mal retenu les leçons du toucher.

Mais la vûe, comment aura-t-elle pû être instruite par le tact, elle qui juge des distances auxquelles il ne peut atteindre; elle qui embrasse en un instant des objets, qu'il ne parcourt que lentement, ou dont même il ne peut jamais saisir l'ensemble?

L'analogie eût pû faire présumer qu'il doit en être d'elle, comme des autres sens : l'impression de la lumiere, la Sensation étant toute dans les yeux, l'on pouvoit conjecturer qu'ils doivent ne voir qu'en eux-mêmes, lorsqu'ils n'ont point encore appris à rapporter leurs Sensations au-dehors. En effet, s'ils ne voyoient que comme ils sentent, pourroient-ils soupçonner qu'il y a un espace, & dans cet espace des objets qui agissent sur eux ?

On eût donc supposé qu'ils n'ont par eux-mêmes connoissance que de la lumiere & des couleurs ; & après avoir dans

cette hypotheſe rendu raiſon de tous les phénomenes, après avoir expliqué comment avec le ſecours du tact, ils parviennent à juger des objets qui ſont dans l'eſpace ; il n'eût manqué que des expériences, pour achever de détruire tous nos préjugés.

On doit rendre à M. Molineux la juſtice d'avoir le premier formé des conjectures ſur la queſtion que nous traitons. Il communiqua ſa penſée à un Philoſophe ; c'étoit le ſeul moyen de ſe faire un Partiſan. Locke convint avec lui qu'un aveugle-né, dont les yeux s'ouvriroient à la lumiere, ne diſtingueroit pas à la vûe un globe

d'un cube. Cette conjecture a depuis été confirmée par les expériences de M. Cheſelden, auxquelles elle a donné occaſion ; & il me ſemble qu'on peut aujourd'hui démêler à-peu-près ce qui appartient aux yeux, & ce qu'ils doivent au tact.

La Statue n'apperçoit les couleurs que comme des manieres d'être d'elle-même.

§. 2. Je crois donc être autoriſé à dire que notre Statue ne voit que de la lumiere & des couleurs, & qu'elle ne peut pas juger qu'il y a quelque choſe hors d'elle.

Cela étant, elle n'apperçoit dans l'action des rayons que des manieres d'être d'elle-même. Elle eſt avec ce ſens, comme

elle a été avec ceux, dont nous avons déja examiné les effets; & elle acquiert les mêmes facultés.

§. 3. Si dès le premier instant elle apperçoit également plusieurs couleurs, il me semble qu'elle n'en peut encore remarquer aucune en particulier: son attention trop partagée les embrasse confusément. Voyons comment elle peut apprendre à les démêler.

Au premier instant elle les voit confusément.

§. 4. L'œil est de tous les sens celui, dont nous connoissons le mieux le méchanisme. Plusieurs expériences nous ont appris à suivre les rayons de lumiere jusques sur la rétine;

Comment elle les discerne ensuite les unes après les autres.

& nous ſavons qu'ils y ſont des impreſſions diſtinctes. A la vérité, nous ignorons comment ces impreſſions ſe tranſmettent par le nerf optique juſqu'à l'ame. Mais il paroît hors de doute, qu'elles y arrivent ſans confuſion : car l'Auteur de la nature auroit-il pris la précaution de les démêler avec tant de ſoin ſur la rétine, pour permettre qu'elles ſe confondiſſent à quelques lignes au-delà ? Et ſi d'ailleurs cela arrivoit, comment l'ame apprendroit-elle jamais à en faire la différence ?

Les couleurs ſont donc par leur nature des Senſations, qui tendent à ſe démêler ; & voici comment

comment j'imagine que notre Statue parviendra à en remarquer un certain nombre.

Parmi les couleurs, qui se répandent au premier instant dans son œil, & qui en occupent le fond; il peut y en avoir une qu'elle distingue d'une maniere particuliere, qu'elle voit comme à part: ce sera celle à laquelle le plaisir déterminera son attention avec un certain dégré de vivacité. Si elle ne la remarquoit pas plus que les autres, elle ne la démêleroit point encore. C'est ainsi que nous ne discernerions rien dans une campagne, où nous vou-

drions tout voir à la fois & également.

Si elle en pouvoit considérer avec la même vivacité deux ensemble, elle les remarqueroit avec la même facilité qu'une seule ; si elle en pouvoit considérer trois de la sorte, elle les remarqueroit également. Mais c'est de quoi elle ne me paroît pas encore capable : il faut que le plaisir de les considérer l'une après l'autre, la prépare au plaisir d'en considérer plusieurs à la fois.

Il est vraisemblable qu'elle est par rapport à deux ou trois couleurs, qui s'offrent à elle

avec quantité d'autres ; comme nous ſommes nous-mêmes par rapport à un tableau un peu compoſé, & dont le ſujet ne nous eſt pas familier. D'abord nous en appercevons les détails confuſément. Enſuite nos yeux ſe fixent ſur une figure, puis ſur une autre ; & ce n'eſt qu'après les avoir remarquées ſucceſſivement, que nous parvenons à juger de toutes enſemble.

La vûe confuſe du premier coup d'œil n'eſt pas l'effet d'un nombre d'objets abſolu & déterminé ; en ſorte que ce qui eſt confus pour moi, doive l'être pour tout autre. Elle eſt

l'effet d'une multitude trop grande par rapport au peu d'exercice de mes yeux. Un Peintre & moi nous voyons également toutes les parties d'un tableau: mais tandis qu'il les démêle rapidement, je les découvre avec tant de peine, qu'il me semble que je voye à chaque instant ce que je n'avois point encore vû.

Ainsi donc qu'il y a dans ce tableau plus de choses distinctes pour ses yeux, & moins pour les miens; notre Statue, parmi toutes les couleurs, qu'elle voit au premier instant, n'en peut vraisemblablement remarquer qu'une seule, puisque ses yeux

n'ont point encore été exercés.

Alors, quoique d'autres couleurs se répandent distinctement sur sa rétine, & que par conséquent elle les voye ; elles sont aussi confuses à son égard, que si elles se confondoient réellement.

Tant qu'elle est toute entiere à la couleur qu'elle remarque, elle n'a donc proprement aucune connoissance des autres.

Cependant ses yeux se fatiguent, soit parce que cette couleur agit avec vivacité, soit parce qu'ils ne sauroient demeurer sans quelque effort dans la situation qui les fixe sur elle. Ils en changent donc par un mou-

vement machinal : ils en changent encore, s'ils ſont par haſard frappés d'une couleur trop vive pour leur plaire ; & ils ne s'arrêtent, que lorſqu'ils en rencontrent une qui leur eſt plus agréable, parce qu'elle eſt un repos pour eux.

Après quelque tems ils ſe fatiguent encore, & ils paſſent à une couleur moins vive. Ainſi ils arriveront par dégrés à mettre leur plus grand plaiſir à ne remarquer que du noir. Enfin, la laſſitude peut être portée à un tel point, qu'ils ſe fermeront tout-à-fait à la lumiere.

Si notre Statue ayant démêlé les couleurs dans cet ordre ſucceſ-

ſif, n'en pouvoit jamais remarquer pluſieurs en même tems, elle ſeroit préciſément avec la vûe, comme elle a été avec l'odorat. Car quoique juſqu'ici elle en ait toujours vû pluſieurs enſemble, toutes celles qu'elle n'a pas remarquées, ſont à ſon égard, comme ſi elle ne les avoit point vûes : elle n'en peut tenir aucun compte. Mais il me paroît qu'elle doit apprendre à en démêler pluſieurs à la fois.

§. 5. Le rouge, je le ſuppoſe, eſt la premiere couleur, qui l'a frappée davantage, & qu'elle a remarquée. Son œil étant fatigué, il chan-

Comment elle en diſcerne pluſieurs à la fois.

ge de ſituation, & il rencontre une autre couleur, du jaune, par exemple : elle ſe plaît à cette nouvelle maniere d'être ; mais elle n'oublie pas le rouge, ni le plaiſir qu'il lui a fait. Son attention ſe partage donc entre ces deux couleurs : ſi elle remarque le jaune, comme une maniere d'être qu'elle éprouve actuellement ; elle remarque le rouge, comme une maniere d'être qu'elle a éprouvée.

Mais le rouge ne peut pas attirer ſon attention, & continuer de ne lui paroître que comme une maniere d'être, qui n'eſt plus ; ſi la Senſation, comme je le ſuppoſe, lui en eſt auſſi

préſente que celle du jaune. Après s'être rappellé qu'elle a été rouge & jaune ſucceſſivement ; elle remarque donc qu'elle eſt rouge & jaune tout à la fois :

Qu'enſuite ſon œil fatigué ſe porte ſur une troiſieme couleur, ſur du verd, par exemple ; ſon attention déterminée à cette maniere d'être, ſe détourne des deux premieres. Cependant elle n'y eſt pas déterminée, au point de lui faire tout-à-fait oublier ce qu'elle a été. Elle remarque donc encore le rouge & le jaune, comme deux manieres d'être, qui ont précédé.

Ce ſouvenir prend ſur l'attention, à proportion que l'organe, fixé ſur le verd, ſe fatigue. Inſenſiblement il y a à peu près autant de part que la couleur actuellement remarquée : ainſi la Statue démêle qu'elle a été du rouge & du jaune avec la même vivacité qu'elle démêle qu'elle eſt du verd. Dès-lors elle remarque qu'elle eſt tout à la fois ces trois couleurs. Et comment ſe borneroit-elle à en conſidérer deux comme paſſées ; lorſque ces Senſations ſont toutes trois en même tems dans ſes yeux, & qu'elles y ſont d'une maniere diſtincte ?

C'eſt donc par le ſecours de

la mémoire que l'œil parvient à remarquer juſqu'à deux ou trois couleurs, qui ſe préſentent enſemble. Si lorſqu'il remarque la ſeconde, la premiere s'oublioit totalement, jamais il ne parviendroit à juger qu'il eſt tout à la fois de deux manieres. Mais dès-que le ſouvenir en reſte, l'attention ſe partage entre l'une & l'autre; & auſſitôt qu'il a remarqué qu'il a été ſucceſſivement de deux manieres, il juge qu'il eſt de deux tout à la fois.

§. 6. Comme nous lui avons appris à connoître ſucceſſivement trois couleurs, nous lui apprendrons à en connoître un

Bornes de ſon diſcernement à ce ſujet.

plus grand nombre. Mais dans toute cette ſucceſſion il ne s'en repréſentera jamais que trois diſtinctement : car les idées de notre Statue ſur les nombres ne ſont pas plus étendues, qu'elles l'étoient avec l'odorat.

Si nous lui offrons enſuite toutes ces couleurs enſemble, elle n'en démêlera également que trois à la fois, & elle ne pourra déterminer le nombre des autres. Ayant démontré que l'œil a beſoin de la mémoire pour les diſtinguer, il eſt hors de doute qu'il n'en diſtinguera pas plus que la mémoire même.

Elle a avec ce ſens un

§. 7. Notre Statue portant la vûe d'une couleur à une autre,

ne jouit pas toujours de la maniere d'être, qu'elle se souvient lui avoir été plus agréable. Son imagination faisant effort, pour lui représenter vivement l'objet de son désir, ne peut manquer d'agir sur les yeux. Elle y produit donc à leur insçû un mouvement, qui leur fait parcourir plusieurs couleurs, jusqu'à ce qu'ils ayent rencontré celle qu'ils cherchent. La Statue a par conséquent avec ce sens un moyen de plus qu'avec les précédens, pour obtenir la jouissance de ce qu'elle désire. Il se pourra même qu'ayant d'abord retrouvé, comme par hasard, une couleur, ses yeux

moyen de plus pour se procurer ce qu'elle désire.

prennent l'habitude du mouvement propre à la leur faire retrouver encore : & cela arrivera, pourvû que les objets qui leur ſont préſens, ne changent pas de ſituation.

Comment elle ſe ſent en quelque ſorte étendue.

§. 8. Les couleurs ſe diſtinguent à nos yeux, parce qu'elles paroiſſent former une ſurface, dont elles occupent chacune une partie. Notre Statue jugeant qu'elle eſt tout à la fois pluſieurs couleurs, ſe ſentiroit-elle donc comme une eſpece de ſurface colorée ?

Avec les autres ſens nous l'avons vûe odeur, ſon, ſaveur, c'étoit là une exiſtence bien légere : actuellement elle de-

viendroit une eſpece de ſurface ; cette exiſtence ſeroit bien légere encore : mais elle n'eſt pas même une ſurface.

L'idée de l'étendue ſuppoſe la perception de pluſieurs choſes les unes hors des autres. Or on ne peut refuſer cette perception à la Statue ; car elle ſent qu'elle ſe répéte hors d'elle-même, autant de fois qu'il y a de couleurs qui la modifient. En tant qu'elle eſt le rouge, elle ſe ſent hors du verd ; en tant qu'elle eſt le verd, elle ſe ſent hors du rouge ; & ainſi du reſte.

Mais pour avoir l'idée diſtincte & préciſe d'une gran-

deur, il faut voir comment les choſes apperçues les unes hors des autres, ſe lient, ſe terminent mutuellement; & comment toutes enſemble elles ont des bornes qui les circonſcrivent.

Or le *moi* de la Statue ne ſauroit ſe ſentir circonſcrit dans des limites; il faudroit pour cela qu'il connût quelque choſe hors de lui-même.

Mais ne pourra-t-il pas ſe ſentir au moins terminé dans une couleur? Qu'il ſoit modifié par une ſurface bleue liſérée de blanc, ne s'appercevra-t-il pas comme un bleu terminé? On ſeroit dabord tenté de le

croire;

croire ; cependant le ſentiment contraire eſt beaucoup plus vraiſemblable.

La Statue ne peut ſe ſentir étendue à l'occaſion de cette ſurface, qu'autant que chaque partie lui donne la même modification : chacune doit produire la Senſation du bleu. Mais ſi elle eſt modifiée de la même maniere par un pied de cette ſurface, par un pouce, par une ligne, &c. elle ne peut pas ſe repréſenter dans cette modification une grandeur plutôt qu'une autre. Elle ne s'en repréſente donc aucune. Une Senſation de couleur ne porte donc pas avec elle une idée d'étendue.

Il eſt vrai que cette Senſation eſt répetée autant de fois qu'il y a de parties ſenſibles ſur cette ſurface : mais répetée pluſieurs fois, ou produite une ſeule, elle n'eſt jamais qu'une même maniere d'être ; & la Statue ne ſauroit ſe douter de cette répetition. Chaque couleur ne lui paroîtra étendue, que quand le tact ayant inſtruit la vûe, ſes yeux ſe feront fait une habitude de rapporter ſur toutes les parties d'une ſurface la modification ſimple & unique, qu'elles répetent chacune dans l'être ſentant. Mais actuellement qu'elle ne regarde une couleur, que comme une de ſes manie-

res d'être, je n'imagine pas comment elle pourroit la sentir étendue.

Nous n'avons point de terme, pour rendre avec précision le sentiment, qu'a d'elle-même la Statue modifiée par plusieurs couleurs à la fois. Mais enfin elle connoît qu'elle existe de plusieurs manieres ; elle s'apperçoit en quelque sorte comme un point coloré, au-delà duquel il en est d'autres, où elle se retrouve ; & à cet égard on peut dire qu'elle se sent étendue. Mais puisqu'elle ne peut pas déterminer le nombre des couleurs qui la modifient en même tems, puisque ces cou-

leurs ne se terminent point mutuellement, & que toutes ensemble elles ne sauroient être circonscrites ; il faut conclure que le sentiment qu'elle a de son étendue est vague, qu'il ne marque de bornes nulle part. Elle se sent comme un être, qui se multiplie sans fin ; & ne connoissant rien au-delà, elle est, par rapport à elle, comme si elle étoit immense : elle est par-tout, elle est tout.

Elle n'a point d'idée de figure.

§. 9. Dans une idée aussi imparfaite de l'étendue, on ne sauroit se représenter aucune trace de figures, aucune grandeur terminée. Cela est évident. Mais quand même on

ſuppoſeroit, contre ce que nous venons de dire, que chaque couleur, conſidérée comme une modification de l'ame, peut repréſenter une étendue figurée, il me ſemble que la Statue ne ſe feroit encore l'idée d'aucune figure.

Pour en être convaincu, il faut ſe rappeller le principe, que nous avons établi, & qui eſt conſtaté par notre expérience. C'eſt que nous n'avons pas toutes les idées que nos Senſations renferment; nous n'avons que celles que nous y ſavons remarquer. Ainſi nous voyons tous les mêmes objets; mais parce que nous n'avons

pas le même plaisir, le même intérêt à les observer, nous en avons chacun des idées bien différentes. Vous remarquez ce qui m'échappe, & souvent lorsque vous en pouvez rendre un compte exact, je suis moi-même comme si je n'avois rien vû.

Or la lumiere & les couleurs étant le côté le plus sensible, par où la Statue se connoît, par où elle jouit d'elle-même; elle sera plus portée à considérer ses modifications, comme éclairées & colorées, que comme figurées. Toute occupée à juger des couleurs par les nuances, qui les distinguent, elle ne pensera donc pas aux différentes

manieres, dont nous les supposons terminées.

D'ailleurs il ne suffit pas à l'œil de voir toute une figure, pour s'en former une idée ; comme il lui suffit de voir une couleur, pour la connoître. Il ne saisit l'ensemble de la plus simple, qu'après en avoir parcouru toutes les parties. Il lui faut un jugement pour chacune en particulier, & un autre jugement pour les réunir : il faut se dire, voilà un côté, en voilà un second, en voilà un troisieme ; voilà l'intervalle qui les sépare, & de tout cela résulte ce triangle.

Ainsi donc que les yeux n'ont

appris à démêler trois couleurs à la fois, que parce que les ayant considérées successivement, ils les remarquent dans l'impression qu'elles font ensemble : de même ils n'apprendront à démêler les trois côtés d'un triangle, qu'autant que les ayant remarqués l'un après l'autre, ils les remarqueront tous ensemble, & jugeront de la maniere dont ils se réuniſſent. Mais c'eſt là un jugement que la Statue n'aura point occaſion de former.

Les figures, nous le ſuppoſons, ſont renfermées dans les Senſations qu'elle éprouve. Mais notre expérience nous démontre

montre assez que nous n'avons pas toutes les idées que nos Sensations portent avec elles. Nos connoissances se bornent uniquement aux idées que nous avons appris à remarquer : nos besoins sont la seule cause qui détermine notre attention aux unes plutôt qu'aux autres ; & celles qui demandent un plus grand nombre de jugemens, sont aussi celles que nous acquérons les dernieres. Or je n'imagine pas quelle sorte de besoin pourroit engager notre Statue à former tous les jugemens nécessaires, pour avoir l'idée de la figure la plus simple.

D'ailleurs quel heureux ha-

ſard régleroit le mouvement de ſes yeux, pour leur en faire ſuivre le contour ? Et lors même qu'ils le ſuivroient, comment pourroit-elle s'aſſurer de ne pas paſſer continuellement d'une figure à une autre ? A quoi pourra-t-elle juger que trois côtés, qu'elle a vûs l'un après l'autre, forment un triangle ? Il eſt bien plus vraiſemblable que ſa vûe obéiſſant uniquement à l'action de la lumiere, errera dans un cahos de figures : tableau mouvant, dont les parties lui échapent tour à tour.

Il eſt vrai que nous ne remarquons pas les jugemens que nous portons, pour ſaiſir l'en-

ſemble d'un cercle, ou d'un quarré. Mais nous ne remarquons pas davantage ceux qui nous font voir les couleurs hors de nous. Cependant il ſera démontré que cette apparence eſt l'effet de certains jugemens que l'habitude nous a rendu familiers. Qu'on nous offre un tableau fort compoſé, l'étude que nous en faiſons, ne nous échape pas : nous nous appercevons que nous comptons les perſonnages, que nous en parcourons les attitudes, les traits, que nous portons ſur toutes ces choſes une ſuite de jugemens, & que ce n'eſt qu'après toutes ces opérations, que nous les embraſ-

ſons d'un même coup d'œil. Or les yeux de notre Statue ſeroient obligés de faire, pour voir une figure entiere, ce que les nôtres font, pour voir un tableau entier. Nous l'avons fait ſans doute nous-mêmes la premiere fois que nous avons appris à voir un quarré. Mais aujourd'hui la rapidité avec laquelle nous en parcourons par habitude les côtés, ne nous permet plus de nous appercevoir de la ſuite de nos jugemens. Il eſt raiſonnable de penſer, que lorſque nos yeux n'étoient point exercés, ils ont été dans la néceſſité de ſe conduire, pour voir les objets les plus

ſimples, comme ils ſe conduiſent actuellement, pour en voir de plus compoſés.

§. 10. Nous ne jugeons des ſituations, que parce que nous voyons les objets dans un lieu, où ils occupent chacun un eſpace déterminé; & nous ne jugeons du mouvement, que parce que nous les voyons changer de ſituation. Or la Statue ne ſauroit rien obſerver de ſemblable dans les Senſations qui la modifient. Si c'eſt au tact à donner de l'étendue à chaque couleur, c'eſt encore à lui à leur donner la propriété de repréſenter des ſituations & du mouvement.

Elle n'a point d'idée de ſituation, ni de mouvement.

N'ayant qu'une idée confuſe & indéterminée d'étendue, privée de toute idée de figure, de lieu, de ſituation & de mouvement, la Statue ſent ſeulement qu'elle exiſte de bien des manieres. Si pluſieurs objets changent de place, ſans diſparoître à ſes yeux, elle continue d'être les mêmes couleurs qu'elle étoit auparavant. Le ſeul changement qu'elle peut éprouver, c'eſt d'être plus ſenſiblement tantôt l'une tantôt l'autre, ſuivant les différentes ſituations, par où le mouvement fait paſſer les objets : étant tout à la fois, par exemple, le jaune, le pourpre & le blanc; elle

sera dans un moment plus le jaune ; dans un autre, plus le pourpre ; & dans un troisieme, plus le blanc.

CHAPITRE XII.

De la Vûe avec l'Odorat, l'Ouie & le Goût.

§. 1. LA réunion de la vûe, de l'odorat, de l'ouie & du goût, augmente le nombre des manieres d'être de notre Statue : la chaîne de ses idées en est plus étendue & plus variée : les objets de son attention, de ses désirs & de sa jouissance se multiplient ; elle

Effets produits par la réunion de ces sens.

remarque une nouvelle classe de ses modifications, & il lui semble qu'elle apperçoit en elle une multitude d'êtres tout différens. Mais elle continue à ne voir qu'elle, & rien ne la peut encore arracher à elle-même, pour la porter au-dehors.

Ignorance, d'où la Statue ne peut sortir.

§. 2. Elle ne soupçonne donc pas qu'elle doive ses manieres d'être à des causes étrangeres; elle ignore qu'elles lui viennent par quatre Sens. Elle voit, elle sent, elle goûte, elle entend, sans sçavoir qu'elle a des yeux, un nez, une bouche, des oreilles: elle ne sait pas qu'elle a un corps. Enfin, elle ne remarque qu'elle éprouve ensemble

ces différentes eſpeces de Senſations, qu'après les avoir étudiées ſéparément.

§. 3. Si, ſuppoſant qu'elle eſt continûment la même couleur, nous faiſions ſuccéder en elle les odeurs, les ſaveurs & les ſons, elle ſe regarderoit comme une couleur, qui eſt ſucceſſivement odoriférante, ſavoureuſe & ſonore. Elle ſe regarderoit comme une odeur ſavoureuſe, ſonore & colorée, ſi elle étoit conſtamment la même odeur; & il faut faire la même obſervation ſur toutes les ſuppoſitions de cette eſpece. Car c'eſt dans la maniere d'être, où elle ſe retrouve toujours, qu'elle

Jugemens qu'elle pourroit porter.

doit ſentir ce *moi*, qui lui paroît le ſujet de toutes les modifications, dont elle eſt ſuſceptible.

Or, quand nous ſommes portés à regarder l'étendue, comme le ſujet de toutes les qualités ſenſibles, eſt-ce parce qu'en effet elle en eſt le ſujet; ou ſeulement parce que cette idée étant toujours, par une habitude que nous avons contractée, par tout où les autres ſont; & étant la même, quoique les autres varient, elle paroît en être modifiée, ſans l'être?

De même, quand des Philoſophes aſſurent qu'il n'y a que de l'étendue, eſt-ce qu'il n'exiſte

point d'autre ſubſtance ? Eſt-ce même que l'étendue en eſt une ? Ou n'en jugent-ils ainſi que parce que cette idée leur eſt familiere, & qu'ils la retrouvent par-tout ? La Statue auroit autant de raiſon de croire qu'elle n'eſt qu'une couleur, ou qu'une odeur ; & que cette couleur, ou cette odeur eſt ſon être, ſa ſubſtance. Mais ce n'eſt pas le lieu de m'arrêter ſur de pareils ſyſtêmes ; & c'eſt aſſez les réfuter, que de faire voir qu'ils ne ſont pas mieux fondés que les jugemens que nous venons de faire porter à notre Statue.

TRAITÉ DES SENSATIONS.

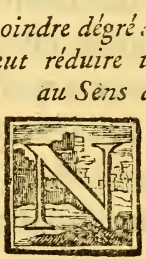
SECONDE PARTIE.

Du Toucher, ou du seul Sens, qui juge par lui-même des Objets extérieurs.

CHAPITRE I.

Du moindre dégré de Sentiment, où l'on peut réduire un homme borné au Sens du Toucher.

Sentiment fondamental de la Statue.

§. 1.  OTRE Statue, privée de l'odorat, de l'ouie, du goût, de la vûe, & bornée au sens du

toucher, exiſte d'abord par le ſentiment qu'elle a de l'action des parties de ſon corps les unes ſur les autres, & ſur-tout des mouvemens de la reſpiration : voilà le moindre dégré de ſentiment, où l'on puiſſe la réduire. Je l'appellerai *ſentiment fondamental* ; parce que c'eſt à ce jeu de la machine que commence la vie de l'animal : elle en dépend uniquement.

§. 2. Etant expoſée enſuite aux impreſſions de l'air environnant, & de tout ce qui peut la heurter, ſon ſentiment fondamental eſt ſuſceptible de bien des modifications dans toutes les parties du corps.

Il eſt ſuſceptible de modifications.

Il est la même chose que le *moi*.

§. 3. Enfin, nous remarquerons qu'elle pourroit dire *moi*, aussitôt qu'il est arrivé quelque changement à son sentiment fondamental. Ce sentiment & son *moi* ne sont, par conséquent, dans l'origine qu'une même chose; & pour découvrir ce dont elle peut être capable avec le seul secours du tact, il suffit d'observer les différentes manieres, dont le sentiment fondamental, ou le *moi*, peut être modifié.

CHAPITRE II.

Cet homme borné au moindre dégré de ſentiment, n'a aucune idée d'étendue, ni de mouvement.

§. 1. SI notre Statue n'eſt frappée par aucun corps, & ſi nous la plaçons dans un air tranquille, tempéré, & où elle ne ſente ni augmenter, ni diminuer ſa chaleur naturelle; elle ſera bornée au ſentiment fondamental, & elle ne connoîtra ſon exiſtence que par l'impreſſion confuſe, qui réſulte du mouvement, auquel elle doit la vie. Exiſtence bornée au ſentiment fondamental.

Ce sentiment ne donne aucune idée d'étendue.

§. 2. Ce sentiment est uniforme, & par conséquent simple à son égard; elle n'y sauroit remarquer les différentes parties de son corps. Elle ne les sent donc point les unes hors des autres. Elle est, comme si elle n'existoit que dans un point, & il ne lui est pas encore possible de découvrir qu'elle est étendue. (*a*)

(*a*) Nous pouvons nous en convaincre, en observant ce qui se passe en nous-mêmes.

Une douleur uniforme, qui m'affecte tout le bras, je ne la juge étendue, que parce que je la rapporte à une chose que je sens être étendue.

L'usage que je fais de mon bras, m'apprend à remarquer différentes parties dans sa longueur; mais il ne m'apprend pas également à remarquer les différentes parties de son diametre. Aussi je juge bien mieux de la longueur que du volume, qu'occupe un sen-

§. 3.

§. 3. Rendons ce sentiment plus vif, mais conservons-lui son uniformité; échauffons, par exemple, l'air, ou refroidissons-

Devenu plus vif, il n'en donne point encore.

timent douloureux. Je sais s'il s'étend jusqu'au coude, ou jusqu'au poignet; & j'ignore s'il affecte le quart, le tiers, la moitié de la grosseur du bras, ou davantage.

Une infinité d'expériences peuvent confirmer qu'on sent la douleur, comme dans un point, toutes les fois qu'on la rapporte à une partie, qu'on ne s'est pas fait une habitude de mesurer. Pour découvrir, par exemple, l'espace, qu'occupe une douleur, qu'on sent au milieu de la cuisse, il le faut parcourir avec la main: il n'en est pas de même, si elle s'étend du genou à la hanche; parce que ce sont là deux points que nous savons être distans.

Ce n'est donc pas un sentiment uniforme, qui nous donne l'idée de l'étendue de notre corps: mais c'est la connoissance du volume de nôtre corps, qui nous fait attribuer de l'étendue à un sentiment uniforme.

Notre Statue réduite au moindre dégré de sentiment, n'a de tout son corps qu'un sentiment uniforme: elle ne sait donc pas qu'elle est étendue.

le : elle aura de tout ſon corps une Senſation égale de chaud, ou de froid ; & je ne vois pas qu'il en réſulte autre choſe, ſinon qu'elle ſentira plus vivement ſon exiſtence. Car une ſeule Senſation, quelque vive qu'elle ſoit, ne peut pas donner une idée d'étendue à un être, qui ne ſachant pas qu'il eſt étendu lui-même, n'a pas appris à étendre cette Senſation, en la rapportant aux différentes parties de ſon corps.

Par conſéquent ſi notre Statue ne vivoit que par une ſuite de ſentimens uniformes, elle ſeroit auſſi bornée dans ſes opérations & dans ſes connoiſſan-

ces, qu'elle l'a été avec le ſens de l'odorat.

§. 4. Si je la frappe ſucceſſivement à la tête & aux pieds, je modifie à diverſes repriſes ſon ſentiment fondamental : mais ces modifications ſont elles-mêmes uniformes. Aucune ne lui peut donc faire remarquer qu'elle eſt étendue. On demandera peut-être, ſi étant frappée tout à la fois à la tête & aux pieds, elle ne ſentira pas que ces modifications ſont diſtantes.

Il peut même n'en pas donner, quoique modifié.

Lorſque je la touche, ou la Senſation qu'elle éprouve, occupe ſi fort ſa capacité de ſentir, qu'elle attire l'attention

toute entiere ; ou l'attention continue encore de ſe porter au ſentiment fondamental des autres parties. Dans le premier cas, notre Statue ne ſauroit ſe repréſenter un intervalle entre ſa tête & ſes pieds ; car elle ne remarque point ce qui les ſépare. Dans le ſecond, elle ne le peut pas davantage ; puiſque le ſentiment fondamental ne donne aucune idée d'étendue.

Dans cet état la Statue n'a point d'idée de mouvement.

§. 5. J'agite ſon bras, & ſon *moi* reçoit une nouvelle modification : acquerra-t-elle donc une idée de mouvement ? non, ſans doute ; car elle ne ſait pas encore qu'elle a un bras, qu'il occupe un lieu, ni qu'il en

peut changer. Ce qui lui arrive en ce moment, c'eſt de ſentir plus particuliérement ſon exiſtence dans la Senſation que je lui donne, ſans jamais pouvoir ſe rendre raiſon de ce qu'elle éprouve.

Il en ſera de même, ſi je la tranſporte dans les airs. Tout alors ſe réduit en elle à une impreſſion, qui modifie le ſentiment fondamental tout entier; & elle ne peut encore apprendre qu'elle a un corps qui ſe meut.

CHAPITRE III.

Comment cet homme demeurant immobile, commence à se sentir en quelque sorte étendu.

La Statue ne démêle les Sensations, qu'elle éprouve à la fois, qu'après les avoir remarquées successivement.

§. 1. QUE le sentiment de notre Statue cesse d'être uniforme; & modifions-le en même tems avec la même vivacité, mais différemment dans toutes les parties de son corps; il me paroît qu'elle n'aura point encore d'idée d'étendue. Ces Sensations venant à la fois, il en résulte un sentiment confus, où la Statue ne les sauroit démêler; parce que

ne les ayant pas encore remarquées l'une après l'autre, elle n'a pas appris à en remarquer pluſieurs enſemble.

Mais ſi la chaleur & le froid ſe font ſentir ſucceſſivement, elle les diſtinguera, & conſervera une idée de chacun de ces ſentimens. Qu'enſuite elle les éprouve enſemble, elle comparera l'impreſſion qu'elle ſent avec les idées que la mémoire lui rappelle; & elle reconnoîtra qu'elle eſt tout à la fois de deux manieres différentes.

Nous pouvons également lui donner des idées de pluſieurs autres eſpeces de plaiſir & de douleur: car à meſure qu'elle ap-

prendra à remarquer des Senſations qui ſe ſuccedent, elle s'accoutumera à les remarquer, lorſqu'elles viennent pluſieurs enſemble; & elle parviendra même à en démêler au même inſtant un ſi grand nombre, qu'il ne lui ſera pas poſſible de le déterminer.

Suppoſons, par exemple, qu'elle ſente en même tems de la chaleur à un bras, du froid à l'autre, une douleur à la tête, un chatouillement aux pieds, un frémiſſement dans les entrailles, &c. je crois qu'elle remarquera ces manieres d'être; pourvû qu'elle les ait connues ſéparément, & qu'aucune ne

dominant

dominant sur les autres, l'attention se partage également entre elles. Il faut appliquer ici les principes, que nous avons établis, en parlant de la vûe.

§. 2. Or elle ne peut avoir ensemble toutes ces Sensations, les distinguer, & les remarquer, qu'elle ne les apperçoive en quelque sorte les unes hors des autres. En effet, si le sentiment, tant qu'il a été uniforme, & si les Sensations, tant qu'elles n'ont pû se démêler, l'ont privée de toute idée d'étendue; elles ne l'en privent pas absolument, lorsque cette uniformité & cette confusion cessent. Sentiment qu'elle a de son étendue.

Mais cette idée, comme nous

l'avons remarqué ailleurs, eſt tout-à-fait vague. La Statue n'apperçoit pas une grandeur abſolue ; car nous ne connoiſſons point de pareille grandeur : elle n'apperçoit pas non plus une grandeur rélative ; car elle n'a pas fait les comparaiſons néceſſaires à cet effet. Cette idée n'eſt donc pour elle que la perception de pluſieurs manieres d'être, qui coexiſtent, & qui ſe diſtinguent ; perception dans laquelle elle ne ſauroit trouver la notion d'aucun corps ; parce que n'ayant encore rien touché, elle ne ſait pas que ſes manieres d'être tiennent à une matiere ſolide.

CHAPITRE IV.

Comment cet homme ayant l'uſage de ſes mains, commence à découvrir ſon corps, & apprend qu'il y a quelque choſe hors de lui.

§. 1. JE donne l'uſage de ſes mains à notre Statue : mais quelle cauſe l'engagera à les mouvoir ? Ce ne peut pas être le deſſein de s'en ſervir. Car elle ne ſait pas encore qu'elle eſt compoſée de parties, qui peuvent ſe replier les unes ſur les autres, ou ſe porter ſur les objets extérieurs. Il faudra donc qu'une impreſſion vive de

Le bras de la Statue ſe meut.

plaisir ou de douleur contractant ses muscles, elle agite ses bras, sans se proposer de les agiter, sans avoir même aucune idée de ce qu'elle fait.

Sensation à laquelle elle doit la connoissance des corps.

§ 2. Je suppose qu'obéissant à ce mouvement machinal, elle porte la main sur elle-même; il est évident qu'elle ne découvrira qu'elle a un corps, qu'autant qu'elle en distinguera les différentes parties, & qu'elle se reconnoîtra dans chacune pour le même être sentant.

Or elle doit les distinguer à la Sensation de résistance ou de solidité, qu'elles se donnent mutuellement, toutes les fois qu'elles se touchent. Si portant

une main chaude sur une partie froide de son corps, elle n'éprouvoit pas cette Sensation de solidité, rien ne l'avertiroit que le chaud & le froid appartiennent à des parties différentes ; elle se sentiroit dans ses manieres d'être, sans y trouver aucune consistance. Mais dès que la Sensation de solidité se joint aux deux autres, elle sent en elle quelque chose de solide & de chaud, qui résiste à quelque chose de solide & de froid.

Tant qu'elle a été immobile, elle n'a pû avoir aucune idée de cette résistance : la solidité de son corps ne lui donnoit que le

ſentiment uniforme, que nous nommons peſanteur. Mais dès qu'elle ſe meut, ſe touche, ou ſaiſit d'autres objets, elle ſent de la réſiſtance & de la ſolidité. Or cette Senſation eſt propre à lui faire diſtinguer les choſes, parce qu'au lieu d'être uniforme, elle eſt modifiée différemment par le dur, le moû, le rude, le poli; en un mot, par toutes les impreſſions, dont le tact nous rend ſuſceptibles; & elle eſt propre encore à les lui faire diſtinguer comme étendues; parce qu'elle les lui repréſente comme étant néceſſairement dans des lieux différens: dès que deux choſes ſont ſoli-

des, chacune exclut l'autre du lieu qu'elle occupe.

Par conséquent, pour donner du corps aux manieres d'être, il suffit que des organes mobiles & flexibles ajoutent à chacune cette résistance & cette solidité. Telle est sur-tout la main: dès qu'elle touche, elle a une Sensation de solidité, qui enveloppe toutes les autres Sensations qu'elle éprouve, qui les renferme dans de certaines bornes, qui les mesure, qui les circonscrit. C'est donc à cette Sensation que commencent pour la Statue, son corps, les objets & l'espace.

§. 3. Elle apprend à connoî- A quoi elle

reconnoît le tre ſon corps, & à ſe reconnoî-
ſien. tre dans toutes les parties qui le compoſent; parce qu'auſſitôt qu'elle porte la main ſur une d'elles, le même être ſentant ſe répond en quelque ſorte de l'une à l'autre; *c'eſt moi.* Qu'elle continue de ſe toucher, par-tout la Senſation de ſolidité mettra de la réſiſtance entre les manieres d'être, & par-tout auſſi le même être ſentant ſe répondra, *c'eſt moi*, *c'eſt encore moi.* Il ſe ſent dans toutes les parties du corps. Ainſi il ne lui arrive plus de ſe confondre avec ſes modifications, & de ſe multiplier comme elles : il n'eſt plus la chaleur & le froid, mais

il ſent la chaleur dans une partie, & le froid dans une autre.

Comment elle découvre qu'il y en a d'autres.

§. 4. Tant que la Statue ne porte les mains que ſur elle-même, elle eſt à ſon égard, comme ſi elle étoit tout ce qui exiſte. Mais ſi elle touche un corps étranger, le *moi*, qui ſe ſent modifié dans la main, ne ſe ſent pas modifié dans ce corps. Si la main dit *moi*, elle ne reçoit pas la même réponſe. La Statue juge par là ſes manieres d'être tout-à-fait hors d'elle. Comme elle en a formé ſon corps, elle en forme tous les autres objets. La Senſation de ſolidité, qui leur a donné de la conſiſtance dans un cas,

leur en donne auſſi dans l'autre ; avec cette différence, que le *moi*, qui ſe répondoit, ceſſe de ſe répondre.

A quoi ſe réduit l'idée qu'elle a des corps.

§. 5. Elle n'apperçoit donc pas les corps en eux-mêmes ; elle n'apperçoit que ſes propres Senſations. Quand pluſieurs Senſations diſtinctes & coexiſtantes ſont circonſcrites par le toucher dans des bornes, où le *moi* ſe répond à lui-même, elle prend connoiſſance de ſon corps ; quand pluſieurs Senſations diſtinctes & coexiſtantes ſont circonſcrites par le toucher dans des bornes, où le *moi* ne ſe répond pas, elle a l'idée d'un corps différent du

sien. Dans le premier cas, ses Sensations continuent d'être des qualités à elle; dans le second, elles deviennent les qualités d'un objet tout différent.

§. 6. Lorsqu'elle vient d'apprendre qu'elle est quelque chose de solide, elle est, je m'imagine, bien étonnée de ne pas se trouver dans tout ce qu'elle touche. Elle étend les bras, comme pour se chercher hors d'elle; & elle ne peut encore juger si elle ne s'y retrouvera point: l'expérience pourra seule l'en instruire. Son étonnement de n'être pas tout ce qu'elle touche.

§. 7. De cet étonnement naît l'inquiétude de savoir où elle est, &, si j'ose m'exprimer ainsi, Effets de cet étonnement.

juſqu'où elle eſt. Elle prend donc, quitte & reprend tout ce qui eſt autour d'elle : elle ſe ſaiſit, elle ſe compare avec les objets qu'elle touche ; & à meſure qu'elle ſe fait des idées plus exactes, ſon corps, & les objets lui paroiſſent ſe former ſous ſes mains.

A chaque choſe qu'elle touche, elle croit toucher tout.

§. 8. Mais je conjecture qu'elle ſera long-tems, avant d'imaginer quelque choſe, au-delà des corps, que ſa main rencontre. Il me ſemble que, lorſqu'elle commence à toucher, elle doit croire toucher tout ; & que ce ne ſera qu'après avoir paſſé d'un lieu dans un autre, & avoir manié bien des objets, qu'elle

pourra ſoupçonner qu'il y a des corps au-delà de ceux qu'elle ſaiſit.

§. 9. Mais comment apprend-elle à toucher ? C'eſt que des mouvemens faits au haſard lui ayant procuré ſucceſſivement des Senſations agréables & déſagréables, elle veut jouir des unes, & écarter les autres. Sans doute que dans les commencemens elle ne connoît pas encore l'art de régler ſes mouvemens. Souvent même elle trouve ce qu'elle ne cherche pas, ou ce qu'il ſeroit de ſon intérêt de fuir. Elle ne ſait ſeulement pas comment elle doit conduire ſa main pour

Comment elle a appris à toucher.

la porter sur une partie de son corps, plutôt que sur une autre. Elle fait des essais, elle se méprend, elle réussit : elle remarque les mouvemens qui l'ont trompée, & elle les évite ; elle remarque ceux qui ont répondu à ses désirs, & elle les répete. Enfin, ayant plusieurs fois saisi, quitté, repris le même objet, elle se fait une habitude des mouvemens propres à le saisir encore. D'abord elle s'est dit suivant les cas ; je dois rapprocher, éloigner, étendre, élever, &c. le bras ; ensuite elle le conduit par habitude, sans paroître y donner aucune attention, sans paroître former

aucun jugement ; & c'eſt alors qu'il y a dans le corps des mouvemens, qui correſpondent aux déſirs de l'ame ; c'eſt alors que la Statue ſe meut à ſa volonté.

CHAPITRE V.

Du plaiſir, de la douleur, des beſoins & des déſirs dans un homme borné au Sens du Toucher.

§. 1. DONNONS à notre Statue l'uſage de tous ſes membres ; & avant de faire la recherche des conoiſſances qu'elle acquerra, voyons quels ſont ſes beſoins.

La Statue a du plaiſir à démêler les différentes parties de ſon corps.

Les différentes eſpeces de plaiſir & de douleur en ſeront la ſource : car il faut raiſonner ſur le toucher, comme nous avons fait ſur les autres ſens.

D'abord ſon plaiſir, ainſi que ſon exiſtence, lui a paru concentré en un point. Mais enſuite il s'eſt peu à peu étendu avec le même progrès que le ſentiment fondamental. Car elle a du plaiſir à remarquer ce ſentiment, lorſqu'il ſe démêle dans les parties de ſon corps ; pourvû qu'il ne ſoit accompagné d'aucune Senſation douloureuſe.

A ſe mouvoir.

§. 2. Le plus grand bonheur des enfans paroît conſiſter à ſe mouvoir : les chûtes mêmes ne les

les dégoûtent pas. Un bandeau sur les yeux les chagrineroit moins qu'un lien, qui leur ôteroit l'usage des pieds & des mains. En effet, c'est au mouvement qu'ils doivent la conscience la plus vive qu'ils ayent de leur existence. La vûe, l'ouie, le goût, l'odorat semblent la borner dans un organe; mais le mouvement la répand dans toutes les parties, & fait jouir du corps dans toute son étendue.

Si l'exercice est pour eux le plaisir, qui a le plus d'attrait, il en aura encore plus pour notre Statue: car non-seulement elle ne connoît rien qui puisse l'en distraire; mais encore elle

éprouvera que le mouvement peut seul lui procurer tous les plaisirs, dont elle est capable.

A manier les objets. §. 3. Elle aimera sur-tout les corps, qui ne l'offensent point: elle sera fort sensible au poli & à la douceur de leur surface: & elle se plaira à y trouver au besoin de la fraîcheur ou de la chaleur.

Tantôt les objets lui feront plus de plaisir, à proportion qu'elle les maniera plus facilement: tels sont ceux qui par leur grandeur & leur figure s'accommoderont mieux à l'étendue & à la forme de sa main. D'autres fois ils lui plairont par l'étonnement où elle sera de

leur volume, & par la difficulté de les manier. La surprise, que lui donnera, par exemple, l'espace qu'elle découvrira autour d'elle, contribuera à lui rendre agréable le transport de son corps d'un lieu dans un autre.

La solidité & la fluidité, la dureté & la molleſſe, le mouvement & le repos, feront pour elle des sentimens agréables : car plus ils contrastent, plus ils attirent son attention, & se font remarquer.

§. 4. Mais ce qui deviendra pour elle une source de plaisirs, c'est l'habitude qu'elle se fera de comparer & de juger. Alors elle ne touchera pas les objets

A s'en faire des idées.

pour le seul plaisir de les manier ; elle en voudra connoître les rapports, & elle passera par autant de sentimens agréables, qu'elle se formera d'idées nouvelles. En un mot, les plaisirs naîtront sous ses mains, sous ses pas. Ils augmenteront, ils se multiplieront, jusqu'à ce que ses forces soient excédées. Alors ils commenceront à être mêlés de fatigue ; peu à peu ils s'évanouiront ; enfin, il ne lui restera plus que de la lassitude, & le repos deviendra son plus grand plaisir.

Elle est plus exposée à la douleur, qu'avec les autres sens.

§. 5. Quant à la douleur, elle y sera avec le sens du toucher plus fréquemment exposée

qu'avec les autres ; souvent même elle en trouvera la vivacité bien supérieure à celle des plaisirs qu'elle connoît. Mais l'avantage, dont elle jouit, c'est que le plaisir est à sa disposition, & que la douleur ne se fait sentir que par intervalles.

§. 6. Avec les autres sens son désir consistoit principalement dans l'effort des facultés de l'ame, pour lui retracer une idée agréable le plus vivement qu'il étoit possible. Cette idée étoit la seule jouissance, qu'elle pouvoit par elle-même se procurer ; puisqu'il n'étoit pas en son pouvoir de se donner des Sensations. Mais l'espece de dé-

En quoi consistent ses désirs.

sir, dont elle est capable avec le toucher, embrasse l'effort de toutes les parties du corps, qui tendent à se mouvoir, & qui vont, pour ainsi dire, chercher des Sensations sur tous les objets palpables. Nous-mêmes, lorsque nous désirons vivement, nous sentons que nos désirs enveloppent cette double tendance des facultés de l'ame, & des facultés du corps. Dès-lors la jouissance ne se borne plus aux idées que l'imagination représente, elle s'étend au-dehors sur tous les objets qui sont à portée; & les désirs, au lieu de concentrer notre Statue dans ses ma-

nieres d'être, comme il arrivoit avec les autres sens, l'entraînent continuellement tout autour d'elle.

§. 7. Par conséquent son amour, sa haine, sa volonté, son espérance, sa crainte n'ont plus ses propres manieres d'être pour seul objet: ce sont les choses palpables qu'elle aime, qu'elle hait, qu'elle espere, qu'elle craint, qu'elle veut. Quel en est l'objet ?

Elle n'est donc pas bornée à n'aimer qu'elle: mais son amour pour les corps est un effet de celui qu'elle a pour elle-même: elle n'a d'autre dessein en les aimant, que la recherche du plaisir, ou la fuite de la dou-

leur; & c'eſt là ce qui va lui apprendre à ſe conduire dans l'eſpace qu'elle commence à découvrir.

CHAPITRE VI.

De la maniere dont un homme borné au ſens du Toucher, commence à découvrir l'eſpace.

Le plaiſir régle les mouvemens de la Statue.

§ 1. PUISQUE les déſirs conſiſtent dans l'effort que les parties du corps font de concert avec les facultés de l'ame, notre Statue ne peut déſirer une Senſation, qu'au même inſtant elle ne ſe meuve pour chercher l'objet, qui peut la

la lui procurer. Elle ſera donc déterminée à ſe mouvoir, toutes les fois qu'elle ſe rappellera les Senſations agréables, dont le mouvement lui a donné la jouiſſance.

D'abord elle s'agite au haſard, & cette agitation eſt elle-même un ſentiment, dont elle jouit avec plaiſir; car elle en ſent mieux ſon exiſtence. Si ſa main rencontre enſuite un objet, qui faſſe ſur elle une impreſſion agréable de chaleur ou de fraîcheur; auſſitôt tous ſes mouvemens ſont ſuſpendus, & elle ſe livre toute entiere à ce nouveau ſentiment. Plus il lui paroît agréable, plus elle y fixe

ſon attention ; elle voudroit même toucher de toutes les parties de ſon corps, l'objet qui l'occaſionne : & ce déſir reproduit en elle des mouvemens, qui, au lieu de ſe faire au haſard, tendent tous à lui procurer la jouiſſance la plus complette.

Cependant cet objet perd ſon dégré de chaleur ou de fraîcheur ; & la jouiſſance ceſſe d'en être agréable. Alors la Statue ſe ſouvient des premiers mouvemens qui lui ont plû, elle les déſire ; & s'agitant une ſeconde fois, ſans autre deſſein que de s'agiter, elle change peu à peu de place, & touche de nouveaux corps.

Un des premiers objets de ſa ſurpriſe, c'eſt ſans doute l'eſpace qu'elle découvre à chaque inſtant autour d'elle. Il lui ſemble qu'elle le tire du ſein de ſon être, que les objets ne s'étendent ſous ſes mains qu'aux dépens de ſon propre corps ; & plus elle ſe compare avec l'eſpace qui l'environne, plus elle ſent ſes bornes ſe reſſerrer.

A chaque fois qu'elle découvre un nouvel eſpace, & touche de nouveaux objets, elle ſuſpend ſes mouvemens, ou les regle, pour mieux jouir des Senſations qui lui plaiſent ; & elle recommence à ſe mouvoir pour le ſeul plaiſir de ſe

mouvoir, auſſitôt qu'elle ceſſe de les trouver agréables.

Lorſque par ce moyen elle a découvert un certain eſpace, & qu'elle a éprouvé un certain nombre de Senſations, elle ſe rappelle au moins confuſément tout ce dont elle a joui. Se ſouvenant d'un côté qu'elle le doit à ſes mouvemens, ſentant de l'autre que ſes mouvemens ſont à ſa diſpoſition; elle déſire de parcourir encore cet eſpace, & de ſe procurer les mêmes Senſations, qu'elle a appris à connoître. Elle ne ſe meut donc plus pour le ſeul plaiſir de ſe mouvoir.

Mais comme elle ne paſſe pas

toujours par les mêmes endroits, elle éprouve de tems en tems des ſentimens qui lui étoient tout-à-fait inconnus. A meſure qu'elle en fait l'expérience, elle juge que ſes mouvemens ſont propres à lui procurer de nouveaux plaiſirs, & cet eſpoir dévient le principe qui la meut.

§. 2. Elle commence donc à juger qu'il y a des découvertes à faire pour elle; elle apprend que les mouvemens, qui ſont à ſa diſpoſition, lui donnent le moyen d'y réuſſir; & elle devient capable de curioſité. Elle devient capable de curioſité.

En effet, la curioſité n'eſt que le déſir de quelque choſe de

nouveau ; & ce désir ne peut naître, que lorsqu'on a déja fait des découvertes, & qu'on croit avoir des moyens, pour en faire encore. Il est vrai qu'on peut se tromper sur les moyens. Devenu curieux par habitude, on s'occupe souvent à des recherches, où il est impossible de faire des progrès. Mais c'est une mépriſe, où l'on ne seroit pas tombé, si dans d'autres occasions on n'avoit pas eû des succès plus favorables.

Elle ne l'étoit pas avec les autres sens.

§. 3. Il n'étoit peut-être pas impossible, que lorsque notre Statue recevoit successivement les autres sens, l'habitude de passer par des manieres d'être

toujours différentes, ne lui en fît soupçonner d'autres, dont elle pourroit encore jouir : mais ne sachant pas comment elles devoient lui arriver, & n'ayant aucun moyen, pour en obtenir la jouissance, elle ne pouvoit pas s'occuper à découvrir en elle une nouvelle maniere d'être. Il étoit bien plus naturel qu'elle tournât tous ses désirs vers les sentimens agréables, qu'elle connoissoit. C'est pourquoi je ne lui ai point supposé de curiosité.

§. 4. On sent que la curiosité devient pour elle un besoin, qui la fera continuellement passer d'un lieu dans un autre. Ce sera

La curiosité est un des principaux motifs de ses actions.

ſouvent l'unique mobile de ſes actions. Sur quoi il faut remarquer que je ne m'écarte point de ce que j'ai établi, lorſque j'ai dit que le plaiſir & la douleur ſont la ſeule cauſe du développement de ſes facultés. Car elle n'eſt curieuſe que dans l'eſpérance de ſe procurer des ſentimens agréables, ou d'en éviter, qui lui déplaiſent. Ainſi ce nouveau principe eſt une conſéquence du premier, & le confirme.

La douleur ſuſpend le déſir qu'elle a de ſe mouvoir.

§. 5. Dans les commencemens, elle ne fait que ſe traîner; elle va enſuite ſur ſes pieds & ſur ſes mains; & rencontrant enfin une élévation, elle eſt cu-

rieuſe de découvrir ce qui eſt au-deſſus d'elle, & elle ſe trouve, comme par haſard, ſur ſes pieds. Elle chancele, elle marche, en s'appuyant ſur tout ce qui eſt propre à la ſoutenir; elle tombe, ſe heurte, & reſſent de la douleur. Elle n'oſe plus ſe ſoulever, elle n'oſe preſque plus changer de place : la crainte de la douleur balance l'eſpérance du plaiſir. Si cependant elle n'a point encore été bleſſée par les corps, ſur leſquels elle a porté la main, elle continuera d'étendre les bras ſans défiance : mais à la premiere picure, cette confiance l'abandonne-

ra, & elle demeurera immobile.

Ce désir renaît accompagné de crainte.

§. 6. Peu à peu sa douleur se dissipe, & le souvenir, qui lui en reste, trop foible pour contenir le désir de se mouvoir, est assez fort pour la faire mouvoir avec crainte. Ainsi il ne faut que disposer des objets qui l'environnent, & nous lui rendrons sa premiere sécurité par des plaisirs capables d'effacer jusqu'au souvenir de sa douleur, ou nous renouvellerons sa défiance par des sentimens douloureux.

Si nous laissons les choses à leur cours naturel, les accidens pourront être si fréquens,

que la défiance ne la quittera plus.

§. 7. Si même au premier instant nous l'avions placée dans un lieu, où elle n'eût pû se mouvoir, sans s'exposer à des douleurs vives, le mouvement auroit cessé d'être un plaisir pour elle; elle fût demeurée immobile, & ne se fût jamais élevée à aucune connoissance des objets extérieurs.

Circonstances où la crainte l'auroit entierement étouffé.

§. 8. Mais si nous veillons sur elle, pour qu'elle n'éprouve que de légeres douleurs, & que ces douleurs soient même encore assez rares; alors elle désirera de se mouvoir, & ce désir sera seulement accompa-

Crainte qui donne occasion à une sorte d'industrie.

gné de tems en tems de quelque défiance de ſes mouvemens. Elle ne ſera donc plus dans le cas de demeurer pour toujours immobile: ſi elle craint un changement de ſituation, elle le déſire, toutes les fois qu'il peut la ſoulager; & elle obéit tour à tour à ces deux ſentimens.

De-là naîtra une ſorte d'induſtrie, c'eſt-à-dire, l'art de régler ſes mouvemens avec précaution, & de faire uſage des objets, qu'elle découvrira pouvoir ſervir à prévenir les accidens, auxquels elle eſt expoſée. Le même haſard, qui lui fera ſaiſir un bâton, lui ap-

prendra peu à peu qu'il peut l'aider à se soutenir, à juger des corps, contre lesquels elle pourroit se heurter, & à connoître les endroits, où elle peut porter le pied en toute assurance.

CHAPITRE VII.

Des idées que peut acquérir un homme borné au Sens du Toucher.

§. 1. SANS le plaisir, notre Statue n'auroit jamais la volonté de se mouvoir: sans la douleur, elle se transporteroit avec sécurité, & périroit infailliblement. Il faut donc

Le plaisir & la douleur également nécessaires à l'instruction de la Statue.

qu'elle ſoit toujours expoſée à des Senſations agréables ou déſagréables. Voilà le principe & la regle de tous ſes mouvemens. Le plaiſir l'attache aux objets, l'engage à leur donner toute l'attention, dont elle eſt capable, & à s'en former des idées plus exactes. La douleur l'écarte de tout ce qui peut lui nuire, la rend encore plus ſenſible au plaiſir, lui fait ſaiſir les moyens d'en jouir ſans danger, & lui donne des leçons d'induſtrie. En un mot, le plaiſir & la douleur ſont ſes ſeuls maîtres.

Ils déterminent ſeuls le nombre & l'é-

§. 2. Le nombre des idées, qui peuvent venir par le tact,

eſt infini : car il comprend tous les rapports des grandeurs, c'eſt-à-dire, une ſcience que les plus grands Mathématiciens n'épuiſeront jamais. Il ne s'agit donc pas d'expliquer ici la génération des idées qu'on peut devoir au toucher ; il ſuffit de découvrir celles que notre Statue acquerra elle-même. Les obſervations que nous avons faites, nous fourniſſent le principe qui doit nous conduire dans cette recherche : c'eſt qu'elle ne remarquera dans ſes Senſations que les idées, auxquelles le plaiſir & la douleur lui feront prendre quelque intérêt. L'étendue de cet inté-

tendue de ſes connoiſſances.

rêt déterminera l'étendue de ſes connoiſſances.

Ordre dans lequel elle acquerra des idées.

§. 3. Quant à l'ordre, dans lequel elle les acquerra, il aura deux cauſes. L'une ſera la rencontre fortuite des objets, l'autre la ſimplicité des rapports; car elle n'aura des notions exactes de ceux qui ſuppoſent un certain nombre de comparaiſons, qu'après avoir étudié ceux qui en demandent moins.

Il eſt poſſible de ſuivre les progrès que la ſeconde de ces cauſes pourra lui faire faire; il n'en eſt pas de même de ceux qu'elle devra à la premiere. Mais c'eſt une choſe aſſez inutile, & chacun peut faire à ce ſujet

ſujet les ſuppoſitions qu'il jugera à propos.

§. 4. Ses idées ſur la ſolidité, la dureté, la chaleur, &c. ne ſont point abſolues; c'eſt-à-dire, qu'elle ne juge qu'un corps eſt ſolide, dur, chaud, qu'autant qu'elle le compare avec d'autres, qui ne le ſont pas au même dégré, ou qui ont des qualités différentes. Si tous les objets étoient également ſolides, durs, chauds, &c. elle auroit les Senſations de ſolidité, de dureté & de chalenr, ſans le remarquer; elle confondroit tous les corps à cet égard. Mais parce qu'elle rencontre tour à tour de la ſolidité & de la fluidité,

Premieres idées qu'elle acquiert.

de la dureté & de la molleſſe ; de la chaleur & du froid ; elle donne ſon attention à ces différences, elle les compare, elle en juge, & ce ſont autant d'idées, par où elle apprend à diſtinguer les corps. Plus elle exercera ſes jugemens à ce ſujet, plus ſon tact acquerra de fineſſe ; & elle ſe rendra peu à peu capable de diſcerner dans une même qualité juſqu'aux nuances les plus légeres. Voilà les idées, qui demandent le moins de comparaiſons, & par conſéquent les premieres qu'elle aura occaſion de remarquer.

Sa curioſité en devient plus grande.

§. 5. Ces connoiſſances appliquent avec une nouvelle vi-

vacité ſon attention ſur les objets qu'elle touche, elles les lui font conſidérer ſous tous les rapports, qui la frappent ſenſiblement. Plus elle en découvre, plus elle ſe fait une habitude de juger qu'elle en découvrira encore, & la curioſité devient pour elle un beſoin plus preſſant.

§. 6. Ce beſoin ſera le principal reſſort des progrès de ſon eſprit. Cependant je n'entreprendrai pas d'en ſuivre tous les effets; parce que je craindrois de m'égarer dans trop de conjectures. J'obſerverai ſeulement que la curioſité doit être chez elle bien plus active, que

Combien elle a d'activité.

chez le commun des hommes. L'éducation l'étouffe souvent en nous, par le peu de soin qu'on prend à la satisfaire ; & dans l'âge où nous sommes abandonnés à nous-mêmes, la multitude des besoins la contraint, & ne nous permet pas de suivre tous les goûts qu'elle nous inspireroit. Mais dans la Statue je ne vois rien qui ne tende à l'augmenter. Les sentimens agréables qu'elle éprouve souvent, & les sentimens désagréables auxquels elle est quelquefois exposée, (*a*) doivent

(*a*) Je dis *quelquefois*, parce que si ces sentimens se répetoient trop souvent, ils éteindroient tout-à-fait sa curiosité.

l'intéreſſer vivement à pouvoir reconnoître, aux plus légeres différences, les objets qui les produiſent. Elle va donc ſe livrer à l'étude des corps.

§. 7. Lorſqu'elle n'avoit que le ſens de la vûe, nous avons obſervé que ſon œil appercevoit des couleurs, ſans pouvoir remarquer l'enſemble d'aucune figure, ſans avoir même proprement aucune idée d'étendue. La main a au contraire cet avantage, qu'elle ne peut manier un objet, qu'elle ne remarque l'étendue & l'enſemble des parties, qui le compoſent. Il ſuffit pour cet effet, qu'elle en ſente la ſolidité. En

La Statue ſe fait des idées de figure.

ſerrant un caillou, notre Statue ſe fait l'idée d'un corps différent d'un bâton, qu'elle a touché dans toute ſa longueur : elle ſent dans un cube des angles, qu'elle ne peut trouver dans un globe : elle n'apperçoit pas la même direction dans un arc & dans un jonc bien droit. En un mot, elle diſtingue les choſes ſolides, ſuivant la forme que chacune fait prendre à ſa main ; & elle conſidere, comme formant un ſeul tout, les portions d'étendue, qu'elle ne peut ſéparer, ou qu'elle ſépare difficilement. Elle acquiert donc les idées de ligne droite, de ligne courbe, & de pluſieurs ſortes de figures.

§. 8. Mais si les premiers corps qu'elle a occasion de toucher, faisoient tous prendre la même forme à sa main, si elle ne rencontroit, par exemple, que des globes de même volume, elle se borneroit à remarquer que l'un seroit rude, l'autre poli, l'un chaud, l'autre froid, & elle ne donneroit aucune attention à la forme, que sa main prendroit constamment. Ainsi elle toucheroit des globes, sans jamais s'en faire aucune idée. Qu'elle manie au contraire tour à tour des globes, des cubes, & d'autres figures de diverses grandeurs, elle sera frappée de la différence des formes, que

En comparant les qualités contraires.

prennent ſes mains. Alors elle commence à juger que toutes les figures ne ſe reſſemblent pas. Sa curioſité la porte auſſitôt à chercher tous les côtés, par où elles different, & elle s'en forme peu à peu des notions exactes. Pour acquérir l'idée d'une figure, il faut donc qu'elle en remarque pluſieurs, qui au premier attouchement contraſtent par quelque endroit d'une maniere ſenſible : il faut qu'une premiere différence apperçue lui faſſe naître le déſir d'en appercevoir d'autres. Elle ne déſire, par exemple, de connoître un cube, qu'après l'avoir comparé avec un globe, & avoir trouvé

trouvé dans l'un des angles qu'elle ne trouve pas dans l'autre. En un mot, elle ne cherche de nouvelles idées dans ſes Senſations, qu'autant qu'elle eſt prévenue par les premieres différences, qui s'offrent à elle, lorſqu'elle touche ſucceſſivement pluſieurs objets.

§. 9. La notion d'un corps eſt plus complexe, à proportion qu'elle raſſemble en plus grand nombre les perceptions & les rapports, que le tact démêle. Pour connoître quelles idées notre Statue ſe formera des objets ſenſibles; il faut donc obſerver dans quel ordre elle jugera de ces perceptions & de

Comment on peut juger des idées qu'elle ſe fait des corps.

ces rapports, & comment elle en fera différentes collections.

Deux sortes de Sensations qu'elle peut comparer.

§. 10. Ou les Sensations qu'elle comparera, sont simples à son égard; parce que ce sont des impressions uniformes, dans lesquelles elle ne sauroit distinguer plusieurs perceptions; tel est le chaud ou le froid: ou ce sont des Sensations composées de plusieurs autres, qu'elle peut démêler; telle est l'impression d'un corps, où il y a tout à la fois solidité, chaleur, figure, &c.

Ses jugemens sur les Sensations simples.

§. 11. Les Sensations simples sont de même, ou de différente espece: c'est, par exemple, de la chaleur & de la chaleur, ou

de la chaleur & du froid. Les jugemens qu'elle peut porter à leur occasion, sont bien bornés.

Si les Sensations sont de même espece, elle sent qu'elles sont distinctes & semblables ; elle sent encore si les dégrés en sont les mêmes, ou différens. Cependant elle n'a pas de moyen pour les mesurer, & elle n'en juge que par des idées vagues de plus & de moins. Elle sent que la chaleur de sa main droite n'est pas la même que la chaleur de sa main gauche ; mais elle n'en connoît qu'imparfaitement les rapports.

Si les Sensations sont d'especes différentes, elle apperçoit

ſeulement que l'une n'eſt pas l'autre ; elle juge que le chaud n'eſt pas le froid : mais dans les commencemens elle ignore que ce ſont deux Senſations contraires ; & pour le découvrir, il faut qu'elle ait occaſion de remarquer que le chaud & le froid ne peuvent pas ſe trouver en même tems dans le même corps, & que l'un détruit toujours l'autre. Ainſi ce jugement, *le chaud & le froid ſont des Senſations contraires*, ne lui eſt pas auſſi naturel qu'il paroît l'être ; elle le doit à l'expérience.

Dans toutes ces occaſions il eſt évident qu'il lui ſuffit de donner ſon attention à deux

Senſations, pour former tous les jugemens, qu'elle eſt capable de porter.

§. 12. Quand deux objets ſont chacun une Senſation compoſée, elle apperçoit d'abord que l'un n'eſt pas l'autre : c'eſt là ſon premier jugement. Ses jugemens ſur les Senſations compoſées.

Mais nous avons vû que l'attention diminue, à proportion du nombre des perceptions, entre leſquelles elle ſe partage. Elle ne peut donc embraſſer toutes celles que produiſent deux corps, qu'elle ne ſoit foible à l'égard de chacune.

La Statue ne ſe formera par conſéquent les notions de deux objets, qu'autant que le plaiſir

bornera ſucceſſivement ſon attention aux différentes perceptions qu'elle en reçoit, & les lui fera remarquer chacune en particulier. Elle juge d'abord de leur chaleur, en ne les conſidérant qu'à cet égard : elle juge enſuite de leur grandeur, en ne les conſidérant que ſous ce rapport : & parcourant de la ſorte toutes les idées qu'elle y remarque, elle forme une ſuite de jugemens, dont elle conſerve le ſouvenir. De-là réſulte le jugement total, qu'elle porte de l'un & de l'autre, & qui réunit dans chacun les perceptions, qu'elle y a ſucceſſivement obſervées.

§. 13. Les jugemens, qui lui donnent les notions composées de deux corps, ne sont donc qu'une répétition de ce qu'elle a fait sur les perceptions, qu'elle regarde comme simples. C'est l'attention donnée d'abord à deux idées, ensuite à deux autres, & ainsi successivement à toutes celles qu'elle est capable d'y remarquer : & s'il en reste, dont elle n'a pas jugé, c'est qu'elle ne leur a point encore donné d'attention, c'est qu'elle ne les a pas remarquées.

Pour les uns & pour les autres l'opération de l'esprit est la même.

Par conséquent, lorsqu'elle compare deux objets, qu'elle en juge, & qu'elle s'en forme des notions complexes; il n'y

a point en elle d'autre opération, que lorſqu'elle juge de deux perceptions ſimples : car elle ne fait jamais que donner ſon attention.

La Statue devient capable de réflexion.

§. 14. Quand elle n'avoit que l'odorat, elle conduiſoit ſon attention d'une idée à une autre, elle en remarquoit la différence : mais elle ne faiſoit pas des collections, dont elle déterminât les rapports.

Avec la vûe elle pouvoit à la vérité diſtinguer pluſieurs couleurs qu'elle éprouvoit enſemble : mais elle ne remarquoit pas qu'elles formaſſent des tous figurés. Elle ſentoit ſeulement qu'elle étoit tout à

la fois de plusieurs manieres.

Ce n'est qu'avec le tact, que détachant ces modifications de son *moi*, & les jugeant hors d'elle, elle en fait des tous différemment combinés, où elle peut démêler une multitude de rapports.

L'attention, dont elle est capable avec le toucher, produit donc des effets bien différens de l'attention, dont elle étoit capable avec les autres sens. Or cette attention, qui combine les Sensations, qui en fait au-dehors des tous, & qui réfléchissant, pour ainsi dire, d'un objet sur un autre, les compare sous différens rapports;

c'eſt ce que j'appelle *réflexion*. Ainſi l'on voit pourquoi notre Statue, ſans réflexion avec les autres ſens, commence à réfléchir avec le toucher. (*a*)

Ce qu'eſt un corps à ſon égard.

§. 15. Un corps qu'elle touche, n'eſt donc à ſon égard que les perceptions de grandeur, de ſolidité, de dureté, &c. qu'elle juge réunies: ceſt là tout ce que le tact lui découvre, & elle n'a pas beſoin, pour former un pareil jugement, de donner à ces

(*a*) La réflexion n'étant dans l'origine que l'attention même, on pourroit la concevoir, de maniere qu'elle auroit lieu avec chaque ſens. Mais pour être d'accord ſur les queſtions de cette eſpece, il ſuffit de s'entendre. Je fais cette note, pour prévenir des diſputes de mots: inconvénient fort ordinaire en Métaphyſique, & contre lequel on ne ſauroit trop ſe tenir en garde.

qualités un ſujet, un ſoutien, ou, comme parlent les Philoſophes, un *ſubſtratum*. Il lui ſuffit de les ſentir enſemble.

§. 16. Autant elle remarque de collections de cette eſpece, autant elle diſtingue d'objets; & elle ne les compoſe pas ſeulement des idées de grandeur, de ſolidité, de dureté, elle y fait encore entrer la chaleur ou le froid, le plaiſir ou la douleur, & en général tous les ſentimens que le tact lui apprend à rapporter au-dehors. Ses propres Senſations deviennent donc les qualités des objets. Si elles ſont vives, telle qu'une chaleur violente, elle les juge en

De quelles qualités elle compoſe les objets.

même tems dans sa main & dans les corps qu'elle touche. Si elles sont foibles, telle qu'une chaleur douce, elle ne les juge que dans ces corps. Ainsi elle peut bien quelquefois cesser de les regarder comme à elles : mais elle ne cessera plus de les attribuer aux objets qui les occasionnent. C'est une erreur, où les autres sens n'ont pû la faire tomber ; puisqu'elle n'appercevoit jamais ses Sensations, que comme son *moi* modifié différemment.

Elle se fait des idées abstraites.

§. 17. Nous venons de voir que, pour rassembler dans les objets les qualités qui leur conviennent, elle a été obligée de

les considérer chacune à part. Elle a donc fait des abstractions : car abstraire, c'est séparer une idée de plusieurs autres, qui entrent avec elle dans la composition d'un tout.

En ne donnant, par exemple, son attention qu'à la solidité d'un corps, elle sépare cette qualité des autres auxquelles elle n'a point d'égard. Elle fait de la même maniere les idées abstraites de figure, de mouvement, &c. & aussitôt chacune de ces notions se généralise, parce qu'elle remarque qu'il n'en est point qui ne convienne à plusieurs objets, ou qui ne se retrouve dans plusieurs collections.

On voit par là, & par ce que nous avons dit en traitant des autres ſens, que les idées abſtraites naiſſent néceſſairement de l'uſage que nous voulons faire de nos organes ; que par conſéquent elles ne ſont pas auſſi éloignées de l'intelligence des hommes qu'on paroît le croire ; & que leur génération n'eſt pas aſſez difficile à comprendre, pour ſuppoſer que nous ne puiſſions les tenir que de l'Auteur de la nature.

On n'en ſauroit déterminer le nombre.

§. 18. Lorſque la Statue étoit bornée aux autres ſens, elle ne pouvoit faire des abſtractions que ſur ſes propres manieres d'être : elle en ſéparoit certains

acceſſoires, communs à pluſieurs ; elle en ſéparoit, par exemple, le contentement ou le mécontentement, qui les accompagnoient, & elle faiſoit par ce moyen les notions générales de manieres d'être agréables, & de manieres d'être déſagréables.

Mais actuellement qu'elle s'eſt accoutumée à prendre ſes Senſations pour les qualités des objets ſenſibles, c'eſt-à-dire, pour des qualités, qui exiſtent hors d'elle, & pour ainſi dire, par grouppes ; elle peut les détacher chacune des collections, dont elles font partie, les conſidérer à part, & former des

abſtractions ſans nombre. Mais n'ayant pas déterminé l'étendue de ſa curioſité, nous n'entreprendrons pas de la ſuivre ici dans toutes ces opérations.

Elle étend ſes idées ſur les nombres.

§. 19. Sa curioſité ne la bornera pas à n'étudier que les objets, qui l'environnent. Elle ſe touchera elle-même, & elle étudiera ſur-tout la forme de cet organe, avec lequel elle manie les corps. Elle examinera ſes doigts, lorſqu'ils s'écartent, ſe rapprochent, ſe plient; frappée de la reſſemblance, qu'elle commence à découvrir entre ſes mains, elle ſera curieuſe d'en juger encore mieux; elle obſervera ſes doigts un à un, deux

à

à deux, &c. par là elle multipliera ſes notions abſtraites ſur les nombres, & pourra apprendre que ſa main droite a autant de doigts que ſa main gauche.

Qu'elle conſidere alors un corps, elle juge qu'il eſt un, comme un de ſes doigts : qu'elle en conſidere deux, elle juge qu'ils ſont deux, comme deux de ſes doigts. Voilà donc ſes doigts devenus les ſignes des nombres. Mais nous ne pouvons aſſurer, juſqu'où elle portera ces ſortes d'idées. Il me ſuffit de prouver par ces details, qu'elles ſont toutes renfermées dans le toucher ; &

que notre Statue les y remarquera, suivant le besoin qu'elle aura de les acquérir.

Ses autres idées en sont plus distinctes.

§. 20. Ayant étendu ses idées sur les nombres, elle sera plus en état de se rendre compte de ses notions abstraites. Elle pourra, par exemple, remarquer qu'elle forme sur un même objet, jusqu'à cinq ou six abstractions : ou, pour parler autrement, qu'elle y peut observer séparément, jusqu'à cinq ou six qualités différentes. Auparavant elle en appercevoit seulement une multitude, qu'il ne lui étoit pas possible de déterminer : ce qui ne pouvoit manquer d'y repan-

dre de la confusion. Ses progrès sur les nombres contribueront donc à ceux de toutes ses autres connoissances.

§. 21. Mais quelle que soit la multitude des objets, qu'elle découvre, quelque combinaisons qu'elle en fasse ; elle ne s'élevera jamais aux notions abstraites d'être, de substance, d'essence, de nature, &c. ces sortes de phantômes ne sont palpables qu'au tact des Philosophes. Dans l'habitude où elle est de juger que chaque corps est une collection de plusieurs qualités, il lui paroitra tout naturel qu'elles existent réunies, & elle ne songera pas

Elle ne s'élève pas aux notions abstraites d'être & de substance.

à chercher quel en peut être le lien ou le soutien. L'habitude nous tient souvent lieu de raison à nous-mêmes, & il faut convenir qu'elle vaut bien quelquefois les explications des Philosophes.

Les Philosophes à ce sujet n'en savent pas plus qu'elle.

§. 22. Mais supposé que la Statue fut curieuse de découvrir comment ces qualités existent dans chaque collection, elle seroit portée comme nous, à imaginer quelque chose qui en est le sujet; & si elle pouvoit donner un nom à ce quelque chose, elle auroit une réponse toute prête aux questions des Philosophes. Elle en sauroit donc autant qu'eux; c'est-

à-dire, qu'ils n'en ſavent pas plus qu'elle. En effet leurs définitions expliquées clairement n'apprennent à un enfant même, que ce que les ſens lui ont appris.

§. 23. Parmi les notions abſtraites qu'elle acquiert, il y en a deux, qui meritent quelques conſidérations particulieres : ce ſont celles de durée & d'eſpace. Idées qu'elle ſe fait de la durée.

Dans le vrai elle ne connoit la durée que par la ſucceſſion de ſes idées. Mais elle pourra ſe la repréſenter ſi ſenſiblement, en imaginant le paſſé par un eſpace qu'elle a parcouru, & l'avenir pour un eſpace

à parcourir, que le tems ſera à ſon égard comme une ligne, ſuivant laquelle elle ſe meut. Cette maniere d'en juger lui paroitra même ſi naturelle, qu'elle pourra bien tomber dans l'erreur de croire, qu'elle ne connoit la durée, qu'autant qu'elle réfléchit ſur le mouvement d'un corps. Quand on a pluſieurs moyens pour ſe repréſenter une choſe, on eſt ordinairement porté à regarder comme le ſeul, celui qui eſt plus ſenſible. C'eſt une méprise, que les Philoſophes mêmes ont peine à éviter. Auſſi Locke eſt-il le premier, qui ait demontré que nous ne con-

noissons la durée que par la succession de nos idées.

§. 24. Comme elle connoit la durée par la succession de ses idées, elle connoit l'espace par la coexistence de ses idées. Si le toucher ne lui transmettoit pas à la fois plusieurs Sensations qu'il distingue, qu'il rassemble, qu'il circonscrit dans de certaines limites, & dont, en un mot, il fait un corps, elle n'auroit l'idée d'aucune grandeur. Elle ne trouve donc cette idée que dans la coexistence de plusieurs Sensations. Or dès qu'elle connoît une grandeur, elle a dequoi en mesurer d'autres; elle a dé- De l'espace.

quoi mesurer l'intervalle qui les sépare, celui qu'elles occupent ; en un mot, elle a l'idée de l'espace. Comme elle n'auroit donc aucune idée de durée, si elle ne se souvenoit pas d'avoir eu successivement plusieurs Sensations ; elle n'auroit aucune idée d'étendue ni d'espace, si elle n'avoit jamais plusieurs Sensations à la fois.

Par tout où elle ne trouve point de résistance, elle juge qu'il n'y a rien, & elle se fait l'idée d'un espace vuide. Cependant ce n'est pas une preuve pour qu'il existe un espace sans matiere : elle n'a qu'à se mouvoir avec quelque vivacité,

vacité, pour sentir au moins un fluide qui lui résiste.

§. 25. D'abord elle n'imagine rien au-delà de l'espace qu'elle découvre autour d'elle; & en conséquence elle ne croit pas qu'il y en ait d'autre. Dans la suite l'expérience lui apprend peu à peu qu'il s'étend plus loin. Alors l'idée de celui qu'elle parcourt devient un modele, d'après lequel elle imagine celui qu'elle n'a point encore parcouru; & lorsqu'elle a une fois imaginé un espace où elle ne s'est point transportée, elle en imagine plusieurs les uns hors des autres. Enfin ne concevant point de De l'immensité.

bornes, au-delà desquelles elle puisse cesser d'en imaginer; elle est comme forcée d'en imaginer encore, & elle croit appercevoir l'immensité même.

De l'éternité. §. 26. Il en est de même de la durée. Au premier moment de son existence elle n'imagine rien ni avant ni après. Mais lorsqu'elle s'est fait une longue habitude des changemens auxquels elle est destinée, le souvenir d'une succession d'idées est un modele d'après lequel elle imagine une durée antérieure & une durée postérieure; de sorte que ne trouvant point d'instant dans le passé ni dans l'avenir, au-delà duquel elle

ne puiſſe pas en imaginer d'autres, il lui ſemble que ſa penſée embraſſe toute l'éternité. Elle ſe croit même éternelle, car elle ne ſe rappelle pas qu'elle ait commencé, & elle ne ſoupçonne pas qu'elle doive finir.

§. 27. Cependant elle n'a dans le vrai ni l'idée de l'éternité, ni celle de l'immenſité. Si elle juge le contraire, c'eſt que ſon imagination lui fait illuſion, en lui repréſentant comme l'éternité & l'immenſité même, une durée & un eſpace vagues, dont elle ne peut fixer les bornes.

Les deux dernieres ne ſont qu'une illuſion de ſon imagination.

§. 28. A chaque découver-

Les Senſa-

sions sont des idées pour la Statue.

te qu'elle fait, elle éprouve que le propre de chaque Sensation est de lui faire prendre connoissance ou de quelque sentiment qu'elle juge en elle, ou de quelque qualité qu'elle juge au dehors : c'est-à-dire, que le propre de chaque Sensation est pour elle ce que nous appellons *idée* ; car toute impression qui donne une connoissance, est une idée.

En quoi elles different des idées intellectuelles.

§. 29. Si elle considere ses Sensations comme passées, elle ne les apperçoit plus que dans le souvenir qu'elle en conserve, & ce souvenir est encore une idée ; car il redonne ou rappelle une connoissance,

J'appellerai ces sortes d'idées *pures* ou *intellectuelles*, ou simplement *idées*, pour les distinguer des autres, que je continuerai de nommer *Sensations*. Une idée intellectuelle est donc le souvenir d'une Sensation. L'idée intellectuelle de solidité, par exemple, est le souvenir d'avoir senti de la solidité dans un corps qu'on a touché; l'idée intellectuelle de chaleur est le souvenir d'une certaine Sensation qu'on a eue; & l'idée intellectuelle de corps est le souvenir d'avoir remarqué dans une même collection de l'étendue, de la figure, de la dureté, &c.

Différence que la Statue met entre ses idées & ses Senſations.

§. 30. Or notre Statue ſent une différence entre éprouver actuellement des Senſations, & ſe ſouvenir de les avoir eues. Elle les diſtingue donc de ce que j'appelle *idée pure*.

Elle remarque qu'elle a de ces ſortes d'idées, ſans rien toucher, & qu'elle n'a des Senſations qu'autant qu'elle touche. La raiſon qui lui a fait juger ſes Senſantions dans les objets, ne peut lui faire porter le même jugement ſur ſes idées intellectuelles. Celles-ci lui paroiſſent donc comme ſi elle ne les avoit qu'en elle-même.

Si les Sen-

§. 31. Par les Senſations el-

le ne connoît que les objets présens au tact, & c'est par les idées qu'elle connoît ceux qu'elle a touchés, & qu'elle ne touche plus. Elle ne juge même bien des objets qu'elle touche, qu'autant qu'elle les compare avec ceux qu'elle a touchés : & comme les Sensations actuelles sont la source de ses connoissances, le souvenir de ses Sensations passées ou les idées intellectuelles en sont tout le fond : c'est par leur secours que les nouvelles Sensations se démêlent, & se developpent toujours de plus en plus.

sations sont la source de ses connoissance, les idées en deviennent le fond.

§. 32. En effet lorsqu'elle

Sans les

idées elle jugeroit mal des objets qu'elle touche.

touche un objet, elle ne jugeroit point de sa grandeur, ni de ses dégrés de dureté, de chaleur, &c. si elles ne se souvenoit pas d'avoir manié d'autres grandeurs, où elle a trouvé d'autres dégrés de dureté & de chaleur. Mais dès qu'elle s'en souvient, elle juge par comparaison cet objet plus ou moins grand, plus ou moins dur, plus ou moins chaud. C'est donc au souvenir ou à l'idée intellectuelle, qu'elle conserve de certaines grandeurs, de certains dégrés de dureté & de chaleur, qu'elle juge des nouveaux objets qu'elle rencontre : c'est ce souvenir,

qui lui faisant faire des comparaisons, lui fait remarquer les différentes idées ou connoissances, que les Sensations actuelles lui transmettent.

§. 33. Cependant puisque nous avons vu que le souvenir n'est qu'une maniere de sentir, c'est une conséquence que les idées intellectuelles ne different pas essentiellement des Sensations mêmes. Mais vraisemblablement notre Statue n'est pas capable de faire cette réflexion. Tout ce qu'elle peut savoir, c'est qu'elle a des idées, qui lui servent pour régler ses jugemens, & qui ne sont pas des Sensations. Sup-

Elle ne remarque pas que dans l'origine les idées & les Sensations sont la même chose.

posé donc qu'elle eut occasion de réfléchir sur l'origine de ses connoissances, voici, je pense, comment elle raisonneroit.

Mauvais raisonnemens qu'elle pourroit faire.

§. 34. » Mes idées sont bien » différentes de mes Sensa- » tions, puisque les unes sont » en moi, & les autres au con- » traire dans les objets. Or con- » noître, c'est avoir des idées. » Mes connoissances ne depen- » dent donc d'aucune Sensa- » tion. D'ailleurs je ne juge des » objets qui font sur moi des » impressions différentes, que » par la comparaison que j'en » fais aux idées que j'ai déja. » J'ai donc des idées, avant » d'avoir des Sensations Mais

» ces idées, me les ſuis-je don-
» nées à moi-même ? Non ſans
» dou te: comment cela ſeroit-
» il poſſible ? Pour ſe donner
» l'idée d'un triangle, ne fau-
» droit-il pas déja l'avoir ? Or
» ſi je l'avois, je ne me la
» donne pas. Je ſuis donc un
» être, qui par moi-même ai
» naturellement des idées : el-
» les ſont nées avec moi. «

Les idées étant le fond de toutes nos connoiſſances, elles conſtituent plus particuliérement ce que nous nommons l'être penſant : & quoique les Senſations ſoient le principe de la penſée, & n'appartiennent dans le vrai qu'à l'ame,

elles paroiſſent s'arrêter dans le corps, & être tout à fait inutiles à la génération des idées. Notre Statue ne manqueroit donc pas de tomber dans l'erreur des idées innées, ſi elle étoit capable, comme nous, de ſe perdre dans de vaines ſpéculations. Mais ce n'eſt pas la peine d'en faire un Philoſophe, pour lui apprendre à raiſonner ſi mal. (*a*)

(*a*) C'eſt d'après de pareils raiſonnemens qu'on a accordé des Senſations à des animaux, auxquels on a refuſé des idées; & qu'on a cru que nos idées ne venoient point des ſens. Les Philoſophes conſidérant l'homme, lorſqu'il a déja acquis beaucoup de connoiſſances, & voyant qu'alors il a des idées indépendamment des Senſations actuelles, ils n'ont pas vu que ces idées n'étoient que le ſouvenir des Senſations précé-

§. 35. N'ayant pas déterminé jusqu'où elle portera sa curiosité, principal mobile des opérations de son ame; je n'entreprends pas d'entrer dans un plus grand détail des connoissances, que la réflexion peut lui faire acquérir. Il suffit d'observer que tous les rapports des grandeurs étant renfermés dans les Sensations du tact, elle les remarquera, lorsqu'elle sera in- Conclusion de ce Chapitre.

dentes; ils ont conclu au contraire que les idées avoient toujours précédé les Sensations. De-là plusieurs systêmes; celui des idées innées, celui du P. Mallebranche, & celui de quelques Anciens, tel que Socrate, qui croyoient que l'ame avoit été douée de toutes sortes de connoissances avant son union avec le corps; & que par conséquent ce que nous croyons apprendre, n'est qu'une réminiscence de ce que nous avons su.

téreſſée à les connoître. Mon objet n'eſt pas d'expliquer la génération de toutes ſes idées : je me borne à démontrer qu'elles lui viennent par les ſens ; & que ce ſont ſes beſoins, qui lui apprennent à les démêler.

CHAPITRE VIII.

Obſervations propres à faciliter l'intelligence de ce qui ſera dit en traitant de la Vûe.

Objet de ce Chapitre.

§. 1. APRÈS les détails où nous venons d'entrer, ce Chapitre paroîtra tout-à-fait inutile ; & j'avoue qu'il le ſeroit, s'il ne préparoit pas le

Lecteur à se convaincre des observations que nous ferons sur la vûe. La maniere, dont les mains jugent des objets par le moyen d'un bâton, de deux, ou d'un plus grand nombre, ressemble si fort à la maniere, dont les yeux en jugent, par le moyen des rayons, que depuis Descartes on explique communément l'un de ces problêmes par l'autre. Le premier sera l'objet de ce Chapitre.

§. 2. La premiere fois que la Statue saisit un bâton, elle n'a connoissance que de la partie qu'elle tient : c'est là qu'elle rapporte toutes les Sensations qu'il fait sur elle.

Comment la Statue peut juger des distances & des situations à l'aide d'un bâton.

Elle ne ſait donc pas qu'il eſt étendu ; & par conſéquent elle ne peut pas juger de la diſtance des corps, ſur leſquels elle le porte.

Ce bâton peut être incliné différemment, & dès-lors il fait ſur ſa main des impreſſions différentes. Mais ces impreſſions ne lui apprennent pas qu'il eſt incliné, tant qu'elle ignore qu'il eſt étendu. Elles ne ſauroient donc encore lui découvrir les différentes ſituations des objets.

Pour juger par ſon moyen des diſtances, il faut qu'elle l'ait touché dans toute ſa longueur ; & pour juger des ſituations par l'impreſſion

l'impreſſion qu'elle en reçoit, il faut que pendant qu'elle le tient d'une main, elle en étudie de l'autre la direction.

§. 3. Tant qu'elle ne ſaura pas juger de la direction de deux bâtons, dont la longueur lui eſt connue, & qu'elle tient, l'un de la main droite, & l'autre de la main gauche; elle ne pourra pas découvrir s'ils ſe croiſent quelque part, ni même ſi leurs extrémités s'éloignent, ou ſi elles ſe rapprochent. Elle croira ſouvent toucher deux corps, lorſqu'elle n'en touchera qu'un: elle croira en haut ce qui eſt en bas; en bas ce qui eſt en haut. Mais dès Avec deux.

qu'elle ſera capable de remarquer les différentes directions, ſuivant la différence des impreſſions; alors elle connoîtra la ſituation des bâtons, & par là elle jugera de celle des corps.

Ce jugement ne ſera d'abord qu'un raiſonnement fort lent. Elle ſe dira en quelque ſorte : Ces bâtons ne peuvent ſe croiſer, que l'extrémité de celui que je tiens de la main droite, ne ſoit à ma gauche; & que l'extrémité de celui que je tiens de la main gauche, ne ſoit à ma droite. Par conſéquent les corps qu'ils touchent, ſont dans une ſituation contraire à celle de mes mains; & je dois juger à droite ce

que je sens de la main gauche, & à gauche ce que je sens de la main droite. Dans la suite ce raisonnement lui deviendra si familier, & se fera si rapidement, qu'elle jugera de la situation des corps, sans paroître faire la moindre attention à celle de ses mains.

§. 4. Ce n'est plus à l'extrémité qui agit sur sa main, qu'elle rapporte les Sensations qu'un bâton lui transmet; elle sent au contraire à l'extrémité opposée, la dureté ou la mollesse des corps, sur lesquels elle le porte; & cette habitude lui fera distinguer des Sensations, qu'elle ne distinguoit pas auparavant.

Elle rapporte sa Sensation à l'extrémité opposée à celle qu'elle saisit.

Supposons qu'elle appuye la paume de la main sur trois joncs d'égale longueur, & réunis, comme s'ils n'en formoient qu'un seul; elle aura une Sensation confuse, ou elle ne démêlera pas l'action de chaque jonc. Ecartons ces joncs seulement par le bas: aussitôt elle apperçoit distinctement trois points de résistance, & par là elle discerne l'impression que chaque jonc fait sur elle.

Mais il faut bien remarquer qu'elle ne fait cette différence, que parce qu'elle a appris à juger de l'inclinaison par la Sensation. Si elle n'avoit pas fait les expériences nécessaires pour

porter ce jugement, elle sentiroit dans sa main un seul point de résistance, soit que les joncs fussent réunis par le bas, soit qu'ils fussent écartés.

Cette expérience confirme le sentiment que j'ai adopté sur la vûe. Car ne se peut-il pas que, comme la main, l'œil ne confonde des Sensations semblables, lorsqu'il ne les juge qu'en lui-même; & qu'il ne commence à en faire la différence, qu'autant qu'il s'accoutume à les rapporter au-dehors? Il suffit de considérer que les rayons font sur lui l'effet, que les joncs font sur la main.

§. 5. Pour déterminer l'inter- Elle se fait

Une espece de Géométrie.

valle que laissent entre elles les extrémités de deux bâtons qui se croisent, il suffit à un Géomètre de déterminer la grandeur des angles & celle des côtés.

La Statue ne peut pas suivre une méthode, où il y ait autant de précision. Mais elle sait à peu près quelle est la grandeur des bâtons, combien ils sont inclinés, le point où ils se croisent; & elle juge que les extrémités qui portent sur les objets, s'écartent, ou se rapprochent dans la même proportion que les extrémités qu'elle saisit. On imagine donc comment à force de tâtonner, elle

se fera une espece de Géométrie, & jugera de la grandeur des corps à l'aide de deux bâtons.

Si elle avoit quatre mains, elle pourroit par le même artifice juger tout à la fois de la hauteur & de la largeur d'un objet ; & si elle en avoit un plus grand nombre, elle pourroit l'appercevoir sous une plus grande quantité de rapports. Il suffiroit qu'elle contractât l'habitude de porter des jugemens sur les impressions que lui transmettroient dix bâtons ou davantage.

C'est ainsi que sans aucune connoissance de la Géométrie,

elle se conduiroit, en tâtonnant, d'après les principes de cette science; &, pour dire encore plus, c'est ainsi que dans le développement de nos facultés, il y a des principes qui nous échapent, au moment même qu'ils nous guident. Nous ne les remarquons pas, & cependant nous ne faisons rien que par leur influence.

Aussi la connoissance des principes de la Géométrie seroit-elle tout-à-fait inutile à notre Statue. Ce ne seroit jamais qu'en tâtonnant, qu'elle en pourroit faire l'application aux bâtons, dont elle se sert. Or dès qu'elle tâtonne, elle porte nécessaire-

ment

ment les mêmes jugemens, que si elle raisonnoit d'après ces principes. Il auroit donc été superflu de lui supposer des idées innées sur les grandeurs & sur les situations : c'est assez qu'elle ait des mains.

CHAPITRE IX.

Du Repos, du Sommeil, & du Réveil dans un homme borné au Sens du Toucher.

§. 1. LE mouvement paroît à notre Statue un état si naturel, & elle a une si grande curiosité de se transporter par-tout, & de tout manier, Le repos de la Statue.

qu'elle ne prévoit pas sans doute l'inaction, où elle ne peut manquer de tomber. Mais peu à peu ses forces l'abandonnent; & commençant à sentir de la lassitude, elle la combat quelque tems par le désir qu'elle a encore de se mouvoir; enfin, le repos devient le plus pressant de ses besoins; elle sent que malgré elle sa curiosité cede; elle étend les bras, & reste immobile.

Son sommeil. §. 2. Cependant l'activité de sa mémoire se conserve encore; & il lui semble qu'elle ne vit plus, que par le souvenir de ce qu'elle a été : mais la mémoire se repose à son tour; les

idées qu'elle retrace, s'affoiblissent insensiblement, & paroissent se perdre dans un éloignement, d'où elles jettent à peine une lueur qui va s'éteindre. Enfin, toutes les facultés sont assoupies: & c'est pour la Statue l'état de sommeil.

§. 3. Au bout de quelques heures le repos commence à lui rendre ses forces. Ses idées reviennent lentement, passent rapidement; & son ame suspendue entre le sommeil & la veille, se sent comme une vapeur légere, qui, d'un moment à l'autre, se dissipe & se reproduit. Cependant le mouvement renaît peu à peu

Son réveil.

dans toutes les parties de ſon corps, ſes idées ſe fixent, ſes habitudes ſe renouvellent, ſon ame lui eſt rendue toute entiere, elle croit vivre pour la ſeconde fois.

Ce réveil lui paroît délicieux. Elle porte les mains ſur elle avec étonnement, elle les porte ſur tout ce qui l'environne : charmée de ſe retrouver & de retrouver encore les objets, qui lui ſont familiers ; ſa curioſité & tous ſes déſirs renaiſſent avec plus de vivacité. Elle s'y livre tout entiere, ſe tranſporte de côté & d'autre, reconnoît ce qu'elle a déja connu, & acquiert de nouvelles con-

noissances. Elle se fatigue donc pour la seconde fois ; & cédant à la lassitude, elle s'abandonne encore au sommeil.

§. 4. En passant à plusieurs reprises par ces différens états, elle se fera une habitude de les prévoir ; & ils lui deviendront si naturels, qu'elle s'endormira & se réveillera sans être étonnée. Elle prévoit qu'elle repassera par ces états.

§. 5. C'est au souvenir d'avoir passé de l'un à l'autre, qu'elle les distingue. Elle a d'abord senti ses forces l'abbandonner insensiblement : elle les a senties ensuite se renouveller tout à coup. Ce passage brusque d'une inaction totale A quoi elle les distingue.

à l'exercice de toutes ſes facultés la frappe, la ſurprend, & par-là lui paroît une ſeconde vie. Il ſuffit donc de l'oppoſition qui eſt entre l'inſtant de foibleſſe, qui a immédiatement précédé le ſommeil, & l'inſtant de force où elle ſe réveille, pour qu'elle ſe ſente, comme ſi elle avoit ceſſé d'être. Si elle avoit repris l'uſage de ſes facultés par des dégrés inſenſibles, elle n'eût rien pû remarquer de ſemblable.

Elle ne ſe fait pas d'idée de l'état de ſommeil.

§. 6. Cependant elle ne ſe repréſente pas ce que ce peut être que l'état d'où elle ſort au réveil. Elle ne juge point quelle en a été la durée, elle ne

fait pas même s'il a duré. Car rien ne peut lui faire soupçonner qu'il y ait eu en elle ni au dehors quelque succession. Elle n'a donc aucune notion de l'état de sommeil, & elle n'en distingue l'état de veille, que par la secousse que lui donnent toutes ses facultés, au moment que les forces lui sont rendues.

CHAPITRE X.

De la Mémoire, de l'Imagination & des Songes dans un homme borné au Sens du Toucher.

Comment les idées se lient dans la mémoire de la Statue.

§. 1. LEs Sensations qui viennent par le tact sont de deux especes : les unes sont l'étendue, la figure, l'espace, la solidité, la fluidité, la dureté, la mollesse, le mouvement, le repos ; les autres sont la chaleur & le froid, & différentes especes de plaisirs & de douleurs. Les rapports de celles-ci sont naturellement indéterminés. Elles ne se con-

ſervent donc dans la mémoire, que parce que les organes les ont tranſmiſes à pluſieurs repriſes. Mais celles-là ont des rapports, qui ſe connoiſſent avec plus d'exactitude. Notre Statue meſure le volume des corps avec ſes mains ; elle meſure l'eſpace en ſe tranſportant d'un lieu dans un autre ; elle détermine les figures, lorſqu'elle en compte les côtés, & qu'elle en ſuit le contour ; elle juge à la réſiſtance de la ſolidité ou de la fluidité, de la dureté ou de la molleſſe ; enfin elle ſaiſit une différence ſenſible entre le mouvement & le repos, lorſqu'elle conſidere ſi un

corps change ou ne change pas de situation par rapport à d'autres. Voilà donc de toutes les idées, celles qui se lient le plus fortement, & le plus facilement dans sa mémoire.

Elles se lient toutes à celle de l'étendue.

§. 2. D'un côté elle s'est fait une habitude de rapporter toutes ses Sensations à l'étendue ; puisqu'elle les regarde comme les qualités des objets, qu'elle touche. Toutes ses idées ne sont que de l'étendue chaude ou froide, solide ou fluide, &c. par-là celles dont les rapports sont le plus vagues, comme celles dont les rapports se déterminent le mieux, sont toutes liées à une même

idée. En un mot, toutes ſes Senſations ne ſont à ſon égard, que des modifications de l'étendue.

§. 3. D'un autre côté la Senſation de l'étendue eſt telle, que notre Statue ne la peut perdre que dans un ſommeil profond. Lorſqu'elle eſt éveillée, elle ſent toujours qu'elle eſt étendue ; car elle ſent toutes les parties de ſon corps, qui peſent ſur le lieu où elles repoſent, & qui le méſurent. Tant qu'elle eſt éveillée, elle ne peut donc pas avec le tact, comme avec les autres ſens, être entiérement privée de toute eſpece de Senſations.

Le ſouvenir en eſt plus fort & plus durable.

Il lui en reſte toujours une, à laquelle toutes les autres ſont liées; & que je regarde, par cette raiſon, comme la baſe de toutes les idées dont elle conſerve le ſouvenir. Tout prouve donc que la mémoire des idées, qui viennent par le tact, doit être plus forte & durer beaucoup plus, que celle des idées qui viennent par les autres ſens.

En quoi conſiſte l'imagination de la Statue.

§. 4. Les idées peuvent ſe retracer avec plus ou moins de vivacité. Lorſqu'elles ſe réveillent foiblement, la Statue ſe ſouvient ſeulement d'avoir touché tel ou tel objet : mais lorſqu'elles ſe réveillent avec for-

ce, elle se souvient des objets, comme si elle les touchoit encore. Or j'ai appellé imagination cette mémoire vive, qui fait paroître présent ce qui est absent.

§. 5. Si nous joignons à cette faculté la réflexion, ou cette opération qui combine les idées; nous verrons comment la Statue pourra se représenter dans un objet les qualités, qu'elle aura remarquées dans d'autres. Supposons qu'elle désire de jouir tout à la fois de plusieurs qualités, qu'elle n'a point encore rencontrées ensemble; elle les imaginera réunies, & son imagination lui

La réflexion se joint à l'imagination.

procurera une jouiſſance, qu'elle ne pourroit pas obtenir par le tact.

Sens le plus étendu dans lequel on peut prendre le mot *imagination*.

§. 6. Voilà la ſignification la plus étendue qu'on donne au mot *imagination* : c'eſt de le conſidérer comme le nom d'une faculté, qui combine les qualités des objets, pour en faire des enſembles, dont la nature n'offre point de modeles. Par-là, elle procure des jouiſſances, qui à certains égards l'emportent ſur la réalité même : car elle ne manque pas de ſuppoſer dans les objets dont elle fait jouir, toutes les qualités qu'on déſire y trouver.

§. 7. Mais la jouissance par le toucher peut se réunir à celle qui se fait par l'imagination ; & ce sera alors pour la Statue les plus grands plaisirs, dont elle puisse avoir connoissance. Lorsqu'elle touche un objet, rien n'empêche que l'imagination ne le lui représente quelquefois avec des qualités agréables qu'il n'a pas, & ne fasse disparoître celles par où il pourroit lui déplaire. Il suffira pour cela d'un désir vif d'y rencontrer les unes, & de n'y pas trouver les autres.

Jouissance à laquelle le toucher & l'imagination concourent.

§. 8. L'imagination ne peut lui offrir tant d'attraits de la part des objets, qu'elle ne lui

Excès où l'imagination fait tomber la Statue.

faſſe ſouvent trouver du plaiſir à ſe mouvoir, lors même que ſes membres fatigués commencent à ſe réfuſer à ſes déſirs. Elle lui retrace même quelquefois ce plaiſir avec tant de vivacité, qu'elle la diſtrait de la laſſitude de ſes organes. Alors il n'y a qu'un excès de fatigue, qui puiſſe lui faire gouter le repos. Un état de peine & de douleur ſera le fruit d'un déſir, auquel elle s'eſt livrée avec trop peu de modération; & lorſqu'elle en aura ſouvent fait l'épreuve, elle apprendra à ſe méfier des attraits du plaiſir, & ſera plus attentive à conſulter ſes forces.

§. 9.

§. 9. Entre la veille & le sommeil profond nous pouvons distinguer deux états mitoyens : l'un où la mémoire ne rappelle les idées que d'une maniere fort légere ; l'autre où l'imagination les rappelle avec tant de vivacité & en fait des combinaisons si sensibles, qu'on croit toucher les objets qu'on ne fait qu'imaginer. Etat de songe.

Lorsque la Statue s'est endormie dans un lieu, où elle a appris à se conduire sans danger ; elle peut imaginer qu'il est semé d'épines, de cailloux, qu'elle marche, & qu'à chaque pas elle se déchire, tombe, se heurte, & ressent de la dou-

leur. Quoiqu'étonnée de ce changement, elle n'en peut douter; & son état est le même pour elle, que si elle étoit éveillée, & que ce lieu fût en effet tel qu'il lui paroît.

Cause des songes & du desordre dans lequel ils retracent les idées.

§. 10. Pour découvrir la cause de ce songe, il suffit de considérer qu'avant le sommeil, elle avoit les idées d'un lieu où elle pouvoit se promener sans crainte; celles d'épines, de cailloux, de déchiremens, de chute, de douleur; enfin, celles d'un lieu, où elle avoit fait l'épreuve de toutes ces choses. Or qu'arrive-t-il dans le sommeil? C'est que cette derniere idée ne se

réveille point du tout. Celles d'épines, de cailloux, de déchiremens, de chute, de douleur, & du lieu où elle n'a rien connu de semblable, se retracent avec la même vivacité, que si les objets étoient présens ; & se réunissant, il faut que la Statue croye que ce lieu est devenu tel, que son imagination le lui représente. Si elle se fût rappellé le lieu, où elle s'est déchirée, où elle a fait des chutes, elle ne fût pas tombée dans cette erreur. Il ne se fait donc dans les songes des associations si bisarres & si contraires à la verité ; que parce que les idées qui rétabli-

roient l'ordre, ſe trouvent interceptées.

Il n'eſt pas étonnant, qu'alors les idées ſe reproduiſent dans un déſordre, qui rapproche & réunit celles qui ſont les plus étrangeres. Ainſi que le ſommeil eſt le repos du corps, il eſt celui de la mémoire, de l'imagination & de toutes les facultés de l'ame; & ce repos a différens dégrés. Si ces facultés ſont entiérement aſſoupies, le ſommeil eſt profond. Si elles ne le ſont que juſqu'à un certain point, la mémoire & l'imagination aſſez éveillées pour rappeller certaines idées, ne le ſont pas aſſez pour en rap-

peller d'autres : dès lors celles qui se présentent, forment les ensembles les plus extraordinaires.

§. 11. Je frappe sa Statue au milieu de son reve, & je l'arrache au sommeil. Son premier sentiment est la crainte; osant à peine se mouvoir, elle étend les bras avec méfiance; & toute étonnée de ne point retrouver les objets, dont elle a cru recevoir des blessures, elle se souleve & hasarde de marcher. Peu à peu elle se rassure; elle ne sait pas si elle se trompe actuellement, ou si elle s'est trompée le moment précédent. Sa confiance au-

Sentimens de la Statue au réveil.

gmente, & elle oublie l'état où elle s'eſt trouvée en ſonge, pour jouir uniquement de celui où elle eſt au réveil.

Son embarras ſur l'état de ſonge & ſur celui de veille.

§. 12. Cependant le ſommeil lui devient encore néceſſaire. Elle s'y livre, elle a de nouveaux ſonges, & au réveil ils ſont ſuivis du même étonnement.

En effet ces illuſions doivent lui paroître bien étranges. Elle ne ſauroit ſoupçonner qu'elles ſe ſont offertes à elle dans le tems qu'elle dormoit, puiſqu'elle n'a aucune idée de la durée de ſon ſommeil. Au contraire elle ne doute pas qu'elle ne fût éveillée;

car veiller pour elle, c'eſt toucher & réfléchir ſur ce qu'elle touche. Ses ſonges ne lui paroiſſent donc pas des ſonges, & elle n'en doit avoir que plus d'inquiétude. Elle ne comprend pas pourquoi elle porte ſur les mêmes objets des jugemens ſi différens ; elle ne ſait où eſt l'erreur ; & elle paſſe tour à tour de la défiance que lui donnent ſes ſonges, à la confiance que lui rend l'état de veille.

Pourquoi elle a des ſonges dont elle ſe ſouvient, & d'autres qu'elle a oubliés.

§. 13. Il n'eſt pas poſſible qu'elle ſe ſouvienne de toutes les idées, qu'elle a eues, étant éveillée ; il doit en être de même de celles qu'elle a eues dans le ſommeil.

Quant à la cause qui lui rappelle quelques-uns de ses songes, voici mes conjectures.

Si l'impression en a été vive, & s'ils ont offert les idées dans un désordre, qui contredise d'une maniere frappante les jugemens qui ont précédé le tems où elle s'est endormie, son étonnement en ce cas lie ces idées à la chaîne de ses connoissances. Au réveil le même étonnement qui subsiste encore, lui fait faire des efforts pour se les rappeller en détail, & elle se les rappelle. Elle n'en aura au contraire aucun souvenir, si l'intervalle du

ſonge au réveil a été aſſez long, & rempli par un ſommeil aſſez profond, effacer toute l'impreſſion de l'étonnement où elle a été. Enfin, s'il ne lui reſte que peu de ſurpriſe, quelquefois elle ne ſe rappellera qu'une partie de ſon reve, d'autres fois elle ſe ſouviendra ſeulement d'avoir eu des idées fort extraordinaires.

Ses ſonges ne ſe gravent donc dans ſa mémoire, que parce qu'ils ſe lient à des jugemens d'habitude qu'ils contrediſent; & c'eſt la ſurpriſe où elle eſt encore à ſon réveil, qui l'engage à ſe les rappeller.

CHAPITRE XI.

Du principal organe du Toucher.

La mobilité & la flexibilité des organes eſt néceſſaire pour acquérir des idées par le tact.

§. 1. LEs détails des Chapitres précédens démontrent aſſez que la main eſt le principal organe du tact. C'eſt en effet celui qui s'accommode le mieux à toutes ſortes de ſurfaces. La facilité d'étendre, de racourcir, de plier, de ſéparer, de joindre les doigts, fait prendre à la main bien des formes différentes. Si cet organe n'étoit pas auſſi mobile & auſſi flexible, il faudroit beau-

coup plus de tems à notre Statue pour acquérir les idées des figures: & combien ne seroit-elle pas bornée dans ses connoissances, si elle en étoit privée !

Si ses bras étoient, par exemple, terminés au poignet, elle pourroit découvrir qu'elle a un corps, & qu'il y en a d'autres hors d'elle : elle pourroit, en les embrassant, se faire quelque idée de leur grandeur & de leur forme ; mais elle ne jugeroit qu'imparfaitement de la régularité ou de l'irrégularité de leurs figures.

Elle sera encore plus bornée, si nous ne laissons aucune articulation dans ses membres. Ré-

duite au ſentiment fondamental, elle ſe ſentira comme dans un point, s'il eſt uniforme; & s'il eſt varié, elle ſe ſentira ſeulement de pluſieurs manieres à la fois.

Mais plus de mobilité & de flexibilité que nous n'en avons, y ſeroit inutile, ou même contraire.

§. 2. Les organes du toucher étant moins parfaits, moins propres à tranſmettre des idées, à proportion qu'ils ſont moins mobiles & moins flexibles, n'en pourroit-on pas conclure que la main ſeroit d'un plus grand ſecours, ſi elle étoit compoſée de vingt doigts, qui euſſent chacun un grand nombre d'articulations? Et ſi elle étoit diviſée en une infinité de parties toutes également mobiles

& flexibles, un pareil organe ne seroit-il pas une espece de Géométrie universelle ? (*a*)

Ce n'est pas assez que les par-

» (*a*) Si la main, dit M. de Buffon, avoit » un plus grand nombre de parties, qu'elle » fût, par exemple, divisée en vingt doigts, » que ces doigts eussent un plus grand nom- » bre d'articulations & de mouvemens, il » n'est pas douteux que le sentiment du tou- » cher ne fût infiniment plus parfait dans » cette conformation qu'il ne l'est ; parce » que cette main pourroit alors s'appliquer » beaucoup plus immédiatement & plus pré- » cisément sur les différentes surfaces des » corps ; & si nous supposons qu'elle fût di- » visée en une infinité de parties toutes mo- » biles & flexibles, & qui pussent toutes s'ap- » pliquer en même tems sur tous les points » de la surface des corps, un pareil organe » seroit une espece de Géométrie univer- » selle, (si je puis m'exprimer ainsi,) par » laquelle nous aurions dans le moment mê- » me de l'attouchement, des idées exactes » & précises de la figure de tous ces corps, » & de la différence même infiniment petite » de ces figures. « *Histoire naturelle & géné- rale. Tome III. pag.* 359.

ties de la main ſoient flexibles & mobiles, il faut encore que la Statue puiſſe les remarquer les unes après les autres, & s'en faire des idées exactes. Quelle connoiſſance auroit-elle des corps par le tact, ſi elle ne pouvoit connoître qu'imparfaitement l'organe avec lequel elle les touche? Et quelle idée ſe formeroit-elle de cet organe, ſi le nombre des parties en étoit infini? Elle appliqueroit la main ſur une infinité de petites ſurfaces. Mais qu'en réſulteroit-il? Une Senſation ſi compoſée, qu'elle n'y pourroit rien démêler. L'étude de ſes mains ſeroit trop étendue pour elle; elle s'en

ſerviroit, ſans pouvoir jamais bien les connoître ; & elle n'acquerroit que des notions confuſes.

Je dis plus : vingt doigts ne lui ſeroient peut-être pas ſi commodes que cinq. Il falloit que l'organe, qui devoit lui donner la connoiſſance des figures les plus compoſées, fût peu compoſé lui-même ; ſans quoi, il lui eût été difficile de s'en former une notion diſtincte ; & par conſéquent ç'eût été un obſtacle aux progrès de ſes connoiſſances : en pareil cas elle auroit eû beſoin d'un organe plus ſimple, qui étant connu plus facilement, l'eût mis en état de

ſe faire une idée du plus compoſé.

Il ne manque donc rien à la Statue à cet égard.

§. 3. Je crois donc qu'elle n'a rien à déſirer à cet égard. En effet, que manque-t-il à ſes mains ? S'il y a des idées qu'elles ne lui donnent pas immédiatement, elles la mettent ſur la voie pour les acquérir. Quand on ſuppoſeroit, ce qui n'eſt pas poſſible, qu'ayant un grand nombre de doigts très-fins & très-déliés, elle démêleroit toutes les impreſſions qu'ils lui tranſmettroient à la fois, elle n'en connoîtroit pas mieux les grandeurs, qui ſont l'objet des Mathématiques. Elle remarqueroit ſeulement ſur la ſurface

des corps des inégalités, qui lui échapent aujourd'hui ; mais qui ne lui échaperont plus, lorſqu'elle jouira du ſens de la vûe.

Fin de la ſeconde Partie & du premier Volume.

Cleaned & Oiled

January 1987